

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI

**MÉMOIRE
PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN TRAVAIL SOCIAL
OFFERTE À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI
EN VERTU D'UN PROTOCOLE D'ENTENTE
AVEC L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC EN OUTAOUAIS**

PAR

SIMON GAUTHIER

**LE PROCESSUS DE RÉSILIENCE CHEZ LES ADULTES
AYANT VÉCU DE LA MALTRAITANCE LORS DE L'ADOLESCENCE OU DE
L'ENFANCE**

FÉVRIER 2010



Mise en garde/Advice

Afin de rendre accessible au plus grand nombre le résultat des travaux de recherche menés par ses étudiants gradués et dans l'esprit des règles qui régissent le dépôt et la diffusion des mémoires et thèses produits dans cette Institution, **l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** est fière de rendre accessible une version complète et gratuite de cette œuvre.

Motivated by a desire to make the results of its graduate students' research accessible to all, and in accordance with the rules governing the acceptance and diffusion of dissertations and theses in this Institution, the **Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** is proud to make a complete version of this work available at no cost to the reader.

L'auteur conserve néanmoins la propriété du droit d'auteur qui protège ce mémoire ou cette thèse. Ni le mémoire ou la thèse ni des extraits substantiels de ceux-ci ne peuvent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

The author retains ownership of the copyright of this dissertation or thesis. Neither the dissertation or thesis, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

Résumé

Bien que l'exposition à une ou plusieurs formes de maltraitance engendre généralement des répercussions négatives chez les victimes, plusieurs conséquences positives peuvent également découler de ce type d'expérience de vie. La présente étude avait comme objectif général de recueillir des données permettant de mieux comprendre les mécanismes favorisant ou enfreignant un processus de résilience chez les adultes ayant vécu de la maltraitance. Pour ce faire, 9 entrevues semi-dirigées ont été réalisées au Saguenay-Lac-St-Jean auprès de répondants qui ont manifesté une résilience à la suite de leur exposition à diverses formes de maltraitance. L'âge moyen des répondants était de 31,0 ans. Les données recueillies ont permis de répondre à trois objectifs spécifiques : 1) Identifier les répercussions à l'âge adulte de la maltraitance vécue dans l'enfance ou l'adolescence sur les croyances et les sentiments (passés et actuels) que les participants entretiennent envers eux-mêmes, les autres et la vie en général ; 2) Identifier les moyens (mécanismes de défense et stratégies d'adaptation) que les répondants ont utilisés pour faire vis-à-vis des répercussions provoquées par la maltraitance; et 3) Identifier l'influence des ressources externes sur la résilience.

L'interprétation des résultats, étayée à partir des concepts inhérents à l'approche transactionnelle du stress et du coping et du modèle écosystémique, révèlent que les répercussions vécues par les répondants résultent de la manière dont ils ont évalué la maltraitance et (ré)agit sur les plans émotionnel et comportemental par rapport à celle-ci a été significativement influencée par les réactions de certains membres de leur environnement social. Les résultats démontrent que, dépendamment de la nature de l'évaluation que l'environnement social a proposé voire imposé aux répondants, ceux-ci ont intériorisé des sentiments négatifs et positifs qui les ont amenés à utiliser des moyens plus ou moins constructifs pour faire face à la maltraitance et à emprunter, par conséquent, une trajectoire destructrice ou de résilience.

Certaines limites viennent toutefois réduire la portée des résultats de la présente étude notamment la non-généralisation, l'absence de groupe de comparaison et l'insuffisance de données pré-victimisation sur les participants. En contrepartie, cette recherche invite à porter un nouveau regard à l'égard des personnes présentant un vécu de maltraitance et à leur offrir un soutien adéquat en permettant de reconnaître que l'actualisation d'un processus de résilience ne peut se réduire à l'influence d'éléments strictement individuels, car elle est nécessairement le fruit d'une responsabilité se partageant entre la personne maltraitée et chacun d'entre nous.

Remerciements

La réalisation de ce projet scolaire n'aurait pas été possible sans le soutien de personnes exceptionnelles à mes yeux. Tout d'abord, je tiens à remercier ma directrice, Danielle Maltais, qui est apparue au bon moment dans ma vie. Elle m'a exprimé un intérêt qui a provoqué en moi-même un profond bien-être contribuant à me faire déployer la confiance nécessaire pour poursuivre mon cheminement scolaire. Elle a su me transmettre sa rigueur intellectuelle et son goût prononcé pour la recherche en m'intégrant dans certains de ses projets de recherche. Ensuite, je tiens également à remercier chaleureusement mon codirecteur, Alain Drolet, pour l'attention qu'il a manifestée à mon égard. Par son soutien inconditionnel et son écoute intéressée, il m'a donné le courage et l'espoir qui, une fois réunis, m'ont permis d'affronter et de dépasser les nombreux obstacles et défis qui allaient jaloner mon parcours universitaire au cycle supérieur. Notre intérêt mutuel pour la notion de résilience a engendré un vif désir de collaborer à la compréhension et à la transmission de cet important phénomène humain. Alain m'a également permis de m'intégrer à son groupe composé d'intervenants sociaux qui unissent leurs efforts pour lutter contre la discrimination faite aux personnes fréquentant les écoles d'éducation aux adultes (GRAD).

De plus, l'accomplissement de ce parcours aurait été impossible sans le soutien continu de mes proches. En premier lieu, je tiens à remercier mes parents qui m'ont transmis leur soif de connaissance sur la nature humaine, et leur désir de questionner l'ordre établi et de comprendre les divers éléments entourant la légitimité du « socialement acceptable », trop souvent empreints de préjugés sociaux porteurs d'injustice, de colère, de désespoir, et d'incompréhension. En second lieu, mes frères, Samuel, Renaud, Éric, mes amis, et les membres de ma belle-famille, ont été indispensables, car leur sens de l'humour et leur profondeur ont apaisé mes angoisses et libéré l'énergie nécessaire à l'accomplissement de ce travail. Je veux remercier ma charmante conjointe, Stéphanie Larouche, pour son soutien inconditionnel malgré les sacrifices qu'une telle aventure impliquait. Je tiens également à remercier chaleureusement tous les participants pour leur précieuse collaboration dans le cadre de cette étude. En espérant que leur participation ait contribué à ce que ces généreuses personnes parviennent à porter un regard toujours plus constructif à l'égard de leur vécu en réalisant sa grande utilité pour elles-mêmes et pour autrui.

Enfin, je remercie la vie de m'avoir offert mon beau garçon Félix à la fin du mois de décembre 2007. La réception de ce merveilleux don a eu l'effet de potentialiser mon profond besoin de contribuer à rendre le monde meilleur afin que ce petit être humain, tout comme l'ensemble des personnes peuplant cette précieuse planète, puissent disposer des conditions nécessaires pour découvrir une signification constructive à leur vie à même de leur donner le courage de surmonter leurs difficultés en les transformant progressivement en des réalités moins menaçantes et utiles autant à l'épanouissement de leur développement personnel qu'à celui de toutes les sociétés humaines...

Avant-propos

Depuis la réception de mon premier journal intime au début de mon adolescence, un important besoin d'écrire, d'exprimer et de comprendre mon univers intérieur et extérieur s'est enclenché et n'a cessé de grandir par la suite. Fidèle allié contre un environnement qui, par la nature destructrice des croyances et des sentiments que j'entretenais envers moi-même, les autres, et la vie en général, m'apparaissait si menaçant et angoissant à cette époque de ma vie, ce journal intime me révéla, grâce au reflet qu'il me permettait d'apercevoir sur ma réalité intérieure et extérieure, la curiosité que je portais silencieusement à l'égard de tout ce qui concerne les sciences humaines. Cette qualité allait devenir le moteur de toute ma vie, car elle m'a permis, malgré l'adversité, de raviver l'espoir qui s'essoufflait parfois me permettant ainsi de rechercher sans cesse le sens aux choses et aux événements qui m'entourent.

Alimenté par diverses relations sur les plans personnel et scolaire, ce besoin irrépensible de découvrir un sens constructif aux phénomènes humains m'a conduit à m'ouvrir et à demeurer sensible à la complexité de la nature et de la souffrance humaine. L'ouverture à cette complexité m'apparut tout d'abord menaçante étant donné le peu de contrôle que je pensais exercer sur l'immensité des mécanismes pouvant me permettre, à moi ou à quelqu'un d'autre, de se sortir de ses difficultés. Sous cet angle, je percevais la complexité humaine comme une réalité nécessairement compliquée, voire désespérante. Cette initiation à un mode de pensée plus complexe ne m'apparaissait guère plus porteuse d'espoir que le mode de raisonnement plutôt linéaire et dualiste qui s'était confortablement installé en moi-même depuis ma naissance. Toutefois, la prise de conscience de cette complexité humaine m'a permis de confirmer mon intuition parfois ébranlée mais toujours présente que, peu importe le type d'événement vécu, l'atteinte du bonheur et d'une vie satisfaisante n'est pas utopique. Ce paradoxe me poussa alors à diriger mon intérêt sur la notion de résilience constituant une manière différente de penser et de ressentir la souffrance humaine et par conséquent, d'intervenir à l'égard de celle-ci.

Au fur et à mesure que j'approfondissais ma compréhension de la résilience, je découvrais que l'espoir pouvait également naître de cette complexité, en rappelant qu'une existence n'est jamais jouée à l'avance et que la vie peut reprendre forme au sein de milieux souvent insoupçonnés, car subjectivement perçus comme hostiles à son émergence et à son développement. Avec cet espoir renouvelé, il ne restait qu'à me rallier aux autres chercheurs afin de contribuer à jeter un éclairage sur les processus individuels et environnementaux susceptibles de favoriser ou d'enfreindre la résilience à la suite de leur exposition à une ou plusieurs formes de maltraitance.

Notes : Dans ce présent ouvrage, le recours au masculin pour désigner des personnes a comme unique but d'alléger le texte et désigne sans discrimination les individus des deux sexes. Tous les noms propres apparaissant à l'intérieur de ce mémoire sont fictifs afin de préserver l'anonymat et la confidentialité des informations révélées par les répondants.

Table des matières

Résumé.....	i
Remerciements.....	ii
Avant-propos.....	iii
Table des matières	iv
Liste des tableaux et des figures	viii
Introduction	1
Problématique.....	6
Recension des écrits	13
1. PREMIÈRE PARTIE : DÉFINITION DES CONCEPTS À L'ÉTUDE.....	14
1.1 Le concept de maltraitance.....	14
1.1.1 La maltraitance physique	17
1.1.2 La maltraitance sexuelle	18
1.1.3 La maltraitance psychologique	18
1.1.4 La négligence.....	22
1.2 Le concept de résilience	24
1.3 Le concept d'évaluation primaire (stress perçu)	29
1.4 Le concept d'évaluation secondaire (contrôle perçu)	29
1.5 Le concept de stratégie d'adaptation (<i>coping</i>)	30
1.6 Le concept de mécanisme de défense	33
2. DEUXIÈME PARTIE : LA MALTRAITANCE ET SES RÉPERCUSSIONS.....	34
2.1 Les conséquences de la maltraitance physique	35
2.2 Les conséquences de la maltraitance sexuelle.....	36
2.3 Les conséquences de la maltraitance psychologique et de la négligence	38
3. TROISIÈME PARTIE : LES FACTEURS DE PROTECTION ET LES FACTEURS DE RISQUE FACE À LA MALTRAITANCE	39
3.1 La résilience et l'ontosystème	40
3.2 La résilience et le microsystème	60
3.3 La résilience et l'exosystème	61
3.4 La résilience et le macrosystème.....	64
3.5 La résilience et le chronosystème.....	66
3.6 Les limites des recherches actuelles.....	69

Contexte théorique	71
1. L'approche transactionnelle du stress et du coping et le modèle écosystémique	72
Méthodologie.....	78
1. Les postulat, les objectifs et les questions de recherche	79
2. Le type de recherche	80
3. La stratégie de recherche.....	81
4. Le mode de recrutement des participants et échantillon à l'étude	84
5. Les variables à l'étude.....	87
6. L'analyse des données.....	89
7. La pertinence de la recherche.....	94
Résultats	95
1. LES CARACTÉRISTIQUES SOCIODÉMOGRAPHIQUES DES RÉPONDANTS....	96
2. LA DESCRIPTION DES SITUATIONS DE MALTRAITANCE VÉCUES PAR LES RÉPONDANTS.....	98
2.1 Nadia	98
2.2 Nicolas.....	99
2.3 Madeleine.....	100
2.4 Lydia.....	102
2.5 Olivier.....	104
2.6 Sophie.....	105
2.7 Christine	106
2.8 Mélinda.....	108
2.9 Maxime.....	111
3. LA SYNTHÈSE DES FORMES DE SITUATIONS DE MALTRAITANCE VÉCUES PAR LES RÉPONDANTS	113
4. LES RÉPERCUSSIONS DE LA MALTRAITANCE CHEZ LES RÉPONDANTS ...	114
4.1 Les répercussions cognitives et affectives	115
4.1.1 Les croyances et les sentiments à l'égard de soi-même.....	115
4.1.2 Les croyances et les sentiments à l'égard des autres	123
4.1.3 Les croyances et les sentiments à l'égard de la vie en général	128
4.2 Les mécanismes de défense et les stratégies d'adaptation utilisés par les répondants face à la maltraitance.....	131
4.2.1 La dissociation	131
4.2.2 La sublimation	132
4.2.3 L'altruisme.....	133
4.2.4 La projection	134
4.2.5 Le passage à l'acte	135

4.2.6 L'automutilation	136
4.2.7 Le retrait apathique et l'évitement	138
4.2.8 Le déni	140
4.2.9 Le refuge dans la rêverie.....	140
4.2.10 La substitution.....	141
4.2.11 L'idéalisation	141
4.2.12 L'espoir	142
4.2.13 L'abus de substances.....	142
4.3 Les comportements ou les attitudes manifestés par les répondants à l'intérieur de différentes sphères de vie à l'adolescence.....	143
4.3.1 La vie scolaire	143
4.3.2 La vie relationnelle	144
5. LES RÉPERCUSSIONS ACTUELLES DE LA MALTRAITANCE CHEZ LES RÉPONDANTS.....	145
5.1 Les répercussions cognitives et affectives actuelles de la maltraitance sur les répondants	145
5.1.1 Les croyances et les sentiments à l'égard de soi-même.....	145
5.1.2 Les croyances et les sentiments à l'égard des autres	147
5.1.3 Les croyances et les sentiments à l'égard de la vie en général	148
5.2 Les mécanismes de défense et les stratégies d'adaptation utilisés par les répondants....	149
5.2.1 La prise de conscience de sa victimisation	150
5.2.2 La responsabilisation et l'extraction de l'état de victime	152
5.2.3 La réévaluation constructive de la maltraitance.....	153
5.2.4 La réflexion et le pardon	157
5.2.5 La projection positive dans l'avenir.....	158
5.3 Les comportements adoptés par les répondants dans différents aspects de la vie à l'âge adulte	159
5.3.1 La vie personnelle	159
5.3.2 La vie amicale et sociale	161
5.3.3 La vie scolaire et professionnelle.....	161
5.3.4 La vie conjugale et familiale.....	162
5.3.5 La vie spirituelle	162
6. LA CONTRIBUTION DES FACTEURS MICROSYSTÉMIQUES, MÉSOSYSTÉMIQUES ET EXOSYSTÉMIQUES DANS LE PROCESSUS DE RÉSILIENCE	163
6.1 Les formes de soutien social et leurs effets positifs	164
6.1.1 L'amour inconditionnel et une attitude chaleureuse.....	164
6.1.2 L'adoption et le maintien d'un cadre de vie structuré et structurant	168

6.1.3 L'intériorisation de modèles d'identification positifs.....	170
6.2 Les effets négatifs d'un environnement social inadéquat	173
7. LA CONTRIBUTION DES FACTEURS CHRONOSYSTÉMIQUES DANS LE PROCESSUS DE RÉSILIENCE.....	176
Discussion	179
1. LES RÉPERCUSSIONS VÉCUES PAR LES RÉPONDANTS À LA SUITE DE LA MALTRAITANCE.....	180
1.1 Viol du corps, viol des esprits, viol des cœurs : ébranlement des constructions du monde.....	180
2. LES MOYENS UTILISÉS FACE À LA MALTRAITANCE.....	181
2.1 LA PHASE DE CORÉSISTANCE.....	183
2.1.1 Les désillusions et les défenses.....	183
2.1.2 Les prophéties autoréalisatrices et les compromissions développementales.....	186
2.2 LA PHASE DE (RE)COCONSTRUCTION	187
2.2.1 La résonance, la conscience, le recadrage et la coréévaluation de la maltraitance.....	188
3. LES FORCES ET LES LIMITES DE LA RECHERCHE.....	198
4. LES AVENUES ET LES PERSPECTIVES DE RECHERCHE	201
5. LES RETOMBÉES POUR L'INTERVENTION	201
Conclusion	205
Références.....	212
Appendice A : Formulaire de transmission des données des personnes intéressées à participer à l'étude	243
Appendice C : Formulaire de consentement des participants.....	253
Appendice D : Fiche signalétique des répondants	258
Appendice E : Lettre de confirmation de l'engagement de l'intervenant-ressource	263
Appendice F : Déclaration d'honneur de l'intervenant-ressource	265
Appendice G : Certification éthique	267

Liste des tableaux et des figures

Figure 1 : Schéma conceptuel illustrant certains éléments du contexte théorique.....	77
Tableau 1 : Thèmes et sous-thèmes du guide d’entrevue.....	92
Tableau 2 : Caractéristiques sociodémographiques des répondants et satisfaction à l’égard de leur vie sociale.....	97

Introduction

« On souffre moins quand on a du bois à la place du cœur et de la paille sous le chapeau. Mais il suffit qu'un épouvantail rencontre un homme vivant qui lui insuffle une âme, pour qu'il soit à nouveau tenté par la douleur de vivre »

*« Avec une seule existence, on peut écrire mille autobiographies »
-Boris Cyrulnik, Autobiographie d'un épouvantail.*

La prise de conscience d'informations concernant le vécu de maltraitance d'autrui ne peut nous laisser indifférents et engendre des réactions pouvant prendre des formes variées. En effet, celles-ci peuvent autant nous répugner, nous inspirer un vent de sympathie ou même nous pousser à déformer ces informations afin de protéger la validité de nos croyances fondamentales sur le monde et de préserver par conséquent, un sens sécurisant à notre existence. Malgré la disparité des réponses environnementales à l'égard des personnes agressées, ces dernières ont toutefois un dénominateur commun : elles influencent les comportements que nous adoptons envers les individus maltraités et le sens ou l'évaluation que ses victimes accordent à la maltraitance. En modulant les interventions utilisées pour accompagner les personnes maltraitées, le sens attribué socialement à la maltraitance influencera le devenir de ces êtres humains blessés. La signification que nous conférons à la maltraitance dépend des croyances que nous entretenons sur ce phénomène.

Ces croyances sont façonnées par les données de diverses sources d'information, notamment, les publications émanant du domaine de la recherche scientifique. Encore aujourd'hui, la majorité des recherches portant sur les agressions s'intéresse principalement aux conséquences négatives qui peuvent découler de ce type d'événement. En ce sens, il a été maintes fois démontré que la maltraitance contribue à l'émergence de plusieurs problèmes tels qu'une faible estime de soi, la présence de troubles d'anxiété ainsi que la manifestation de comportements dépressifs et antisociaux.

Toutefois, s'il s'avère nécessaire d'identifier les répercussions psychosociales néfastes afin d'éveiller la conscience collective sur la réelle souffrance que peuvent vivre les personnes confrontées à la maltraitance et de démontrer la légitimité de leur offrir du soutien, la concentration rigide de notre regard sur les impacts délétères pouvant accompagner l'exposition à des épisodes d'abus comporte également le danger de renforcer un discours social articulant des croyances ou des préjugés qui amènent plus ou moins consciemment les individus maltraités à intérioriser diverses prophéties autoréalisatrices à même de compromettre peu à peu leur développement en les dépossédant de composantes essentielles à la résilience, c'est-à-dire l'estime de soi, la confiance en soi, la confiance en autrui et l'espoir en l'avenir.

Ainsi, la reconnaissance des conséquences négatives pouvant être associées à la maltraitance demeure essentielle, mais n'est pas suffisante pour accompagner les individus à reprendre une vie plus satisfaisante à leurs yeux à la suite de leur victimisation. Les chercheurs doivent alors nécessairement élargir leur regard sur les effets autant destructifs que constructifs pouvant être générés ou renforcés par la confrontation à un ou plusieurs épisodes de maltraitance.

En nous contraignant à croire que l'exposition à la maltraitance provoque principalement des répercussions négatives, plusieurs données empiriques et cliniques nous forcent, du même coup, à adopter des comportements poussant les personnes maltraitées à émettre, à leur tour, des réponses confirmant la validité de ces données. Le renforcement des croyances pessimistes concernant la maltraitance nous empêche de répondre aux demandes des personnes agressées qui consistent essentiellement à les accompagner à (ré)évaluer plus constructivement leurs expériences d'abus en (re)construisant les croyances contribuant au maintien de l'évaluation généralement destructrice qu'ils ont initialement accordé à celles-ci.

Particulièrement pertinent dans l'étude de la maltraitance, le concept relativement nouveau de résilience invite l'environnement social au sens large à transformer sa manière de penser le devenir des personnes maltraitées en n'occultant pas les impacts potentiellement délétères, mais en investissant autant d'énergie à repérer et à renforcer les ressources individuelles et environnementales susceptibles de favoriser chez les personnes agressées et certains membres de leur environnement social l'utilisation de moyens plus efficaces pour faire face aux expériences de maltraitance.

En somme, l'approche théorique et pratique qui découle de la notion de résilience pousse à porter un regard renouvelé sur la réalité des personnes ayant un vécu de maltraitance. Un regard qui concentre son intérêt et son attention à la fois envers les ressources des personnes blessées et de celles des systèmes dans lesquels elles évoluent. Afin de transformer les « récits d'alentour » (Cyrulnik, 2008) à l'égard des possibilités de résilience chez la personne maltraitée, il apparaît primordial d'être en mesure d'accéder à l'évaluation ou au sens accordé à la maltraitance, aux croyances sous-jacentes et à l'influence des réponses de l'environnement social sur la nature de celles-ci. C'est pourquoi la présente étude s'intéresse à documenter les croyances, les sentiments et les stratégies utilisées par des adultes victimes de maltraitance lors de leur adolescence ou de leur enfance. Par la réalisation d'entrevues semi-dirigées réalisées auprès de neuf personnes, cette étude permet d'atteindre cet objectif.

La première partie du mémoire est destinée à la présentation de la problématique. Elle est suivie de l'état des connaissances qui permet de cerner la principale dimension de l'étude, c'est-à-dire le processus de résilience chez les personnes maltraitées. Certaines limites sont rapportées au sein de la recension des écrits permettant ainsi de camper les modèles théoriques employés à l'intérieur de la présente étude.

La seconde partie du mémoire traite de la méthodologie utilisée en fournissant des informations sur le type de recherche, les postulats de recherche, les objectifs et questions de recherche, la population à l'étude, la stratégie de collecte de données, les thèmes abordés à l'intérieur du guide d'entrevue et finalement, la stratégie d'analyse de données. Les aspects portant sur la pertinence de la recherche viendront compléter ce segment du mémoire.

La troisième partie du mémoire présente les principaux résultats de cette recherche et les discute à la lumière des connaissances jusqu'à maintenant acquises sur la résilience des personnes face à un vécu de maltraitance.

Problématique

Ce premier chapitre porte sur les répercussions négatives pouvant être générées par l'exposition à la maltraitance, mais également sur les conséquences constructives pouvant en découler.

Les données statistiques sur la maltraitance envers les enfants et les adolescents font de ce phénomène un problème social préoccupant. En effet, au Québec, pour l'année 2008-2009, sur les 69 705 signalements qui ont été faits au Directeur de la protection de la jeunesse (DPJ), 43,1 % ont été retenus (Association des centres jeunesse du Québec, 2009). De ce nombre, 30 297 jeunes, âgés entre 0 et 17 ans, ont fait l'objet d'une application des mesures conformes à la Loi de la protection de la jeunesse (Association des centres jeunesse du Québec, 2009). Plus précisément, 5 667 ont été victimes de négligence, 3 630 de mauvais traitements psychologiques, 2 126 d'abandon, 904 d'agressions sexuelles, et 1 991 de sévices physiques. Par ailleurs, 5 024 jeunes présentaient des troubles de comportement sérieux, 9 870 un risque sérieux de subir de la négligence, et plus de 500 personnes risquaient d'être victimes de sévices physiques (n=583) ou sexuels (n=502) (Association des centres jeunesse du Québec, 2009).

De plus, une récente étude réalisée auprès d'un échantillon représentatif de 822 adultes québécois montre que près d'un homme sur 10 et une femme sur 5 ont vécu une agression sexuelle avant d'atteindre l'âge de la majorité (Tourigny *et al.*, 2006). Depuis l'entrée en vigueur de la Loi sur la protection de la jeunesse en 1979 jusqu'au début des années 90, la DPJ a été confrontée à une augmentation considérable du nombre d'enfants pris en charge pour agressions sexuelles (Tourigny, 1991).

Annuellement, au Québec, on estime qu'environ un enfant âgé entre 0 et 17 ans sur 1 000 est agressé sexuellement et signalé à la Direction de la protection de la jeunesse, soit près de 1 500 enfants chaque année (Tourigny *et al.*, 2002). Les adolescents représentent une proportion importante des enfants signalés à la DPJ ; plus de 40 % des signalements pour agressions sexuelles sont fondés (Tourigny, Hébert, Daigneault et Wright, 2005). Pauzé et ses collaborateurs (2000) ont, quant à eux, mentionné que 30 % de toutes les adolescentes prises en charge sous différents alinéas de la Loi de la protection de la jeunesse rapportent avoir subi une agression sexuelle.

Même si les portraits statistiques établis à partir des signalements retenus à la DPJ permettent de prendre conscience d'une problématique affectant plusieurs personnes, il s'avère toutefois impératif de garder à l'esprit que les taux de signalements rapportés sont largement tributaires du degré d'efficacité du dépistage et des pratiques de dévoilement existant dans la communauté. Ainsi, les données statistiques constituent généralement un pâle reflet de la réalité et invitent à interpréter ces taux comme une représentation des situations les plus graves et les plus apparentes ne traduisant pas les situations moins spectaculaires identifiées par les professionnels de divers milieux (CLSC, CH, milieu scolaire) et de la communauté (Association des centres jeunesse du Québec, 2009).

Bon nombre de chercheurs ont concentré leur attention à identifier les conséquences délétères pouvant découler des différentes formes que peut prendre la maltraitance et ce, autant sur les plans physique, sexuel, génésique, psychologique, affectif que comportemental (Browne et Finkelhor, 1986 ; Lizardi *et al.*, 1995 ; Miller-Perrin et Perrin, 1999 ; Solomon et Serres, 1999). En effet, les enfants maltraités physiquement ont tendance à manifester davantage de désordres affectifs tels que l'anxiété et la dépression que les enfants ne l'ayant pas été (Lizardi *et al.*, 1995).

Pour leur part, les enfants agressés sexuellement adoptent beaucoup plus de comportements antisociaux que ceux n'ayant subi aucun mauvais traitement (Browne et Finkelhor, 1986). Chez les adolescents ayant vécu des agressions sexuelles dans l'enfance, différents chercheurs ont noté chez ceux-ci des troubles spécifiques tels que la dépression et l'anxiété, de stress posttraumatique, de dissociation et de somatisation, une faible estime de soi, des problèmes de comportements dont, notamment, des conduites autodestructrices, la délinquance, la consommation abusive de substances, la promiscuité sexuelle, la prostitution, l'agressivité et la présence de problèmes relationnels (Beitchman *et al.*, 1992; Forbey, Ben-Porath et Davis, 2000; Green, Russo, Navratil et Loeber, 1999 ; Grilo, Sanislow, Fehon, Martino et McGlashan, 1999 ; Kendall-Tackett, Williams et Finkelhor, 1993 ; Mennen et Meadow, 1993 ; Silverman *et al.*, 1996).

La maltraitance psychologique engendrerait, quant à elle, le renforcement chez les enfants d'une faible estime de soi et l'adoption de comportements agressifs et délinquants (Solomon et Serres, 1999). De son côté, la négligence provoquerait l'émergence de troubles de l'attachement, de difficultés relationnelles et l'utilisation de stratégies d'adaptation jugées inefficaces pour faire face aux difficultés de la vie (Crouch et Milner, 1993). Il ressort également que la maltraitance vécue durant l'enfance peut générer une multitude de problèmes de santé physique comme le cancer, les affections pulmonaires chroniques, le côlon irritable et la fibromyalgie (George, 1997) et une palette de troubles psychologiques et psychiatriques tels que la toxicomanie, l'agressivité, la dépression et la honte (Kandall *et al.*, 1995).

De plus, plusieurs recherches démontrent que certains symptômes peuvent se complexifier et persister à l'adolescence et même jusqu'à l'âge adulte d'où la nécessité d'intervenir tôt afin de contrer ces séquelles (Briere et Elliott, 1994 ; Dembo *et al.*, 1992 ; Rorty et Yager, 1996 ; van der Kolk, Perry et Herman, 1991).

Le traitement de ces différentes problématiques (négligence, maltraitance psychologique, agression sexuelle) occasionne le déboursement de lourdes sommes d'argent. Pour certains pays, ces coûts atteignent plus d'un milliard de dollars par année (Heise, Pitanguy et Germain, 1994). À titre d'exemple, les coûts reliés aux agressions sexuelles sur les femmes et les enfants et à la violence conjugale se chiffrent annuellement, au Canada, à plus de deux milliards de dollars pour la prestation de services sociaux et éducatifs, à plus de 400 millions en services de santé, à près de 900 millions pour le système pénal et à plus de 600 millions pour le domaine de l'emploi. Il est également estimé qu'approximativement 90 % de ces coûts incombent aux gouvernements (Greaves *et al.*, 1995).

Même si la plupart des études réalisées auprès des personnes maltraitées renforcent encore l'idée que la totalité d'entre elles sont réduites à ne vivre que des effets nuisibles (Briere et Runtz, 1993 ; Browne et Finkelhor, 1986), la réalité s'avère cependant beaucoup plus nuancée. Les répercussions inhérentes à la confrontation à un événement tel que la maltraitance demeurent effectivement très disparates et démontrent une grande variation interindividuelle dans la manière d'y réagir (Séguin, Brunet et LeBlanc, 2006). Ce phénomène est corroboré par certaines données statistiques. En effet, celles-ci indiquent, entre autres, qu'environ 20 % à 44 % des victimes d'agressions sexuelles ne semblent éprouver aucune symptomatologie, de problèmes significatifs d'adaptation ou de problème de santé mentale (Himelein et McElrath, 1996 ; Kendall-Tackett *et al.*, 1993 ; Spaccarelli, 1994). Par exemple, dans leur recension des écrits, Kendall-Tackett *et al.* (1993) soulignent qu'approximativement 30 % des enfants semblent ne présenter aucun symptôme clinique et qu'il existe de nombreuses configurations symptomatiques.

Dans ce même ordre d'idées, certains auteurs ont constaté qu'une expérience abusive peut conduire à l'apparition de répercussions positives (Mrazek et Mrazek,

1987). Par exemple, certains individus agressés sexuellement peuvent considérer que leur vécu traumatique leur a permis de croître en tant que personne et d'aider autrui par l'utilisation des connaissances et des compétences (empathie, écoute active, soutien, etc.) qu'ils ont eu l'opportunité d'acquérir et de développer à la suite de leur exposition à de la maltraitance (McMillen *et al.*, 1995).

L'hétérogénéité des réponses (cognitives, affectives, comportementales) émises par les personnes par rapport à leur expérience de maltraitance s'explique par le fait que plusieurs éléments peuvent, en réalité, exercer une influence plus ou moins directe sur la genèse d'un traumatisme. Parmi eux, deux aspects semblent particulièrement cruciaux : la signification que la personne attribue à l'événement potentiellement traumatique ainsi que la signification conférée par son environnement social à l'égard de ce même événement (Cyrulnik, 1999, 2008). De plus, la faible présence de problèmes biopsychosociaux et l'existence de répercussions constructives chez plusieurs individus maltraités laissent présager les possibilités tout aussi réelles de résilience relativement à cette forme d'adversité.

La résilience est un concept utilisé en recherche visant à expliquer comment certains individus réussissent à dépasser les conséquences renforcées ou générées par une situation de vie difficile ou un traumatisme. Elle désigne « *Une capacité universelle qui permet à une personne, un groupe ou une communauté d'empêcher, de diminuer ou de surmonter les effets nuisibles de l'adversité* » (Grotberg, 1995 : 7). La plupart des recherches et des articles scientifiques définissent la résilience comme l'expression du tempérament, c'est-à-dire comme le reflet d'un phénomène strictement intrapsychique (Ehrensaft, 1998). Cependant, les écrits sur la résilience soulignent de plus en plus le rôle joué par les systèmes avec lesquels la personne maltraitée interagit dans son processus de résilience (Garmezy, 1993).

C'est à l'intérieur d'une telle optique que la présente étude s'inscrit et tire son caractère innovateur. En s'interrogeant autant sur l'apport de certains aspects propres aux personnes maltraitées qu'aux autres systèmes dans lesquels elles évoluent sur l'actualisation d'un processus de résilience face à la maltraitance, les résultats de cette recherche pourront aider divers acteurs sociaux à encourager la résilience tels que les dispensateurs de soins de santé et de services sociaux, les familles, les groupes sociaux, etc.

Recension des écrits

Le présent chapitre se scinde en trois grandes parties. La première partie définit les principaux concepts au centre de cette étude c'est-à-dire la maltraitance, la résilience, le contrôle perçu, le soutien social perçu et reçu, le stress perçu, les mécanismes de défense ainsi que les stratégies d'adaptation (*coping*). La seconde partie résume les diverses conséquences tant négatives que positives pouvant être générées ou renforcées par l'exposition d'une personne à un ou plusieurs épisodes de maltraitance. Enfin, la dernière partie constitue un survol des connaissances recensées en ce qui a trait aux différents facteurs pouvant favoriser ou enfreindre l'actualisation d'un processus de résilience à la suite de l'exposition à la maltraitance.

1. PREMIÈRE PARTIE : DÉFINITION DES CONCEPTS À L'ÉTUDE

1.1 Le concept de maltraitance

Cette section présente les définitions des différentes formes de maltraitance vécues par les répondants. Avant de préciser les principales définitions associées aux diverses formes de maltraitance retenues à l'intérieur de cette étude, il est nécessaire de souligner le caractère potentiellement traumatique rattaché au fait de vivre de la maltraitance en distinguant, tout d'abord, les notions de trauma et de traumatisme. Le trauma est objectivable dans le sens où il renvoie aux caractéristiques objectives associées à un événement qui élèvent le potentiel traumatique de celui-ci (Cyrulnik, 1999, Fougeyrollas *et al.*, 1998). Le traumatisme est, quant à lui, subjectif dans le sens où il réfère à la manière dont la personne se représente le réel ou les caractéristiques objectives rattachées à l'événement auquel elle a été exposé. En ce sens, le traumatisme se définit comme « *un événement interne qui bouleverse le sujet et a des conséquences immédiates regroupées sous le terme « choc émotionnel »* » (Bourguignon, 2000 : 53).

Cyrulnik (2003 : 23-24) précise qu' « *on ne peut parler de traumatisme que s'il y a eu effraction, si la surprise cataclysmique ou parfois insidieuse submerge le sujet, le bouscule et l'embarque dans un torrent, dans une direction où il aurait voulu ne pas aller* ».

Plus techniquement, Anault (2006 : 88) explique que « (...) *le traumatisme réfère à l'effet psychique résultant de la rencontre avec le trauma, lorsque l'énergie mobilisée pour s'adapter au trauma dépasse les capacités d'élaboration du sujet* ». Comme l'ont mentionné plusieurs auteurs (Anault, 2006 ; Cyrulnik, 1999 ; Golse, 2006 ; Séguin, Brunet, et LeBlanc, 2006), il s'avère capital de préciser que ce ne sont pas les caractéristiques objectives de la situation qui en font un événement traumatique, mais plutôt son niveau de désorganisation ou de désintégration interne. Cet énoncé souligne alors l'importance de la manière dont l'individu perçoit l'événement auquel il est exposé et l'écho émotionnel qui en découle (Anault, 2006).

Un traumatisme peut alors provenir d'un événement unique qui bouleverse les capacités défensives de la personne (catastrophe, accident, perte d'un être cher, etc.) (Anault, 2006). L'émergence d'un traumatisme peut également être provoquée par une accumulation d'événements aversifs ou de l'enchevêtrement de carences graves et répétées (agression sexuelle, négligence familiale, maltraitance physique, etc.). De plus, le traumatisme constitue une menace à l'intégrité et au développement global (affectif, social, intellectuel, etc.) de l'individu et il ne fait pas partie de l'éventail des événements de vie habituels (Séguin, Brunet, et LeBlanc, 2006). Un traumatisme représente donc un événement envers lequel une personne ne peut être préparée psychologiquement dépassant ainsi ses ressources internes telles que sa capacité de comprendre de manière cohérente le contenu de son univers cognitif et affectif (Anault, 2006 ; Janoff-Bulman, 1989, 1992).

Ainsi, comme le précise Cyrulnik (1999), un événement donné doit être accompagné de « deux coups » pour être qualifié de « traumatique », c'est-à-dire le « coup dans le réel » ou les répercussions engendrées par les caractéristiques objectives de l'événement et le « coup dans les représentations du réel » ou dans la manière dont la personne et son environnement évaluent l'événement auquel ils sont confronté.

À partir de ces précisions quant aux notions de trauma et de traumatisme, on peut constater que la maltraitance peut résulter en un traumatisme dépendamment des caractéristiques objectives reliées à ce type d'événement et au retentissement subjectif chez la personne et son environnement pouvant en découler.

À l'heure actuelle, il n'existe aucun consensus en ce qui concerne la définition des différentes formes de maltraitance (National Research Council, 1993 ; Santé Canada, 2001). Ce phénomène peut s'expliquer par la grande variabilité entre les normes sociales et légales ainsi que les valeurs culturelles prônées d'une communauté à une autre modulant nécessairement la conceptualisation de ce que constitue un mauvais traitement (Mayer, 1997).

Dans un rapport mondial sur la violence et la santé, l'Organisation mondiale de la santé (1996, cité dans OMS, 2002) définit de façon globale la violence à l'égard des personnes comme suit:

La menace ou l'utilisation intentionnelle de la force physique ou du pouvoir contre soi-même, contre autrui ou contre un groupe ou une communauté qui entraîne ou risque fortement d'entraîner un traumatisme, un décès, des dommages psychologiques, un maldéveloppement ou des privations. (p.5)

Certains auteurs estiment qu'il y a présence de mauvais traitements lorsque les actes sont commis d'une manière consciente et intentionnelle tandis que, pour d'autres spécialistes, les comportements de maltraitance peuvent être orchestrés de façon involontaire et inconsciente (OMS, 2002 ; Straus et Gelles ; 1990). Cependant, les chercheurs s'entendent généralement sur le caractère non accidentel de l'acte ou de l'omission (Santé et bien-être social Canada, 1989) et reconnaissent que la maltraitance implique un ensemble de conduites ou de circonstances menaçant ou entravant le développement d'un enfant (Barnett *et al.*, 1997 ; Mayer 1997). Les prochains paragraphes présentent quelques définitions des différentes formes de maltraitance proposées par divers auteurs.

1.1.1 La maltraitance physique

Selon Mayer (1997 : 51), « *l'abus physique se présente sous forme d'agression, d'usage inapproprié d'une force excessive causant des sévices ou des traumatismes* ». Pour sa part, le Groupe de travail pour les jeunes (1991) suggère une définition de la maltraitance physique axée sur les actes commis et précise que cette forme de mauvais traitements englobe un amalgame de comportements de violence tels que la raclée, la contention ou l'isolement excessif, les brûlures, les étouffements, l'utilisation d'une arme ou la menace d'en utiliser une, et d'autres formes de violence.

De son côté, Santé Canada (2001) propose que la violence physique désigne l'usage intentionnel de la force sur une partie du corps de l'enfant, qui a ou qui peut avoir pour conséquence une blessure non accidentelle. Elle peut n'impliquer qu'un seul épisode où l'enfant est frappé ou une série d'incidents. La violence physique peut inclure également des comportements tels que secouer, étrangler, mordre, donner des coups de pieds, brûler ou empoisonner un enfant. La violence physique envers les enfants est typiquement associée aux punitions physiques ou encore confondue avec la discipline (Santé Canada, 2001).

À l'intérieur de la présente étude, on entend par maltraitance physique perpétrée envers des enfants ou des adolescents des actes commis par un tuteur engendrant des dommages corporels ou risquant d'en générer (OMS, 2002) pouvant être générés par une discipline physique abusive (emploi d'une force physique excessive), une privation physique excessive (privation intentionnelle et délibérée de nourriture), une restriction physique excessive (enfermement et isolation sociale excessive), une brutalité impulsive irrationnelle (violence induite par l'état mental de l'agresseur), le syndrome du bébé secoué, ou un autre type de sévices physiques (Larrivée, 2005).

1.1.2 La maltraitance sexuelle

L'agression sexuelle se définit généralement comme une expérience sexuelle entre un enfant et un adolescent ou un adulte. Elle inclut une tentative ou le fait de caresser les parties génitales d'un enfant, les rapports sexuels, l'inceste, le viol, la sodomie, l'exhibitionnisme et l'exploitation sexuelle commerciale par la prostitution ou la production de matériel pornographique. Comme pour l'ensemble des mauvais traitements, l'agression sexuelle est également néfaste sur le plan émotif et affecte la perception du moi, la confiance et la sécurité personnelle de l'enfant (Santé Canada, 2001). Dans la présente étude, la maltraitance sexuelle renvoie à des actes commis par un tuteur sur la personne d'un enfant ou d'un adolescent dans le but d'en retirer un plaisir sexuel (OMS, 2002).

1.1.3 La maltraitance psychologique

Il apparaît que la maltraitance psychologique est plus difficile à définir et à évaluer (Lecomte, 2004). Contrairement à la maltraitance physique qui s'avère plus apparente car s'exprimant généralement sous forme d'actes manifestes, la maltraitance à caractère psychologique « *est plus souvent une atmosphère générale, une ambiance, la répétition de multiples actes isolés (...)* » (Lecomte, 2004 : 144). La violence psychologique ou émotive représente une attaque à la perception du moi de l'enfant ainsi que des actions ou omissions des parents ou des donneurs de soins qui ont causé ou pourraient causer des troubles

importants sur les plans comportemental, cognitif, affectif ou mental. La violence émotive peut inclure les menaces verbales, l'humiliation et le fait d'utiliser l'enfant comme bouc émissaire, de le rabaisser et de l'injurier (Santé Canada, 2001).

Dans cette étude, la maltraitance psychologique ne peut être réduite à une définition unique étant donné que celle-ci s'exprime sous différentes formes (le dénigrement, le fait de ridiculiser, les menaces et l'intimidation, la discrimination, le rejet) et à l'intérieur de milieux diversifiés (intra- ou extra-familial, conjugal). Une définition de la maltraitance psychologique est donc présentée ici selon le contexte où cette dernière a pu émerger.

La maltraitance psychologique en milieu familial

Selon Hart, Binggeli et Brassard (1998), la maltraitance psychologique fait référence à un pattern répété de comportements parentaux ou alors à un seul comportement extrême, qui véhicule à l'enfant l'un des messages suivants : « *tu ne vaux rien, tu n'as aucune qualité, tu n'es pas aimé, tu n'es pas désiré, tu n'as aucune valeur, tu n'es pas en sécurité, tu n'es là que pour répondre à mes besoins* ». Ces messages peuvent être véhiculés de manière verbale, mais également par l'intermédiaire d'un geste, d'un regard ou d'une attitude (Hart, Binggeli et Brassard, 1998). Pour sa part, la Société américaine professionnelle sur la maltraitance des enfants (APSC, dans : Durning et Fortin, 1996) explique que la maltraitance psychologique correspond à :

Un style de comportements répétés du parent (ou de l'adulte qui prend soin de l'enfant) ou un comportement isolé, mais extrême, qui convainc l'enfant qu'il est sans valeur, raté, non aimé, non désiré, en danger ou encore que sa valeur tient au fait qu'il satisfait les besoins de l'autre. (p.56)

De leur côté, Gagné et Bouchard (2000) précisent que la maltraitance psychologique englobe trois dimensions importantes. Tout d'abord, la maltraitance psychologique implique la réalisation d'actes commis directement à l'endroit de l'enfant tels que des

menaces de rejet, le dénigrement, le chantage affectif et les menaces de mort, la terreur, l'isolement social, la corruption et la mauvaise socialisation, l'exploitation, l'indifférence aux besoins affectifs, l'humiliation, la culpabilisation, la pression à la réussite, la surprotection, la violence physique par procuration (voir un parent se faire violenter par un autre adulte), et l'impossibilité d'étudier (APSC, dans : Durning et Fortin, 1996 ; Gagné et Bouchard, 2000 ; Lecomte, 2004). L'ensemble de ces actes représente des stratégies abusives de contrôle du comportement de l'enfant (Gagné et Bouchard, 2000).

Ensuite, le concept de maltraitance psychologique prend également en considération les actes d'omission renvoyant à une forme de négligence qui consiste à occulter les divers besoins émotionnels et psychologiques de l'enfant (Gagné et Bouchard, 2000). Ce phénomène peut se refléter à travers l'absence de chaleur dans la relation parent-enfant. Enfin, la maltraitance psychologique peut être exprimée à travers des manifestations indirectes. Dans ce cas, l'enfant ne constitue pas la cible directe de la violence mais celui-ci s'avère touché malgré tout (Gagné et Bouchard, 2000).

La maltraitance psychologique entre partenaires intimes ou violence conjugale

Hirigoyen (2005 : 46) croit que « *La violence psychologique constitue un processus visant à établir ou maintenir une domination sur le ou la partenaire* ». Selon cette auteure, la violence psychologique s'articule autour de plusieurs axes de comportements ou d'attitudes constituant des « microviolences » difficiles à identifier et constituant un terreau favorable à l'apparition et au maintien de la domination sur le ou la partenaire: le contrôle, l'isolement, la jalousie pathologique, le harcèlement, le dénigrement, les humiliations, les actes d'intimidation, l'indifférence aux demandes affectives, et les menaces. Afin que le contrôle de l'agresseur puisse se maintenir, il peut surveiller la personne avec l'intention de la dominer et de la commander dans tous les aspects de sa vie (heures de sommeil, dépenses, relations sociales, pensées, niveau d'éducation) (Hirigoyen, 2005).

Ensuite, toujours pour raffermir le contrôle qu'il exerce sur la victime, l'agresseur peut resserrer le lien de dépendance à son égard en l'isolant progressivement de sa famille et de ses amis, en la privant d'outils de communication (téléphone, ordinateur, etc.), en l'empêchant de travailler et d'avoir une vie sociale (Hirigoyen, 2005). Les personnes de l'environnement social sont manipulées dans le but de les amener à accepter la disqualification de la ou du partenaire (Hirigoyen, 2005).

Le contrôle peut se resserrer par l'adoption chez l'agresseur de comportements jaloux comme la suspicion perpétuelle et une attribution d'intention non fondée (Hirigoyen, 2005). Le dénigrement et les humiliations représentent des moyens destinés à conserver le contrôle sur la personne et consistent à atteindre l'estime de soi de la personne en méprisant, entre autres, sa santé mentale, ses capacités intellectuelles, ses idées et ses émotions, sa capacité à éduquer ses enfants, sa tenue vestimentaire, son physique, sa famille, ses amis, et ses valeurs (Hirigoyen, 2005).

Les actes d'intimidation désignent des comportements visant à faire naître la peur chez l'autre pour qu'il demeure à l'intérieur de la relation de violence (Hirigoyen, 2005). L'indifférence aux demandes affectives consiste à démontrer une insensibilité aux besoins et sentiments de sa ou son partenaire ou afficher explicitement du rejet ou du mépris pour maintenir l'autre dans l'insécurité (Hirigoyen, 2005). Enfin, la violence psychologique peut impliquer des menaces afin de renforcer l'incertitude dans laquelle la personne est maintenue (Hirigoyen, 2005).

Pour sa part, la *Politique québécoise d'intervention en matière de violence conjugale*, adoptée en 1995, se fonde sur une définition multidimensionnelle de la violence conjugale qui souligne également les rapports de pouvoir et de domination des hommes sur les femmes :

La violence conjugale comprend les agressions psychologiques, verbales, physiques et sexuelles ainsi que les actes de domination sur le plan économique. Elle ne résulte pas d'une perte de contrôle, mais constitue, au contraire, un moyen choisi pour dominer l'autre personne et affirmer son pouvoir sur elle. Elle peut être vécue dans une relation maritale, extramaritale ou amoureuse, à tous les âges de la vie. (Gouvernement du Québec, 1995 : 22)

En 2002, l'Organisation mondiale de la santé définissait la maltraitance psychologique entre partenaires intimes comme « *tout comportement au sein d'une relation intime qui cause un préjudice ou des souffrances physiques, psychologiques ou sexuelles aux personnes qui sont parties à cette relation* » (p. 99).

Cette forme particulière de maltraitance peut se manifester à travers un ou plusieurs des comportements suivants :

- Actes d'agression physique, comme des gifles, des coups de poing, des coups de pieds et des volées de coups ;
- Violence psychologique, comme le recours à l'intimidation, à l'humiliation et au rabaissement perpétuel ;
- Rapports sexuels forcés et autres formes de coercition sexuelle ;
- Divers comportements autoritaires et tyranniques, comme d'isoler une personne de sa famille et de ses amis, de surveiller ses faits et gestes, et de limiter son accès à toute aide ou information.

1.1.4 La négligence

Selon Polansky *et al.* (1981), la négligence constitue une situation dans laquelle le parent ou le responsable de l'enfant permet, délibérément ou par inattention extrême, que l'enfant souffre d'une condition présente de laquelle il pourrait être soustrait ou il ne lui procure pas les éléments généralement jugés essentiels pour le développement de ses capacités physiques, intellectuelles et émotives. De son côté, Santé Canada (2001) propose

que la négligence se produit lorsque les parents ou autres donneurs de soins n'offrent pas les conditions essentielles au développement affectif, psychologique et physique de l'enfant.

Pinard et Gagnier (2002) mentionnent, quant à eux, que la négligence peut revêtir cinq différentes formes : la négligence physique, la négligence médicale, la négligence éducationnelle, la négligence émotionnelle et la négligence communautaire. Pour ces auteurs, la négligence physique survient lorsque le parent n'est pas en mesure de protéger son enfant des dangers de l'environnement ou de lui procurer la nourriture, l'habillement, le logis et les soins physiques nécessaires à son développement. La négligence médicale consiste à un retard ou à un refus du parent de consentir au traitement médical nécessaire à la santé de l'enfant.

La négligence éducationnelle est une omission de fournir les stimuli appropriés au développement de l'enfant comme les stimulations précoces ou le support à la fréquentation scolaire. La négligence émotionnelle renvoie soit à une non-disponibilité psychologique ou émotionnelle du parent, soit à une incapacité à comprendre et répondre aux demandes et besoins de l'enfant. Enfin, la négligence consiste à une absence ou insuffisance des ressources, politiques, ou programmes destinés au soutien des enfants et des familles (Pinard et Gagnier, 2002).

Dans le cadre de la présente étude, « *la négligence parentale est définie par l'absence de gestes appropriés pour assurer la sécurité, le développement et le bien-être de l'enfant ou par l'échec chronique à répondre aux besoins de celui-ci, mettant ainsi en danger sa sécurité et son développement. La négligence contrairement à d'autres formes de maltraitance est caractérisée par un acte d'omission plutôt qu'un acte de commission* » (Éthier et al., 1998 : 11).

Étant donné le point de vue écologique privilégié à l'intérieur de la présente étude, il est pertinent de préciser que :

La négligence est une perturbation plus ou moins sévère de la relation parent-enfant et du rapport famille-environnement dont les causes sont attribuables, selon une géométrie variable, à la personne du parent, aux particularités de l'enfant, à la famille, aux caractéristiques de la communauté dans laquelle vit la famille et aux conditions socio-économiques prévalentes. L'avant-scène de la négligence présente une relation parent-enfant à ce point perturbée qu'elle compromet significativement l'organisation des relations d'attachement, augmente la probabilité de séquelles développementales sur les plans moteur, neurologique, cognitif, affectif et social et agit sur la probabilité d'atteinte à l'intégrité physique de l'enfant. (Pinard et Gagnier, 2002 : 40).

Ces précisions démontrent ainsi que la négligence correspond à un phénomène nécessairement multidimensionnel et circulaire et ne peut, par conséquent être imputé uniquement à la mère ou aux parents (Pinard et Gagnier, 2002). En ce sens, la source de la négligence peut être une figure non parentale comme une institution, une famille d'accueil, une agence de placement, une garderie et même la communauté dans son ensemble. Par conséquent, le phénomène de la négligence ne peut se réduire à une omission perpétuée par les parents biologiques étant donné que les causes sociales ne peuvent être occultées dans les efforts de compréhension, d'évaluation et d'intervention par rapport à la négligence (Pinard et Gagnier, 2002 ; Polanski *et al.*, 1981).

1.2 Le concept de résilience

Le terme « *résilience* » est issu de l'univers des sciences physiques et désigne la capacité d'un corps à reprendre sa forme initiale après avoir subi une pression, un choc (Cyrulnik, 1999). Par exemple, la résilience d'une coque de sous-marin peut s'apprécier à partir de sa capacité à résister aux pressions exercées par son immersion dans un milieu aquatique donné en parvenant à reprendre sa forme initiale lorsqu'émergé (Lemay, 2001). Cette analogie a, entre autres, guidé la formulation des premières conceptualisations de la résilience dans le domaine des sciences humaines. Celles-ci évoquaient originellement et

encore actuellement que la résilience se reflète à travers l'aptitude de la personne à reprendre, grâce à certains de ses attributs individuels, un niveau de fonctionnement antérieur à la suite d'une expérience traumatique (Calhoun et Tedeschi, 2005 ; Lepore et Revenson, 2005).

Toutefois, l'individu ne peut réellement espérer revenir au mode de fonctionnement antérieur après l'apparition d'un événement traumatique (Vanistendael et Lecomte, 2000). En ce sens, Vanistendael et Lecomte (2000 : 157) soutiennent qu'« *Être résilient ne signifie pas rebondir, au sens strict du terme, mais croître vers quelque chose de nouveau (...) Rebondir vers un état initial est ici impossible, il s'agit plutôt de bondir en avant, d'ouvrir des portes sans nier le passé douloureux, mais en le surmontant* ». Ainsi, la résilience ne signifie pas que la personne blessée continuera à exister comme si rien ne s'était produit, mais plutôt que celle-ci sera parvenue à donner un sens plus constructif à l'événement douloureux lui permettant d'accroître son contrôle ou son pouvoir sur sa vie, à vivre le mieux possible et à ne pas demeurer soumise indéfiniment au passé (Rutter, 1987 ; Lecomte, 2004 ; Delage, 2001).

Appliqué aux sciences sociales, le concept de résilience « [...] *ne se limite pas à la résistance, mais comporte un aspect dynamique impliquant que l'individu rebondit et se (re)construit* » (Theis, 2001 : 36). Dans cet ordre d'idées, à l'intérieur de leur définition, Manciaux et Tomkiewicz (2000 : 316) soulignent le caractère nécessairement dynamique de la résilience en soutenant que « *Résilier c'est se reprendre, aller de l'avant après une maladie, un traumatisme, un stress. C'est surmonter les épreuves et les crises de l'existence, c'est-à-dire y résister, puis les dépasser pour continuer à vivre le mieux possible. C'est résilier un contrat avec l'adversité* ». Ainsi, en plus de résister aux conséquences parfois néfastes engendrées par l'exposition à un événement subjectivement perçu comme menaçant, voire traumatique, la personne faisant preuve de résilience

parvient à (re)construire graduellement le sens qu'elle avait initialement accordé à la situation conflictuelle (Theis, 2001 ; Manciaux et Tomkiewicz, 2000).

Afin de saisir la logique d'action générale du processus de résilience, il s'avère essentiel de prendre connaissance de quelques définitions plus techniques reliées à celle-ci. D'après Bourguignon, 2000 : 81), « *La résilience serait un processus de négociation du risque, les facteurs protecteurs s'opposant au risque et les facteurs de vulnérabilité conduisant à succomber à ce risque* ». L'étude de la résilience concentre alors son intérêt à mieux saisir les différences individuelles en ce qui concerne les réponses conséquemment à un type d'événement donné (Rutter, 1987). La résilience constitue donc un processus résultant des interactions de plusieurs facteurs de risque et facteurs de protection disposés autour de la personne en difficulté et qui sont susceptibles de favoriser ou non le dépassement des conséquences engendrées par l'exposition à une situation conflictuelle (Rutter, 1987). Ces facteurs peuvent être autant individuels qu'environnementaux (Bourguignon, 2000 ; Grotberg, 1995 ; Masten *et al.*, 1990 ; Rutter, 1987).

Les facteurs de risque sont susceptibles de conduire plus ou moins directement au développement de divers troubles, tandis que les facteurs de protection génèrent des effets plus ou moins indirects qui ne peuvent s'apprécier qu'en vertu de leurs interactions avec les caractéristiques reliées au risque (Rutter, 1987). Les facteurs de protection renvoient aux qualités d'un individu ou de son contexte susceptibles de prédire une issue plus ou moins résiliente (O'Dougherty Wright et Masten, 2005). Les facteurs de risque, quant à eux, désignent les caractéristiques individuelles et environnementales susceptibles de prédire une adaptation négative (O'Dougherty Wright et Masten, 2005). La fonction adaptative n'apparaît que lorsque les caractéristiques des processus ou des mécanismes en jeu sont mis en relation (Rutter, 1987).

La résilience ne s'avère en aucun cas absolue (Delage, 2001). On n'est pas résilient à tout, car les éléments qui nous ont permis de nous sortir d'une adversité peuvent ne plus être utiles ou disponibles lors de l'exposition à une autre situation difficile (Delage, 2001 ; Rutter, 1987). Cyrulnik (1999 : 13) décrit bien le caractère évolutif de la capacité de résilience en affirmant que « *les traumas sont toujours inégaux puisqu'ils surviennent à des moments différents sur des constructions psychiques différentes* ». Nous rajoutons que l'ampleur du trauma dépendra également des représentations sociales présentes et gravitant autour de l'individu au moment de son apparition.

Le processus de résilience n'implique pas seulement la combinaison de certains facteurs propres à l'individu, mais plutôt l'interaction dynamique de divers éléments individuels, familiaux, communautaires et sociaux. Pour cette raison, la présente recherche portera sur les conditions extérieures à l'individu pouvant créer l'espace propice au développement de sa résilience par rapport à la maltraitance. En ce sens, bon nombre d'auteurs ont fait ressortir l'importance d'occulter toute perspective réduisant la résilience à un état mental ou psychologique donné en démontrant le rôle crucial que peuvent exercer les éléments environnementaux dans l'actualisation progressive d'un processus de résilience devant l'adversité (Cyrulnik, 1999, 2001, 2004, 2006, 2007, 2008 ; Guedeney, 1998 ; Lecomte, 2004 ; Vanistendael et Lecomte 2000).

Ainsi, Cyrulnik (1999 : 53) croit que « *la plus grande partie des facteurs de résistance d'un individu est tissée autour de lui par les organisations psychosociales qui, en lui tendant des perches, lui offrent des circuits d'épanouissement possibles* ». La résilience se construit dans un univers complexe. Conséquemment, il ne suffit pas de répertorier un ou deux facteurs pour favoriser la résilience chez un individu en difficulté, mais davantage de réaliser un inventaire global des ressources et des situations de vie les plus susceptibles d'engendrer une issue résiliente selon le contexte et les circonstances entourant l'événement traumatique.

Dans cette même veine, Cyrulnik (2001) souligne :

Qu'on n'est pas plus ou moins résilient, comme si l'on possédait un catalogue de qualités : l'intelligence innée, la résistance au mal ou la molécule de l'humour. La résilience est un processus, un devenir de l'enfant qui, d'actes en actes et de mots en mots inscrit son développement dans un milieu et écrit son histoire dans une culture. C'est donc moins l'enfant qui est résilient que son évolution et son historisation. (p.224-25)

Dans le cadre de la présente étude, nous nous référerons à la définition de la résilience suggérée par un groupe de travail constitué d'auteurs influents de ce champ particulier d'études. (Cyrulnik, Lecomte, Manciaux, Tomkiewicz, Vanistendael) qui n'a toutefois pas formée un consensus formel. Selon eux, la résilience correspond à « *la capacité d'une personne, d'un groupe, de se développer bien, de continuer à se projeter dans l'avenir en présence d'événements déstabilisants, de traumatismes sérieux, graves, de conditions de vie difficile* » (De Tychey et Lighezzolo, dans : Cyrulnik et Duval, 2006, p.128)

En raison de son caractère suffisamment souple et englobant, cette définition présente plusieurs avantages. Tout d'abord, elle énonce clairement que tout processus de résilience dépend des transactions entre l'individu et le groupe social auquel il appartient. Ensuite, cette conceptualisation ne considère plus l'acceptabilité ou la dimension morale comme un critère valable pour estimer l'actualisation ou non d'un processus de résilience chez une personne. Elle élève plutôt la nature (positive, négative) de la trajectoire du développement et le niveau d'espoir de la personne ou du groupe comme des indicateurs fiables permettant d'apprécier l'épanouissement graduel et effectif d'un processus de résilience sur l'adversité. En fait, cette définition sous-entend que les reprises développementales d'une personne et sa capacité à nourrir une espérance en l'existence dépendent et sont renforcées de manière synergique par les reprises développementales d'un groupe social et sa capacité à nourrir des projets constructifs pour le futur.

Étant donné l'influence significative que peuvent exercer les facteurs intersubjectifs sur les mécanismes de défense et les stratégies d'adaptation utilisées par les personnes maltraitées (Brewin, 1997 ; Janoff-Bulman, 1989, 1992, 2005 ; Lazarus et Folkman, 1984, Park et Folkman, 1997 ;), la présente étude a particulièrement exploré les effets de différents facteurs environnementaux sur certaines dimensions intrapsychiques et subjectives des répondants, c'est-à-dire le contrôle perçu, le soutien social perçu et reçu, le stress perçu, les mécanismes de défense ainsi que les stratégies d'adaptation.

1.3 Le concept d'évaluation primaire (stress perçu)

Cette notion renvoie à l'évaluation de la situation adverse (Lazarus et Folkman, 1984 ; Sarafino, 1994). Selon Bruchon-Schweitzer, 2001 : 71), « *L'individu se demande quelle est la nature et le sens de la situation et quel impact elle peut avoir sur lui* ». Ainsi, un événement peut être évalué par certaines personnes comme une perte (affective, matérielle, etc.) et induire des sentiments tels que la tristesse, la honte ou la colère (Bruchon-Schweitzer, 2001). Pour d'autres individus, ce même événement peut être plutôt évalué comme une menace (perte potentielle) et engendrer des sentiments tels que l'anxiété et la peur. Enfin, l'événement peut également être perçu comme un défi et provoquer, par conséquent, des sentiments d'excitation, de fierté et de joie (Bruchon-Schweitzer, 2001).

1.4 Le concept d'évaluation secondaire (contrôle perçu)

D'après (Bruchon-Schweitzer, 2001 : 71), lors de cette phase évaluative, « *Le sujet se demande ce qu'il peut faire face à cette situation, de quelles ressources il dispose, quelle sera l'efficacité de ses tentatives* ». En ce sens, cette notion renvoie à un autre concept qui lui est inhérent : le contrôle perçu. Le contrôle perçu correspond à la croyance d'une personne quant aux ressources ou aux compétences qu'elle croit posséder pour faire face à une situation problématique (Bruchon-Schweitzer, 2002). Ainsi, dépendamment du contrôle que croit posséder un individu vis-à-vis d'un événement donné, ce type de croyance peut représenter autant un facteur de protection qu'un facteur de risque.

En effet, le fait de croire en son pouvoir de contrôler un événement donné est généralement associé à une bonne santé physique et mentale, tandis qu'une impression de perte de contrôle serait en lien avec des effets dysfonctionnels (Bruchon-Schweitzer, 2002 ; Janoff-Bulman, 1979), la réalité s'avère beaucoup plus nuancée. Par exemple, certains auteurs ont démontré que les personnes croyant avoir eu aucun contrôle dans le processus de rétablissement par rapport au viol qu'elles ont vécu éprouvent plus de détresse psychologique que celles croyant en avoir eu un (Frazier, 2003 ; Janoff-Bulman, 1989, 1992).

1.5 Le concept de stratégie d'adaptation (*coping*)

À l'intérieur de la présente étude, la notion de stratégie d'adaptation ou communément appelée *coping* désigne « *l'ensemble des efforts cognitifs et comportementaux, constamment changeants (déployés) pour gérer des exigences spécifiques internes et/ou externes qui sont évaluées (par la personne) comme consommant ou excédant ses ressources* » (Lazarus et Folkman, 1984 : 141). Les stratégies d'adaptation représentent des tentatives conscientes (volontaires) pour affronter des problèmes actuels ou récents (Bruchon-Schweitzer, 2001).

Selon Lazarus et Folkman (1984), les stratégies d'adaptation ont deux fonctions principales : elles peuvent permettre de modifier le problème qui est à l'origine du stress ou de réguler les réponses émotionnelles associées à ce problème. Il existe deux catégories de stratégies d'adaptation : les stratégies adaptatives orientées vers les émotions et les stratégies adaptatives orientées vers le problème. Les premières seraient indirectes, négatives et évitantes, tandis que les secondes seraient plus directes, positives et actives (Lazarus et Folkman, 1984).

Les stratégies d'adaptation orientées vers l'émotion visent à gérer les réponses émotionnelles induites par la situation (Lazarus et Folkman, 1984). La régulation émotionnelle peut se manifester sous des formes variées (émotionnelle, physiologique, cognitive, comportementale). Quantité de réponses adaptatives peuvent porter ce label particulier : consommation de substances, engagement à l'intérieur d'activités variées, expression des émotions, etc. Ce style de coping comprend des stratégies d'adaptation capitales pour le processus de résilience dont, notamment, l'évaluation (stress perçu) ou le sens attribué à l'événement auquel la personne est confrontée. En effet, le sens qu'une personne accorde à l'adversité s'avère si déterminant à la résilience qu'il a engendré la nécessité d'en faire une catégorie distincte de stratégies d'adaptation nommée le *meaning making coping* (Park et Folkman, 1997; Park et Al, 2006). Celui-ci consiste à transformer la signification de la situation difficile par l'utilisation de moyens psychologiques diversifiés tels que la minimisation de la menace, la réévaluation positive, l'autoaccusation, l'évitement-fuite, et la recherche de soutien émotionnel (Lazarus et Folkman, 1984).

Les stratégies d'adaptation orientées vers le problème sont, quant à elles, destinées à réduire les exigences de la situation ou à augmenter ses propres ressources pour mieux y faire face (Lazarus et Folkman, 1984). Le coping orienté vers le problème englobe deux sous-catégories, la résolution du problème (recherche d'informations, élaboration de plans d'action), ainsi que l'affrontement de la situation (actions et efforts directs pour modifier le problème).

Le choix des stratégies d'adaptation à la suite d'une situation donnée dépend de l'évaluation (primaire et secondaire) que la personne lui accordera. En effet, dépendamment de la croyance d'un individu quant à l'efficacité des ressources (individuelles, environnementales) qu'il dispose pour gérer ou résoudre la situation à laquelle il est exposé, il pourra, selon les circonstances, éprouver un bien-être ou du stress (Lazarus et Folkman, 1984). Dans le cas où la personne pense qu'elle détient les ressources

adéquates (individuelles, environnementales) pour faire face à un événement donné, celle-ci aura tendance à évaluer la situation rencontrée comme un défi qu'elle se croit apte à surmonter et prendra les moyens pour y parvenir tout en utilisant des stratégies d'adaptation plus engagées (Lazarus et Folkman, 1984). Dans le cas où un individu ne croit pas posséder les ressources adéquates, il aura alors tendance à évaluer l'événement comme une menace ou une perte et à mettre en branle des moyens (mécanismes de défense, stratégies d'adaptation) plus évitants pour gérer les répercussions (Lazarus et Folkman, 1984).

Toutefois, même si les stratégies d'adaptation centrées sur le problème sont généralement considérées plus efficaces que celles orientées vers les émotions, elles peuvent être également adaptatives dans le sens où elles offrent momentanément un espace dans lequel la souffrance reliée à la situation conflictuelle est occultée afin de ne pas être submergée totalement par celle-ci (Carver, Scheir et Pozo, 1992 ; Zeidner et Saklofske, 1996). En ce sens, Khon (1996) estime que ces deux types de coping peuvent revêtir une valeur adaptative si elles se présentent en adéquation avec les demandes et contraintes reliées aux circonstances.

Il est important de rappeler qu'une évaluation peut changer, car l'apparition d'une modification dans la relation entre un individu et son environnement peut conduire à des réévaluations (primaire et secondaire) de la situation, et par conséquent à des stratégies d'adaptation aux effets plus constructifs (Bruchon-Schweitzer, 2001). En effet, en accord avec les propos de Janoff-Bulman (1992), il apparaît de plus en évident qu'un troisième type d'évaluation exerce un rôle crucial dans l'ajustement bio-psycho-social des individus confrontés à une variété de situations traumatiques. Cette phase évaluative n'est pas apparente lors de la confrontation initiale avec l'événement conflictuel, mais représente plutôt une réinterprétation et une redéfinition de celui-ci à travers le temps.

En somme, le *coping* représente un processus durable et changeant qui ne peut être réduit à un phénomène linéaire du type stimulus-réponse (Brucho-Schweitzer, 2001). Il est tributaire des efforts cognitifs et comportementaux variant constamment en fonction des évaluations perpétuelles par le sujet de sa relation à son environnement. La valeur positive reliée à l'utilisation d'une stratégie d'adaptation ne peut s'apprécier que par la prise en considération des effets engendrés par les processus psychosociaux en découlant sur l'actualisation ou non d'un processus de résilience relativement à un événement conflictuel (Cyrulnik, 2006).

1.6 Le concept de mécanisme de défense

Selon Ionescu *et al.* (1997 : 27), les mécanismes de défense correspondent à des « *processus psychiques inconscients visant à réduire ou à annuler les effets désagréables des dangers réels ou imaginaires, en remaniant les réalités internes et/ou externes et dont les manifestations –comportements, idées ou affects- peuvent être inconscientes ou conscientes* ». Dans la présente étude, le concept de mécanisme de défense revêt une signification particulière étant donné qu'il s'inscrit à l'intérieur du modèle écologique qui sera présenté plus loin. En effet, les mécanismes de défense sont considérés comme des moyens (inconscients) utilisés par les personnes pour protéger la validité ou la cohérence de leurs croyances fondamentales sur le monde (Cyrulnik, Maestre et Elkaïm, 2009 ; Elkaïm, 1989) telles que celles d'avoir une valeur personnelle, que le monde est bienveillant et qu'un contrôle ou un pouvoir sur celui-ci est possible (Janoff-Bulman, 1989, 1992, 2005).

À travers divers comportements (isolement, passage à l'acte, automutilation, etc.) qu'ils peuvent induire, les mécanismes de défense ont comme objectif de provoquer, chez les autres, des sentiments d'une manière à ce qu'ils en viennent à manifester des comportements renforçant la validité des croyances de la personne qui les a initialement émises, et par conséquent la pertinence de les protéger (Janoff-Bulman, 1989, 1992, 2005). Par exemple, un individu ne croyant pas en ses propres compétences personnelles pourra se

comporter d'une façon à provoquer chez son intervenant un sentiment d'incompétence chez lui qui, une fois ressenti, pourra pousser celui-ci à le rejeter afin de préserver l'impression qu'il est compétent dans son travail.

2. DEUXIÈME PARTIE : LA MALTRAITANCE ET SES RÉPERCUSSIONS

Cette section présente les différentes répercussions négatives pouvant être associées à l'exposition d'une personne à une ou plusieurs formes de maltraitance. À la lecture des ouvrages traitant de cette question, on constate que les écrits scientifiques s'intéressant aux conséquences pouvant accompagner la maltraitance envers les enfants est abondante, tandis que celle portant sur la maltraitance à l'adolescence est très restreinte. Selon Smith *et al.* (2005), ce phénomène peut s'expliquer par les difficultés inhérentes aux tentatives de définir adéquatement les actes pouvant être perçus comme étant de la maltraitance envers les enfants et les adolescents.

De plus, certains auteurs suggèrent que la sous-évaluation des conséquences de la maltraitance à l'adolescence proviendrait du renforcement et de la généralisation de fausses croyances à l'égard de la maltraitance vécue par les personnes adolescentes (Finkelhor, 1995 ; Council on Scientific Affairs, 1993 ; Cicchetti, 1989). D'après ces préjugés, les adolescents seraient 1) mieux protégés contre la maltraitance ; 2) moins affectés par son exposition et ; 3) l'exposition à de mauvais traitements leur occasionnerait de moins graves conséquences que chez les enfants (Council on Scientific Affairs, 1993 ; Cicchetti, 1989 ; Finkelhor, 1995). Les conséquences de la maltraitance seront présentées sous les quatre formes de mauvais traitements suivants et ce, autant chez les enfants que les adolescents : la maltraitance physique, la maltraitance sexuelle, la maltraitance psychologique ainsi que la négligence.

2.1 Les conséquences de la maltraitance physique

Quantité de recherches ont démontré que la maltraitance physique constitue un puissant facteur de risque psychosocial susceptible de compromettre le développement global de l'enfant (Jaffe *et al.*, 1986 ; Kolko, 2002 ; Kaufman, 1991). Tout d'abord, l'enfant peut être aux prises avec des blessures médicales plus ou moins aiguës (Kolko, 2002).

De plus, bon nombre d'études ont indiqué que, lorsqu'ils sont comparés à des enfants n'ayant pas été agressés, les enfants maltraités physiquement présentent plus d'indices de désordres émotionnels tels que l'anxiété et la dépression (Jaffe *et al.*, 1986 ; Kaufman, 1991 ; Kolko, 1992). Ils démontrent également plus de problèmes incluant l'augmentation de comportements agressifs, des problèmes de conduite et des difficultés à l'intérieur des relations avec leurs pairs (Jaffe *et al.*, 1986 ; Kolko, 1992). Au point de vue développemental, les enfants agressés physiquement présentent davantage de déficits que les enfants n'ayant subi aucune maltraitance. Ces déficits peuvent se refléter à travers des difficultés à performer sur le plan scolaire (Kolko, 1992).

Un bassin important de recherches a également permis d'observer l'existence que la maltraitance physique peut entraîner des effets à long terme. Ces répercussions englobent des troubles variés tels que la dépression, les comportements suicidaires et automutilatoires (Lizardi *et al.*, 1995). De plus, l'exposition à un ou plusieurs épisodes de maltraitance peut aussi contribuer à l'émergence d'autres problèmes comme la diminution de l'intelligence (Perez et Widom, 1994), les difficultés psychologiques et psychiatriques (Malinosky-Rummel et Hansen, 1993), les problèmes dans le rapport à l'intimité (Ducharme *et al.*, 1997), les attitudes et les comportements appuyant la légitimité du recours à la discipline physique, à la criminalité et à diverses formes de violence intra- ou extra-familiale (Bowker *et al.*, 1988 ; Widom, 1989).

Des recherches ont indiqué que l'exposition à de la maltraitance physique est associée à l'émergence de comportements antisociaux à l'adolescence, notamment la violence et la délinquance (Kakar, 1996 ; Smith et Thornberry, 1995). Enfin, la confrontation à des mauvais traitements physiques contribue à l'augmentation, chez les adolescents, des comportements violents et à l'utilisation de drogue à la fin de l'adolescence (Smith *et al.*, 2005).

2.2 Les conséquences de la maltraitance sexuelle

Plusieurs chercheurs ont observé que les enfants ayant été exposés à de la maltraitance sexuelle sont plus enclins à éprouver une ou plusieurs formes de détresse émotionnelle telles que l'anxiété, les phobies, la dépression, l'embarras, la colère et l'état de stress posttraumatique (Briere et Elliott, 1994 ; Browne et Finkelhor, 1986 ; Finkelhor et Russell, 1984 ; Finkelhor, 1979 ; Kendall-Tackett *et al.*, 1993). En contribuant à l'émergence de sentiments d'impuissance, de honte et de culpabilité, la confrontation à la maltraitance sexuelle conduit à la diminution de l'estime de soi chez l'enfant (Browne et Finkelhor, 1986 ; Kendall-Tackett *et al.*, 1993).

De plus, les enfants agressés sexuellement, en comparaison de ceux qui ne l'ont pas été, démontrent plus fréquemment une conception erronée d'eux-mêmes, un sentiment de trahison et des difficultés à faire confiance aux autres contribuant à l'augmentation de troubles d'attachement, à l'isolement social et aux difficultés interpersonnelles (Briere et Elliott, 1994 ; Browne et Finkelhor, 1986). Les enfants maltraités sexuellement présentent des niveaux élevés de symptômes psychosomatiques et physiologiques comme les troubles du sommeil. Il apparaît également que les victimes d'agressions sexuelles adopteraient divers comportements destinés à réduire un état de tension interne tels que la dissociation, l'abus de substance, les troubles alimentaires, les problèmes de comportements sexuels ainsi que les comportements antisociaux (Browne et Finkelhor, 1986 ; Briere et Elliott, 1994 ; Kendall-Tackett *et al.*, 1993).

Les recherches portant sur les effets à long terme des agressions sexuelles vécues à l'enfance démontrent que les enfants maltraités sexuellement sont aux prises avec différents problèmes lors de leur adolescence et de leur vie adulte. Ces difficultés comprennent l'abus de substances, la dépression, les pensées suicidaires, les comportements automutilatoires, la dépendance aux drogues, les difficultés d'attachement, les problèmes interpersonnels chroniques et l'expérimentation de diverses formes de revictimisation (Briere et Elliott, 1994 ; Becker *et al.*, 1995 ; Messman-Moore et Long, 2000 ; Perez et Widom, 1994).

Lorsqu'il y a eu une agression sexuelle dans l'enfance (en dessous de 16 ans), les symptômes principaux pouvant apparaître au début de la vie adulte seront principalement une forte anxiété et un risque dépressif important auxquels s'adjoindront des difficultés d'ordre sexuel et domestique. Ces symptômes seront d'autant plus prégnants que l'agression sexuelle aura été violente (particulièrement en cas de viol) et prolongée (Cheasty *et al.*, 1998; Lange *et al.*, 1999; Molnar *et al.*, 2001). La victimisation sexuelle dans l'enfance augmente, chez les adultes, hommes et femmes, les risques d'apparition de symptômes posttraumatiques. Par ailleurs, si les agressions sexuelles subies dans l'enfance ne sont pas prises en compte et traitées suffisamment tôt, elles pourront conduire au développement, entre autres, de troubles psychiques, de pathologies psychiatriques et de diverses difficultés d'intégration sociale (Nurcombe, 2000, Roesler et McKenzie, 1994).

Enfin, la maltraitance sexuelle peut favoriser l'apparition de difficultés sexuelles diversifiées telles que certaines aversions par rapport aux relations intimes, la dysfonction sexuelle, l'identité sexuelle confuse, les comportements sexualisés et la revictimisation sexuelle (Becker et Hunter, 1997 ; Browne et Finkelhor, 1986 ; Briere et Elliott, 1994 ; Messman-Moore et Long, 2000 ; Tyler *et al.*, 2000).

2.3 Les conséquences de la maltraitance psychologique et de la négligence

Selon Becker *et al.* (1995), la maltraitance psychologique a tendance à émerger parallèlement à d'autres formes de mauvais traitements rendant ainsi l'évaluation des répercussions sous-jacentes malaisées. Toutefois, lorsque isolée ou combinée avec d'autres types d'agression, la maltraitance psychologique est associée à un éventail de problèmes psychosociaux (Becker *et al.*, 1995). En effet, les agressions verbales perpétrées par les parents envers un enfant sont associées à l'augmentation des occasions de comportements physiquement agressifs, à la délinquance, aux problèmes sociaux, à la faible estime de soi et aux problèmes d'ordre scolaire (Solomon et Serres, 1999 ; Vissing *et al.*, 1991).

En ce qui a trait à la négligence, les recherches suggèrent que les enfants négligés sont plus portés à accuser des retards de développement sur les plans langagier, de l'intelligence et de la réussite scolaire (Gaudin, 1999). De plus, il ressort également que les enfants négligés sont enclins, par la sous-stimulation environnementale dans laquelle ils sont plongés, à afficher des comportements excessifs empreints soit de passivité ou d'hyperactivité (Crittenden, 1996). Comparés à d'autres enfants qui n'ont pas été négligés, les enfants négligés présenteraient davantage de difficultés d'attachement, de difficultés relationnelles avec leurs pairs, et une diminution de leurs comportements prosociaux (Becker *et al.*, 1995 ; Crouch et Milner, 1993). Enfin, la négligence durant l'enfance prédirait les comportements de délinquance au cours de l'adolescence (Egeland, 1993).

Les conséquences émotionnelles et comportementales de la maltraitance à l'adolescence sont graves (Farber et Joseph, 1985). En effet, les adolescents négligés sont plus enclins à déployer des comportements intériorisés et extériorisés tels que les passages à l'acte, la dépression, l'anxiété généralisée, les désordres émotionnels, l'impuissance ainsi que la dépendance aux substances (Farber et Joseph, 1985). De plus, Farber et Joseph (1985) ont observé que les adolescents négligés ont tendance à présenter des difficultés de rendement scolaire, des désordres du sommeil, des dépendances à diverses substances, des

comportements automutilatoires et agressifs envers autrui, des idéations d'homicide, des idéations suicidaires et des tentatives de suicide.

Bien que l'exposition à une ou plusieurs formes de maltraitance puisse concourir à l'émergence des multiples troubles énumérés précédemment à plus ou moins longue échéance, il s'avère tout aussi possible que les personnes agressées ne développent aucune symptomatologie postvictimisation ou parviennent à gérer ou à surmonter la présence de certains désordres et difficultés induites par la confrontation à une situation de maltraitance. La prochaine partie dresse l'inventaire des facteurs de protection et des facteurs de risque susceptibles de faciliter ou de miner l'actualisation d'un processus de résilience vis-à-vis de la maltraitance.

3. TROISIÈME PARTIE : LES FACTEURS DE PROTECTION ET LES FACTEURS DE RISQUE FACE À LA MALTRAITANCE

Cette section de la recension des écrits présente les facteurs de protection et les facteurs de risque pouvant exercer une influence favorable ou défavorable sur la résilience des personnes maltraitées. Tout d'abord, notre regard est orienté sur les facteurs de protection ou de risque d'ordre ontosystémique renvoyant aux caractéristiques propres de la personne (stratégies d'adaptation, mécanismes de défense, estime de soi, confiance en soi, etc.). Ensuite, les facteurs de protection ou de risque liés au microsystème (soutien familial, cohésion familiale, etc.) sont relevés. Les facteurs de protection et les facteurs de risque de nature exosystémique (collectivité, réseau social, école, personne significative, etc.) sont également abordés. La présente recherche porte principalement sur ces trois derniers systèmes mais garde à l'esprit l'influence possible des facteurs macrosystémiques incluant, entre autres, le rôle de la culture et du système politique ainsi que l'influence du chronosystème désignant les événements ayant constitué des moments décisifs dans la trajectoire de vie des personnes.

3.1 La résilience et l'ontosystème

Bon nombre d'études ont porté leur attention sur l'influence des caractéristiques objectives de la situation aversive sur l'adaptation des individus. Or, il a été démontré que ce ne sont pas les paramètres « objectifs » des événements qui affectent l'individu, mais plutôt la façon dont il les perçoit et les évalue (Lazarus et Folkman, 1984). C'est pour cette raison que l'exploration des facteurs ontosystémiques s'avère cruciale. Ces éléments se rapportent aux diverses dimensions de l'adaptation humaine influençant le processus de résilience sur l'adversité : la dimension biologique (ensemble des prédispositions héréditaires de la personne dont le tempérament), la dimension cognitive (ensemble des croyances entretenues par la personne), la dimension affective (ensemble des sentiments ressentis par la personne) et la dimension comportementale (ensemble des actions déployées par la personne et des efforts cognitifs et affectifs accomplis par la personne traumatisée pour faire face à ses difficultés).

Ces sphères biologiques, intrapsychiques et comportementales s'influencent mutuellement et de façon perpétuelle à travers le temps. Leurs interactions peuvent conduire l'individu à appliquer des stratégies d'adaptation favorisant ou non sa résilience. La présentation de divers exemples concrets permettra de constater les multiples liens d'influence unissant ces différentes composantes essentielles au processus de résilience.

Le tempérament et les traits de personnalité. Une multitude de spécialistes se sont penchés sur les qualités biologiques et psychologiques des personnes résilientes (Grotberg, 1995). Ces études ont largement porté sur des échantillons d'enfants, d'adolescents et parfois de jeunes adultes. C'est ainsi que Fonagy *et al.* (1994) ont souligné l'importance du tempérament chez les enfants résilients étant donné les impacts que celui-ci peut exercer sur les plans cognitif, affectif et comportemental et ce, tant chez l'enfant lui-même que chez les personnes évoluant à l'intérieur de son environnement social.

La personnalité englobe cinq grands traits : l'ouverture (*openness*), la conscience (*conscientiousness*), l'extraversion (*extraversion*), l'agréabilité (*agreeableness*), et le neuroticisme (*neuroticism*) (Costa et McCrae, 1990). Le terme personnalité se rapporte à la manière dont un individu a généralement tendance à se comporter, à penser et à se sentir (Caspi, 1998). L'ouverture à l'expérience différencie les individus imaginatifs et créatifs de ceux davantage terre-à-terre et conventionnels. Le caractère consciencieux renvoie à la manière dont une personne contrôle, régule et dirige ses impulsions. L'extraversion renvoie à une personne ayant tendance à instaurer et à nourrir d'intenses interactions avec le monde extérieur. Un individu présentant un niveau élevé d'extraversion a tendance à déployer des stratégies d'adaptation variées, actives et efficaces comme la restructuration cognitive et la résolution de problème (Lee-Bagley *et al.*, 2004 ; Newth et DeLongis, 2004).

Pour sa part, le caractère agréable se reflète par l'ouverture qu'un individu montre à l'égard de la coopération et son désir à utiliser les conditions (respect, serviabilité, générosité, écoute) favorables à l'émergence et au maintien de l'harmonie sociale. Le neuroticisme désigne, quant à lui, une tendance à éprouver de fortes émotions à l'égard d'un événement conflictuel. Le neuroticisme est relié à l'utilisation de stratégies d'adaptation jugées inefficaces dans le sens où ces dernières conduisent à l'exacerbation du niveau de stress de la personne par rapport à une situation donnée.

Les traits de personnalité peuvent exercer une influence sur le processus de résilience étant donné leurs impacts potentiels sur le plan des stratégies d'adaptation que la personne en difficulté utilisera pour surmonter l'adversité. La personnalité peut donc affecter directement la sélection des stratégies d'adaptation en facilitant ou bloquant l'utilisation de stratégies spécifiques ou, indirectement, en modulant la nature et la sévérité des stressors ou l'efficacité des stratégies adaptatives (Bolger et Zuckerman, 1995). Par exemple, la sociabilité reliée à une personnalité extravertie peut favoriser le recours à la recherche de soutien et la sensibilité à la menace reliée à la personnalité neurotique peut

encourager le désengagement. Autre exemple, le trait neurotique est associé à un taux élevé d'exposition aux stressseurs, ainsi qu'à une intense réactivité émotionnelle et physiologique, tandis que le trait d'extraversion est relié à une faible réaction au stress et à une évaluation positive à l'égard des ressources adaptatives disponibles (Penley et Tomaka, 2002 ; Suls et Martin, 2005 ; Vollrath, 2001).

Cependant, il est erroné de prétendre que la simple présence d'un ou de plusieurs traits de personnalité chez une personne concoure inéluctablement à son inadaptation ou à sa résilience devant l'adversité. À titre d'exemple, l'ouverture est généralement associée à une bonne santé mentale et à la maturité psychologique (McCrae et Costa, 1997).

Il apparaît tout aussi mensonger d'alimenter une croyance voulant qu'un mode de pensée ouvert soit indubitablement plus adaptatif qu'un mode de pensée plus fermé. En réalité, les traits de personnalité doivent être nécessairement mis en relation avec une panoplie de facteurs tant internes qu'environnementaux. Cette précision invite à reconnaître qu'un trait de personnalité donné peut endosser un rôle bénéfique ou adaptatif selon les paramètres contextuels en place, et par conséquent à se distancer d'une logique trop déterministe et réductrice du réel. Par exemple, la curiosité intellectuelle d'un individu ouvert peut favoriser son développement professionnel en tant qu'enseignant, tandis qu'un style de pensée fermé pourra aider la personne à répondre aux attentes d'une profession demandant un haut niveau de conformisme comme celle de policier ou de soldat.

En somme, les traits de personnalité représentent des «filtres» par lesquels la personne traitera l'information concernant l'événement traumatique. À travers ce traitement cognitif, certaines données pourront être amplifiées, tandis que d'autres pourront être réduites. Les traits de personnalité pourront alors contribuer au déploiement de réponses

adaptatives (cognitive, affective, comportementale) plus ou moins efficaces pour faire face aux situations de vie difficiles.

Les mécanismes de défense et les stratégies d'adaptation. Aucune personne ne dispose de moyens préalablement acquis destinés à faire face à l'exposition à un ou plusieurs épisodes de maltraitance (Janoff-Bulman et Frieze, 1983). Cependant, les personnes ayant été la cible de mauvais traitements peuvent utiliser un inventaire de mécanismes de défense et de stratégies d'adaptation pouvant moduler les répercussions générées par l'apparition de situations stressantes (Lazarus et Folkman, 1984). Selon Johnson et Kenkel (1991), certaines mécanismes de défense ou stratégies d'adaptation sont potentiellement plus efficaces que d'autres.

Les mécanismes de défense. Plusieurs chercheurs ont souligné l'influence positive et négative que peuvent avoir les mécanismes de défense lors de la survenue d'un trauma (Cyrułnik, 1999 ; de Tychey, 2001 ; Lazarus, 1983 ; Festinger, 1957 ; Roth et Cohen, 1986 ; Vaillant, 1971). Les mécanismes de défense ont pour principale fonction de traiter les affects et les représentations douloureuses inhérentes aux situations difficiles. En d'autres termes, les mécanismes de défense servent à mieux gérer l'angoisse provoquée par les obstacles de la vie et permettent à la personne de maintenir son équilibre psychologique (Janoff-Bulman, 1989, 1992 ; Tremblay, 1992).

Dans ce même ordre d'idées, Janoff-Bulman (1989, 1992, 2005) précise que l'utilisation des mécanismes de défense peut protéger les personnes contre les perturbations que l'exposition à un événement traumatique cause sur leurs croyances fondamentales (croyance en sa valeur personnelle), des autres (croyance en la bienveillance d'autrui) et de la vie en général (croyance que le monde est sensé et cohérent). Autrement dit, en confrontant les individus à des informations sur le monde remettant en question la validité

de leurs croyances fondamentales, l'exposition à une situation donnée peut créer un inconfort psychique et forcer l'utilisation de moyens défensifs afin de le réduire (Janoff-Bulman, 1989, 2005).

Les mécanismes de défense s'acquièrent dès les premières années du développement humain (Ionescu *et al.*, 1997). L'inventaire des mécanismes défensifs existants est si large que nous n'en décrivons que quelques-uns, c'est-à-dire la sublimation, l'imaginaire/la rêverie, l'humour, le clivage, le déni, la projection ainsi que la dissociation.

Tout d'abord, la sublimation constitue une défense susceptible d'aider l'individu à faire face à l'adversité (Cyrulnik, 1999). Cette dernière permet d'évacuer les affects reliés à la situation conflictuelle d'une manière socialement acceptable (Ionescu *et al.*, 1997). D'après de Tychey (2001), ce procédé représente le seul moyen assurant la ventilation d'émotions qui risqueraient de se cristalliser à l'intérieur de la personne et de provoquer un éventail de somatisations ou de troubles du comportement. Par exemple, la personne fâchée contre son patron ira au gymnase pour se défouler au lieu d'aller le frapper. La sublimation peut être utilisée à travers diverses formes d'expression telles que l'imaginaire et l'humour.

L'imaginaire et la rêverie permettent à l'individu en difficulté « *de ne pas se sentir écrasé par une action trop intrusive ou trop impérative des facteurs extérieurs* » (Bergeret, 1991 dans : Manciaux *et al.*, 2001 : 148). Comme l'écrit Cyrulnik (2003) : « *la rêverie permet de remplir son monde intime avec un sentiment provoqué par l'histoire qu'on invente. On se sent mieux, le passé s'allège, le réel s'adoucit* ». L'imagination peut donc permettre à la personne de rendre supportable sa réalité douloureuse en laissant entrevoir la possibilité d'un avenir meilleur.

L'humour peut également avoir des vertus protectrices en amenant la personne à sublimer ses pulsions agressives (Anaut, 2007). Selon Vanistendael et Lecomte (2000 : 123), « *l'humour fournit un soutien bienfaisant à chaque fois que nous devons faire face à un décalage entre l'idéal et la réalité. Il nous offre une perspective acceptable d'une situation difficile* ». Pour sa part, de Tychey (2001 : 148) estime que l'humour représente une sorte d'élan vers la vie qui se déploie « *comme une défense permettant une sublimation des pulsions agressives, c'est-à-dire une élaboration de ces dernières et des excitations qu'elles génèrent et par un canal d'expressions socialement valorisé* ». Le recours à l'humour permet alors à l'individu d'établir une saine distance émotionnelle avec la situation problématique rencontrée et de préserver une impression de contrôle ou de pouvoir en ne se laissant pas totalement paralyser par celle-ci (Anaut, 2007 ; Cyrulnik, 1999 ; de Tychey, 2001).

De plus, en soulevant de la sympathie de la part d'autrui, l'humour peut (re)créer du lien social et contribuer à la construction et à la consolidation d'une meilleure estime personnelle (Anaut, 2007 ; Lecomte, 2004). Toutefois, l'humour peut refléter une inadaptation en potentialisant l'action défensive et parfois délétère du déni et de l'évitement (Anaut, 2007). En somme, « *l'humour est [un] mode de protection mais aussi parfois un leurre qui peut masquer la souffrance, même s'il contribue souvent à l'atténuer et à favoriser le processus de résilience* » (Anaut, 2007 : 349).

Par ailleurs, le clivage et le déni constituent d'autres formes défensives. Ces modalités défensives permettent aux personnes d'ériger une barrière psychologique contre certains affects désagréables générés par un événement conflictuel (Anaut, 2007 ; de Tychey, 2001 ; Dollander et de Tychey, 1999 ; Ionescu, 1999 ; Janoff-Bulman, 1989 ; Janoff-Bulman et Thomas, 1989). De leur côté, Chaffin, Wherry et Dykman (1997) estiment que le déni est une stratégie particulièrement associée à une diminution des troubles du comportement. Janoff-Bulman (1989) propose, quant à elle, que la mise en

branle du déni peut faciliter l'intégration progressive des nouvelles informations générées par l'événement traumatique à l'intérieur du système de croyances antérieur (prétraumatique) de l'individu.

La projection peut, selon les circonstances, renvoyer à un facteur de protection ou à un facteur de risque. La projection permet à la personne d'expulser dans l'univers mental d'autrui ou sur une chose des pensées, affects et désirs qu'elle méconnaît ou refuse de porter en elle-même (Ionescu *et al.*, 1997).

La dissociation est également une manifestation défensive pouvant être favorable ou non au processus de résilience d'une personne ayant été maltraité. Les émotions sont alors séparées des comportements et de l'événement traumatique (Ionescu *et al.*, 1997). Ce phénomène permet à l'individu de ne pas prendre consciemment contact avec son univers affectif pouvant être peuplé de sentiments très douloureux générés par une situation conflictuelle.

Si les mécanismes de défense sont des facteurs potentiellement protecteurs, voire indispensables pour faire face à des situations variées, ceux-ci peuvent également se transformer en facteur de risque en contribuant à l'augmentation du degré de vulnérabilité de la personne maltraitée devant le risque de revictimisation. En fait, l'efficacité d'un mécanisme de défense est évaluée à partir de son caractère souple ou rigide (de Tychey, 2001). Ainsi, si les défenses sont utilisées d'une manière souple, elles peuvent atténuer l'impact des représentations et des affects négatifs reliés à l'événement traumatique. Inversement, si les mécanismes de défense sont employés avec rigidité, ils peuvent freiner le processus intrapsychique sur lequel la capacité de résilience d'une personne vient se fonder (de Tychey, 2001 ; de Tychey *et al.*, 2000).

En ce sens, quelques auteurs (Roth et Newman, 1993) soutiennent que le déni et l'évitement peuvent exercer un effet initial de tampon sur la réponse au stress, mais peuvent, lorsque étalés sur une longue période, contrer également l'émergence de certains processus cognitifs nécessaires à la résolution du traumatisme. De plus, Leitenberg *et al.* (1992) ont observé que le recours au déni, à la répression et à l'évitement représente les formes de stratégies d'adaptation associées à une plus grande détresse chez les victimes à l'âge adulte. De plus, Roth et Newman (1993) ont constaté que l'utilisation prolongée du déni et de l'évitement peut être préjudiciable au processus de résilience chez les adolescentes et les adultes ayant été agressés sexuellement.

Dans ce même ordre d'idées, certains auteurs ont observé que l'utilisation prolongée de la dissociation chez les personnes peut conduire à l'émergence de manifestations symptomatologiques telles que l'amnésie, le trouble dissociatif de l'identité, les problèmes de drogue et l'alcoolisme (Putnam, 1993 ; Briere et Runtz, 1989). De plus, le recours à la dissociation peut, à long terme, contribuer à la transmission intergénérationnelle de la maltraitance (Egeland, 1993 ; Egeland et Susman-Stillman, 1996).

Enfin, la personne abusée utilisant (inconsciemment) la dissociation n'est pas en mesure de prendre contact avec son univers affectif et cognitif et peut, par le fait même, éprouver de la difficulté à comprendre les raisons pouvant l'amener à adopter un comportement inadaptatif tel que l'agression (physique, psychologique, sexuelle) envers autrui (Egeland et Susman-Stillman, 1996). Par exemple, une mère de famille affichant des comportements dissociatifs aura plus de difficulté à rompre le cercle vicieux de la maltraitance, car elle parviendra moins aisément à intégrer son vécu traumatique (abus) à l'intérieur d'une conception plus cohérente d'elle-même (Egeland et Susman-Stillman, 1996).

Afin d'éviter les conséquences potentiellement néfastes rattachées à une utilisation trop rigide de mécanismes défensifs par les personnes, pour faire face aux répercussions occasionnées par la maltraitance dont elles ont fait l'objet, nous croyons que des mécanismes sociaux doivent se mettre en place autour de la personne. Ceux-ci pourront avoir comme effet d'aider les individus agressés à adopter des stratégies d'adaptation permettant d'assouplir certaines de leurs défenses. Elles leur permettront d'accéder à l'évaluation ou au sens qu'ils ont initialement accordé à la maltraitance, aux croyances sous-jacentes et de se (ré)approprier et de (re)construire progressivement leur contenu.

Étant donné que l'inventaire des stratégies d'adaptation susceptibles de faciliter ou de gêner l'évolution d'un mouvement de résilience face à la maltraitance est très diversifié, les prochains paragraphes en présenteront les principales, c'est-à-dire l'attribution d'un sens à l'expérience de maltraitance, la perception et l'utilisation de l'expérience de maltraitance, le dialogue intérieur (estime de soi, confiance en soi), l'attribution causale, les croyances spirituelles, la comparaison sociale, la projection dans l'avenir (espoir) ainsi que la recherche de soutien et le dénonciation du délit.

L'attribution d'un sens à l'expérience de maltraitance. L'attribution d'un sens à un événement de vie difficile (*meaning making*) se réfère aux stratégies d'adaptation utilisées par une personne afin de retrouver un sens constructif à sa vie à la suite de l'exposition à un événement traumatique (Baumeister, 1991 ; Emmons, Reker et Wong, 1988 ; Klinger, 1998 ; Park et Al, 2006). Ces efforts cognitifs permettent à l'individu de percevoir et de comprendre la situation conflictuelle d'une manière différente en refaçonnant ses croyances à l'égard de lui-même, des autres et de la vie en général.

Ainsi, certaines études ont démontré la valeur adaptative associée à la recherche d'une signification à l'agression sexuelle (Draucker, 2001). D'autres recherches plus récentes expliquent dans quelle mesure la production d'une signification globale peut

constituer un facteur de protection contre la détresse posttraumatique. C'est ainsi que Boeschen *et al.* (2001) ont démontré que les personnes agressées sexuellement tentant de bloquer l'accès à la mémoire de l'événement traumatique présentent des niveaux élevés de syndrome de choc posttraumatique.

Pour leur part, Scheppele et Bart (1983) ont découvert que les femmes victimes d'un viol sont plus sujettes à concevoir le monde comme un endroit froid et dangereux que celles ayant été assaillies mais qui ont échappé au viol. Brune *et al.* (2002) ont observé que de fortes croyances philosophiques et spirituelles peuvent faciliter le rétablissement conséquemment à un traumatisme en contribuant, entre autres, à la réduction de la symptomatologie posttraumatique.

Toutefois, plusieurs auteurs invitent à nuancer l'impact que peut exercer la signification globale (*global meaning*) sur l'adaptation des survivants d'événements traumatiques en soulignant qu'une quête prolongée et infructueuse de sens (constructif) par rapport à la situation conflictuelle peut représenter une source d'inadaptation et mener à la rumination (Clark *et al.*, 1991 ; Horowitz, 1991).

Dans ce même ordre d'idées, Nolen-Hoeksema (1987, 1994) a démontré que les individus orientant leur attention sur leurs symptômes dépressifs et ruminant de manière continuelle sur les causes de ceux-ci seraient davantage sujets à vivre des périodes dépressives plus longues que les personnes maintenant leur intérêt sur autre chose.

En somme, les personnes qui parviennent à (ré)évaluer et à utiliser les expériences de maltraitance qu'elles ont vécues d'une façon où leur estime de soi, leur espoir et leur sentiment de contrôle ou de pouvoir sur le cours de leur existence sont préservés, s'adaptent plus positivement que celles entretenant une perspective négative et rigide à

l'égard de leur vécu de maltraitance (Janoff-Bulmann, 1992). À ce sujet, quelques auteurs proposent que la cristallisation d'un système de croyances négatif 1) conduit la personne à ne pas être en mesure de prendre conscience de la variété de stratégies adaptatives disponibles (Horowitz, 1988) et ; 2) renforce son incapacité à utiliser des stratégies d'adaptation plus efficaces face à l'adversité (McCann et Pearlman, 1990).

Bon nombre de stratégies d'adaptation peuvent simultanément concourir ou non à la création et à l'attribution chez les personnes maltraitées d'un sens plus constructif de la maltraitance, et par conséquent de la consolidation d'un état de santé biopsychosocial plus positif. Les principales stratégies d'adaptation sont les suivantes : la perception et l'utilisation de l'expérience de maltraitance, le dialogue intérieur (estime de soi, confiance en soi), l'attribution causale, les croyances spirituelles, la comparaison sociale, la projection dans l'avenir (espoir), la participation à des expériences de vie constructives, la recherche de soutien et le dévoilement de l'abus.

La perception et l'utilisation de l'expérience de maltraitance. Des recherches récentes indiquent que plusieurs personnes parviennent à découvrir certains bénéfices aux situations de maltraitance (Linley et Joseph, 2004 ; Frazier *et al.*, 2004). De plus, McMillen *et al.*, (1995) ont démontré que les individus réussissant à trouver un aspect bénéfique à la maltraitance présentent une meilleure estime personnelle et des taux moins élevés d'anxiété à l'égard des relations interpersonnelles. Dans ce même ordre d'idées, Janoff-Bulman (1989, 1992, 2005) a révélé, à partir de ses recherches auprès d'individus victimes de diverses formes de traumatismes, qu'une personne parvenant à retirer des enseignements constructifs d'une expérience traumatique peut continuer à nourrir des croyances essentielles à l'équilibre psychologique, c'est-à-dire la croyance qu'elle possède une valeur personnelle et que le monde est bienveillant, juste et cohérent.

Enfin, Lecomte (2004 : 97) décrit bien l'importance pour les individus d'être en mesure, malgré l'apparente insignifiance de la souffrance pouvant découler de la maltraitance, de découvrir un sens constructif à la maltraitance en exprimant ceci :

Il n'est bien entendu aucunement question ici de faire une apologie de la souffrance. Celle-ci n'a pas de valeur en soi, ce n'est pas elle qui fait grandir, qui enrichit l'existence ; mais une fois qu'elle est là, l'individu doit bien s'efforcer d'en faire quelque chose s'il veut éviter de se laisser engloutir par elle. C'est alors la façon dont il va interpréter (et son environnement) le trauma, dont il s'efforce de l'utiliser, qui peut l'élever. (p.97)

Le dialogue intérieur (estime de soi). Les études consultées ont révélé que l'estime de soi constitue un facteur fondamental dans le processus de résilience à la suite de leur exposition à la maltraitance autant chez une population jeune (Cicchetti *et al.*, 1993), adolescente (Moran et Eckenrode, 1992) qu'adulte (Herman, 1992a, 1992b ; Monbourquette, 2002 ; Valentine et Feinauer, 1993).

En ce sens, Valentine et Feinauer, 1993) ont démontré que les femmes agressées sexuellement ont indiqué que le fait de croire en leur valeur personnelle a été un élément essentiel dans leur parcours de résilience (Valentine et Feinauer, 1993). Dans cette même veine, l'étude réalisée par Moran et Eckenrode (1992) a révélé que l'estime de soi module l'impact de l'expérience abusive en amenuisant l'émergence de symptômes dépressifs.

Ces auteurs précisent que l'estime personnelle n'affecte pas le niveau d'humeur dépressive d'individus n'ayant pas été maltraités mais décroît l'humeur dépressive chez les personnes maltraitées. Ainsi, l'estime de soi peut provoquer des effets positifs en amenant les individus agressés à parer à un discours parfois négatif et hostile (culpabilisation, honte, peur, incompréhension, rejet, etc.) provenant de certains membres de leur environnement social à l'endroit des victimes d'abus (Cicchetti *et al.*, 1993).

De leur côté, plusieurs auteurs ont indiqué qu'une faible estime de soi engendre son lot d'impacts négatifs sur le plan social (André et Lelord, 2008 ; Monbourquette, 2002). La personne ayant une faible estime d'elle-même peut effectivement adopter une gamme de comportements antisociaux (manque de confiance en les autres, être constamment sur la défensive par rapport à autrui, manipulation des autres, victimisation, passage à l'acte). En ce sens, Thoits (1995) a souligné l'existence d'un lien étroit entre la notion d'estime de soi et celle de stratégie d'adaptation en démontrant qu'un individu ayant une forte estime personnelle aura davantage tendance à adopter des stratégies actives orientées sur le problème (recherche active de soutien social par exemple) tandis qu'une personne ayant une faible estime de soi utilisera plutôt des stratégies adaptatives axées sur l'émotion (isolement social, consommation d'alcool ou drogue, etc.).

De plus, une forte estime de soi est corrélée également avec un niveau de soutien social élevé chez des sujets préadolescents (Hoffman *et al.*, 1988). L'étude de Houston (1977) va dans le même sens en démontrant une corrélation d'une faible estime de soi et des stratégies d'adaptation infructueuses (orientées vers l'émotion). En somme, la plupart des études suggèrent que l'estime de soi est un facteur de protection pouvant modérer l'expérience traumatique telle que la maltraitance (Garmezy, 1987 ; White, 1959).

Pour sa part, Lecomte (2004) précise que l'exposition à une situation de maltraitance contribue généralement à la diminution de l'estime de soi de la personne (Lecomte, 2004). Cet auteur souligne que l'augmentation de l'estime de soi chez l'individu maltraité passe nécessairement par « *l'intégration de cette expérience de victimisation à l'intérieur d'une conception plus élargie de son être* » (Lecomte, 2004 : 170) l'amenant à mettre en action diverses stratégies d'adaptation pour reprendre le contrôle ou le pouvoir sur son existence.

Toutefois, l'augmentation de l'estime de soi chez les personnes maltraitées dépend de leur capacité à nuancer, entre autres, leur attribution causale ou plutôt leur niveau de responsabilité (ou de culpabilité) à la suite des mauvais traitements reçus.

L'attribution causale. La notion d'attribution causale renvoie aux efforts quasi irrésistibles manifestés par les personnes pour identifier les causes ayant provoqué l'émergence des événements problématiques auxquels elles sont confrontées (Janoff-Bulman et Lang-Gunn, 1988 ; Janoff-Bulman, 1989). Ces causes peuvent être internes ou externes selon que l'individu croit que l'apparition d'une situation est tributaire de facteurs personnels ou extérieurs. Dans le premier cas, on parle d'attribution causale interne, tandis que dans le second cas, on parle d'attribution causale externe (Abramson, Seligman et Teasdale, 1978 ; Dubois, 1987; Feiring *et al.*, 1996). L'attribution causale interne peut également être de nature comportementale ou caractérielle (Janoff-Bulman, 1979).

L'attribution causale comportementale fait référence à la croyance que l'apparition d'un événement traumatique résulte de ses propres comportements et que ceux-ci peuvent être modifiables tandis qu'une attribution causale caractérielle implique que l'individu croit plutôt qu'un ou plusieurs de ses attributs personnels ont causé l'apparition de la situation conflictuelle (Janoff-Bulman, 1979).

L'attribution causale représente donc une stratégie d'adaptation utilisée dans le but de mieux gérer les répercussions pouvant accompagner une situation conflictuelle. Selon les paramètres contextuels, l'attribution causale peut représenter un facteur de protection ou un facteur de risque.

En ce qui a trait aux effets positifs pouvant être associés à la nature de l'attribution causale, Coffey *et al.* (1996) soulignent que les sentiments de culpabilité entretenus par la personne exploitée, par rapport à l'émergence d'un événement donné, peuvent influencer

son adaptation (Coffey *et al.*, 1996). Certains auteurs suggèrent aussi qu'une attribution causale interne et comportementale peut avoir une valeur adaptative dans le sens où l'individu agressé peut, en utilisant cette stratégie, préserver sa dignité et continuer à croire que le monde est bienveillant et sensé (Janoff-Bulman et Thomas, 1989). À l'inverse, quelques chercheurs ont observé une relation opposée entre l'attribution causale et l'adaptation à une situation problème (Dollinger, 1986). De plus, certaines recherches ont permis de constater que les femmes victimes d'abus dans l'enfance et résilientes sont parvenues à reconnaître progressivement que l'apparition d'une situation de maltraitance représente un événement indépendant de leur volonté et qu'elles n'en sont aucunement responsables (Lecomte, 2004 ; Valentine et Feinaeur, 1993).

En ce qui concerne les effets négatifs pouvant être rattachés à l'attribution causale, les données issues de plusieurs études suggèrent qu'une attribution interne, stable et globale est reliée à la honte, à une faible estime de soi, au sentiment d'impuissance, à la détresse psychologique et à la dépression (Gold, 1986 ; Kaslow, Rehm, Pollack et Siegel, 1988 ; Mannarino et Cohen, 1996 ; Metalski *et al.*, 1982 ; Tangney *et al.*, 1995). Pour leur part, d'autres chercheurs ont indiqué que des femmes se croyant responsables des sévices sexuels dont elles ont été victimes durant l'enfance sont plus sujettes à 1) ne pas avoir révélé leur expérience à autrui; 2) avoir été la cible d'agressions sexuelles plus graves et ; 3) éprouver des sentiments dépressifs et anxieux (Wyatt et Newcomb, 1990).

De son côté, Morrow (1991) a observé que les femmes attribuant la relation incestueuse dont elles ont fait l'objet à une caractéristique de leur personnalité étaient significativement plus dépressives et présentaient une plus faible estime personnelle que celles attribuant l'agression à une cause extérieure.

Enfin, Lamb (1986) a souligné que le fait d'attribuer l'entière responsabilité à l'agresseur (attribution externe) peut amenuiser, chez l'enfant, la perception d'efficacité et de contrôle ou de pouvoir que celui-ci détient au sein d'un monde perçu menaçant et imprévisible à la suite de la maltraitance (Lamb, 1986). De plus, projeter tout le blâme sur l'agresseur peut réduire l'utilisation par les personnes agressées de stratégies destinées à prévenir les agressions ultérieures (Lamb, 1986).

Les croyances spirituelles. La spiritualité constitue également une stratégie d'adaptation pouvant aider les personnes maltraitées à dépasser les répercussions associées à la maltraitance (Emmons *et al.*, 1998 ; Hathaway et Pargament, 1990 ; Kim, 2008 ; King et Furrow, 2004 ; Koenig, Siegler et George, 1989 ; Maltby et Day, 2003 ; Park, 2005 ; Werner et Smith, 1982 ; Werner, Bierman et French, 1971 ; Silberman, 2005). En ce sens, Pargament (1997) a observé que les conversions religieuses correspondent à des stratégies d'adaptation pouvant apparaître lorsque la personne a épuisé ses ressources adaptatives (Pargament, 1997).

Par les symboles, les croyances et les valeurs pouvant être transmis à travers l'adhésion à différents mouvements religieux, les individus peuvent effectivement préserver ou (re)construire des croyances leur permettant d'évaluer ou de donner un sens plus constructif à la maltraitance vécue et à leur vie en général (Pargament, 1997 ; McIntosh, 1995, Pearce, Little *et al.*, 2003). Autrement dit, la spiritualité peut aider l'individu à considérer l'expérience sous un angle plus constructif (réévaluation positive) et à diluer le désespoir en alimentant l'espoir d'un avenir prometteur (projection positive dans l'avenir) (Frazier *et al.*, 2004 ; King et Schafer, 1992 ; Levin, Taylor et Chatters, 1994 ; Park, 2005 ; Pearce, Little *et al.*, 2003).

De plus en plus d'auteurs rapportent les effets protecteurs que peuvent avoir les croyances spirituelles dans le processus de résilience vis-à-vis de la maltraitance. Tout d'abord, Kim (2008) a démontré que les filles victimes d'actes de maltraitance ou de négligence parentale qui considéraient leurs croyances religieuses comme un élément important de leur adaptation avaient moins tendance à présenter des troubles d'anxiété et de dépression en comparaison aux victimes évaluant leurs croyances religieuses comme une réalité moins importante. Cette même auteure a également indiqué que les garçons qui fréquentaient plus assidûment les services religieux présentaient plus fréquemment de faibles niveaux de comportements externalisés en comparaison de ceux qui participaient moins régulièrement aux activités organisées par les instances religieuses (Kim, 2008).

Selon Carothers *et al.*, 2005, ce phénomène peut s'expliquer par le fait que la participation à un mouvement religieux peut constituer une certaine forme de régulation sociale dans le sens où les comportements prosociaux sont renforcés, tandis que les comportements délinquants sont évités, voire réprimandés.

Valentine et Feinauer (1993) ont, quant à eux, démontré que la spiritualité est un facteur de protection étant donné qu'elle permettrait à la personne agressée sexuellement de trouver plus aisément un sens à sa vie et de prendre conscience de sa valeur personnelle malgré son vécu de maltraitance. Les personnes entretenant de fortes croyances religieuses rapportent un degré de croissance spirituelle plus élevé par rapport à différents types d'événements traumatiques (Pargament *et al.*, 2000).

En somme, les croyances religieuses peuvent procurer aux individus une option en leur permettant, notamment, de répondre à plusieurs questions d'ordre existentiel et d'évaluer de façon plus constructive les difficultés qu'ils traversent (Pargament, 1997).

La comparaison sociale. La comparaison sociale représente une autre stratégie d'adaptation permettant à la personne d'évaluer sa situation d'une manière moins négative en la comparant avec celle d'autrui (Affleck et Tennen, 1993 ; Thompson, 1985). Par exemple, une personne peut trouver la maladie réversible qu'elle combat moins grave que celle de son ami qui est aux prises avec une maladie irréversible.

Malgré le fait que l'exposition à une ou plusieurs formes de maltraitance engendre généralement un sentiment de malchance ou d'injustice chez les victimes comparativement aux personnes n'ayant pas vécu cette situation, il a été toutefois observé qu'un fort pourcentage d'individus doublement maltraités s'estiment très chanceux en comparaison de ceux qui ne l'ont pas été (Lecomte, 2004). Lecomte (2004) explique ce phénomène comme suit :

Étant donné leurs conditions de vie initiales particulièrement défavorables, ces personnes ont appris à apprécier à leur juste valeur les événements, les rencontres humaines qui leur ont permis de s'en sortir. Ceci était bien probable à leurs yeux et a donc constitué une chance dans leur vie. Tandis que les personnes qui n'ont pas eu de difficultés particulières dans leur enfance ont plutôt tendance à considérer les événements et rencontres favorables comme normaux. (p.233)

La projection dans l'avenir (espoir). Les études recensées révèlent que les adolescents résilients seraient plus optimistes quant à l'avenir (Aronowitz, 2005) et utiliseraient des stratégies d'adaptation plus efficaces pour faire face à leurs difficultés, c'est-à-dire des stratégies destinées à résoudre leur problème plutôt qu'à l'éviter (Dumont, et Provost, 1999 ; Ebata, et Moos, 1995 ; Herman-Stahl *et al.*, 1995 ; Seiffge-Krenke, 1994).

Cette projection positive dans l'avenir serait, selon certains auteurs, associée à une estime de soi plus élevée chez les personnes les amenant à croire en leur capacité de

maîtriser la situation (Dumont et Provost, 1999 ; Chan, 1995 ; Hoffman *et al.*, 1988 ; Nunez *et al.*, 1992 ; Rosenbaum-Asarnow *et al.*, 1987).

Pour sa part, Lecomte (2004) a révélé que plusieurs personnes maltraitées résilientes auraient tendance à nourrir plus ou moins consciemment une philosophie de vie positive sur le futur en croyant, par exemple, que le pire est passé et que demain ne peut être que meilleur (Lecomte, 2004).

Enfin, Lecomte (2004 : 236) résume bien ce que la capacité de se projeter positivement peut apporter aux individus maltraités en affirmant que « *Ce mode de raisonnement peut donner à ces personnes une énergie formidable, un intense appétit de vivre. Ils goûtent avec délices tous les petits bonheurs de l'existence* ».

La participation à des expériences de vie constructives. Les recherches recensées ont permis de constater que le don de soi à travers diverses activités sociales représenterait un facteur de résilience dans le sens où cette action permet à l'adolescent de mieux s'intégrer à l'intérieur de la société (Cyrulnik, 1999). Selon Tousignant (1998), la résilience ne réside donc pas dans une modification profonde de la personnalité, mais davantage dans un meilleur engagement social de l'adolescent. Par exemple, Holland et Andre (1987) ont démontré que les activités sociales peuvent aider les adolescents en difficulté à renforcer le développement de leur personnalité, de leur estime personnelle et de leur capacité de socialisation.

La recherche de soutien et le dévoilement de l'abus. La recherche de soutien et la révélation de l'expérience abusive représentent deux formes de stratégies d'adaptation pouvant, selon les circonstances, favoriser ou enfreindre l'actualisation d'un processus de résilience sur la maltraitance.

En ce qui concerne les effets positifs que ces stratégies peuvent procurer, Valentine et Feinauer (1993) ont démontré que l'habileté de femmes victimes d'agressions sexuelles à trouver un soutien affectif à l'extérieur du système familial représente un facteur déterminant dans leur rétablissement. Plus spécifiquement, les victimes ont pu, en utilisant cette stratégie, créer des possibilités d'interaction avec des personnes leur permettant de réévaluer le sens accordé à la maltraitance et les croyances (à l'égard de soi-même, des autres et de la vie en général) qui contribuent au maintien de celui-ci (Valentine et Feinauer, 1993). Par exemple, Himelein et McElrath (1996) ont démontré que des femmes agressées sexuellement indiquent que le dévoilement de l'expérience traumatique a été un tournant dans leur trajectoire résiliente (Himelein et McElrath, 1996).

Cyrulnik (2006 : 20-21) souligne bien l'importance reliée à la permission que s'accorde la personne d'exprimer son vécu traumatique dans la reconstruction d'une signification plus constructive ou résiliente en énonçant que « *La représentation intime du trauma devient supportable dès qu'elle est historisée parce qu'elle donne cohérence au monde et crée le sentiment de pouvoir à nouveau le maîtriser. Le blessé donne sens aux images imprégnées dans sa mémoire et en remanie l'émotion dès qu'il en fait une narration* ».

Par contre, le dévoilement de la maltraitance vécue peut également conduire à des effets délétères si la réponse environnementale est négative. En ce sens, Lecomte (2004 : 47) affirme que « *La révélation de secrets est utile dans la mesure où le confident ne juge pas, garde le secret pour lui et est capable de fournir à la personne de nouvelles perspectives sur son passé et son avenir* ».

En somme, c'est donc la manière dont l'environnement réagit à la révélation de la personne maltraitée qui détermine la propriété protectrice ou destructrice de ce facteur particulier (Anderson *et al.*, 1981 ; McNulty et Wardle, 1994 ; Tufts, 1984). Cette précision

invite alors à aborder le rôle crucial que peuvent jouer les facteurs environnementaux (microsystémiques, exosystémiques, macrosystémiques) sur l'épanouissement d'un processus de résilience face à la maltraitance.

3.2 La résilience et le microsysteme

Le microsysteme comprend les différents systemes et les différentes personnes assidûment fréquentés par l'individu (Bronfenbrenner, 1979). Les écrits sur la résilience démontrent que plusieurs éléments microsystémiques peuvent constituer des facteurs de protection ou des facteurs de risque (Anderson *et al.*, 1981 ; Beardslee et Podorefsky, 1988 ; Delage, 2001 ; Garmezy, 1993 ; Rutter, 1987). Ces facteurs sont la cohésion du systeme familial, les réactions parentales face au dévoilement par leur enfant de son vécu de maltraitance ainsi que le soutien offert par le réseau social.

La cohésion du systeme familial. Les recherches consultées indiquent que la cohésion familiale est un élément protecteur pour les adolescents à risque (Beardslee et Podorefsky, 1988 ; Carbonell, Reinhernz, Giaconia, Stashwick, Paradis et Beardslee, 2002 ; Gamerzy, 1993 ; Rutter, 1987). Dans cette même ligne de pensée, Carbonell *et al.* (1998) ont démontré, par l'entremise d'une étude longitudinale, que la cohésion familiale continue à jouer un rôle central dans le bien-être et le niveau de fonctionnement de jeunes adultes sortant de l'adolescence. Ainsi, avoir des relations intimes avec la famille aurait un impact positif sur la santé globale du jeune. Plus spécifiquement, la cohésion familiale permettrait au jeune de continuer à croire en lui-même malgré les moments plus difficiles (Carbonnel *et al.*, 1998). Cette constatation proviendrait du fait que l'adolescent a l'opportunité, dans un contexte de cohésion familiale, de parler de ses difficultés et de ce qui l'angoisse avec une famille réceptive à ce qu'il vit et ressent. Ce phénomène amènerait le jeune à ventiler sa souffrance, à lui trouver un sens et des moyens pour la surmonter plus efficacement.

Les réactions parentales face au dévoilement par l'enfant de son vécu de maltraitance.

Quelques chercheurs ont souligné l'influence de la réaction parentale face à la révélation de l'agression sexuelle par leur enfant. En ce sens, les études de Tufts (1984) et de Anderson *et al.* (1981) ont démontré qu'un enfant est plus susceptible de manifester des désordres comportementaux lorsque les réponses de sa mère à l'égard de la révélation de son expérience de maltraitance sont négatives telles que la colère et la punition.

En somme, les systèmes familial et social constituent des éléments microsystemiques fondamentaux dans le processus de résilience car, comme le souligne (Silber *et al.*, dans : Eldebour, 1993), « *la réaction d'un enfant [d'un adolescent ou d'un adulte] à une situation de stress aigu pourrait être déterminée non seulement par des phénomènes intrapsychiques, mais aussi par les forces à l'intérieur du système social familial auquel il appartient* ». Comme l'a mentionné Cyrulnik (2006 : 21), « *Quand les récits sont acceptés par l'environnement familial et culturel, la couture résiliente peut se faire solidement* ».

3.3 La résilience et l'exosystème

L'exosystème englobe, quant à lui, l'ensemble des environnements avec lesquels l'individu n'a pas d'interactions directes, mais dont les perturbations peuvent néanmoins l'affecter. Les facteurs exosystemiques peuvent également être générateurs de résilience (Bronfenbrenner, 1979) et particulièrement le rôle joué par le réseau social.

Le soutien offert par le réseau social. Le réseau social constituerait un autre élément microsystemique fondamental au processus de résilience (Barrera, 1986 ; Cohen et Wills, 1985 ; Henderson *et al.*, 1981 ; Kessler *et al.*, 1994 ; Sarason *et al.*, 1990). En effet, la présence d'adultes significatifs (autres que les parents) autour de la personne peut favoriser positivement son développement lors de moments plus difficiles où les parents sont

incapables d'offrir un soutien adéquat ou ne sont pas disponibles (Eldebour, 1993 ; Garbarino *et al.*, 1992). Ce réseau aurait plusieurs fonctions, notamment celle de soutenir (instrumental, affectif, informatif, etc.) la personne exposée à l'adversité.

Deux modèles sont proposés pour décrire l'effet potentiellement protecteur du soutien social. Certains auteurs soutiennent qu'il aurait un effet direct de protection du stress peu importe la présence d'un stressor ou non (Bettschart *et al.*, 1992). Pour d'autres, l'effet serait plutôt indirect dans le sens où la présence d'un soutien social adéquat atténue ou module les effets du stress sur la santé (Aro *et al.*, 1989 ; Wheaton, 1985). Selon les effets qu'il induit chez les personnes, le soutien social peut être considéré comme un facteur de protection ou un facteur de risque.

Pour ce qui est des effets protecteurs pouvant être rattachés au soutien social, O'Leary *et al.* (1998) soutiennent que le soutien social représente la ressource la plus intimement reliée aux changements de vie positifs chez les survivants d'événements traumatiques. Dans ce même ordre d'idées, Caplan (1993) estime que la qualité du soutien affectif et instrumental offert par le réseau social de l'enfant correspond au facteur le plus important dans la gestion d'une situation stressante.

De leur côté, Long et Vaillant (1989) ont révélé, à partir d'une étude longitudinale s'échelonnant sur 30 ans, que la présence d'un adulte substitut avec un mode de vie positif a permis à plusieurs jeunes à risque de s'extraire de la misère. Pour leur part, Cordova *et al.*, 2001 ont révélé qu'un réseau social soutenant est susceptible d'offrir un espace où la personne peut parler de ce qu'elle a vécu et ainsi intégrer l'adversité. De plus, Schaefer et Moos (1998) ont démontré que le soutien social est associé à l'utilisation de stratégies d'adaptation plus efficaces contribuant à l'apparition de changements existentiels constructifs. Par exemple, Harvey (1996) a observé que les transactions entre une personne

et certains membres de leur réseau social avaient contribué à ce qu'elles attribuent un sens plus constructif à l'événement traumatique (Harvey, 1996).

Selon Lemay (2006), l'exosystème peut être un élément protecteur en offrant plusieurs opportunités aux personnes traumatisées de réaliser des rencontres plus ou moins révélatrices et même de déclencher un processus de résilience devant l'adversité. Cet auteur (Lemay, 2006) suggère que cet élément d'ordre exosystémique :

Consiste quelquefois en une rencontre courte, isolée mais si fortement significative qu'elle a pu rendre possible la création d'un petit noyau de confiance, de sécurité et de croyance en l'autre pour que ce sujet délaissé trouve la force de capter dans un environnement apparemment désertique des ingrédients pour se construire. (p.50)

En ce qui concerne les éléments de risque pouvant être rattachés au soutien social, des auteurs ont démontré que les adolescents et jeunes adultes qui sont insatisfaits de leur soutien social auraient plus de probabilité de développer des troubles d'anxiété, de dépression et des troubles psychosomatiques (Burke et Weir, 1978 ; Compas *et al.*, 1986). Toutefois, d'autres études n'arrivent pas aux mêmes constats. Par exemple, Joseph *et al.* (1993) n'ont trouvé aucune relation significative entre le soutien social et la présence de modifications positives chez des victimes d'un événement traumatique.

En somme, les éléments environnementaux tant microsystémiques qu'exosystémiques peuvent influencer la résilience d'une personne maltraitée en facilitant des transformations positives ou négatives sur le plan de ses croyances profondes susceptibles de contribuer à l'actualisation progressive d'un processus de résilience face à la maltraitance (Feiring, Taska et Lewis, 1996).

3.4 La résilience et le macrosystème

Le macrosystème désigne l'ensemble des croyances, des valeurs, des idéologies partagées par une communauté (Bronfenbrenner, 1979). Le macrosystème comprend des facteurs pouvant favoriser ou miner un processus de résilience sur l'adversité (Cramer, 1991, 2001 ; Ehrensaft et Tousignant, 2001 ; Haskett, Allaire, Kreig et Hart, 2008 ; Lewis, 1985). Les principaux facteurs macrosystémiques sont la signification socialement attribuée à la maltraitance ainsi que l'interprétation et l'utilisation par différentes sociétés du concept de résilience.

La signification socialement attribuée à la maltraitance. Les études consultées révèlent que la manière dont une culture perçoit la maltraitance peut avoir une influence favorable ou défavorable sur l'actualisation d'un processus de résilience par rapport aux mauvais traitements vécus par les personnes (Haskett *et al.*, 2008 ; Lansford *et al.*, 2005 ; Rohner, Kean et Cournoyer, 2008). Par exemple, Landsford *et al.* (2002) ont démontré que l'expérience de maltraitance génèrait beaucoup plus de répercussions à long terme chez les enfants afro-américains que chez les enfants euro-américains. Haskett, Allaire, Kreig, et Hart (2008) soutiennent que ce phénomène peut s'expliquer par l'existence d'une variabilité dans les façons dont les groupes culturels interprètent et utilisent la punition d'ordre physique. Ces mêmes auteurs précisent que, lorsque la fessée est socialement acceptée, les enfants ont tendance à moins subir de conséquences négatives à la suite de celle-ci étant donné qu'ils ne perçoivent pas cette forme éducative comme le reflet d'un rejet de la part de leurs parents.

Toutefois, on peut douter de cette dernière affirmation en se rappelant les différentes répercussions négatives pouvant accompagner l'exposition à la maltraitance relevées dans une section précédente. Elle invite également à questionner l'impact que peut avoir la manière dont une culture interprète et utilise le concept émergent qu'est la résilience.

L'interprétation et l'utilisation du concept de résilience. L'interprétation et l'utilisation par les sociétés humaines du concept de résilience peut en soi représenter un facteur de protection ou de risque (Cyrulnik, 1999 ; Tomkiewicz, dans : Manciaux *et al.*, 2001). En effet, une interprétation erronée de la notion de résilience peut représenter de sérieux risques sur le plan macrosystémique. Comme l'a bien relevé Tomkiewicz (*dans* : Manciaux *et al.*, 2001 : 235), « (...) la résilience mal comprise peut apporter une justification théorique à la réduction, voire à la suppression de toute politique sociale ».

En ne considérant la résilience que sur la présence ou non d'attributs de nature individuelle (mécanismes de défense, faiblesses, etc.), la porte se retrouve ouverte à la stigmatisation sociale envers ceux qui ne possèdent pas la capacité de résilience. Ce phénomène pourra avoir comme conséquence une déresponsabilisation de toute part. Les familles (microsystème) affirmant que les politiques sociales (macrosystème, exosystème) ne permettent pas la résilience des personnes, tandis que les politiques sociales (macrosystème, exosystème) renvoient la balle aux familles en véhiculant un discours prétextant que celles-ci sont incapables d'offrir un climat familial où règne une cohésion.

Or, s'il est vrai que la maltraitance engendre une réelle souffrance, il est tout aussi vrai qu'elle peut induire des changements constructifs. S'il est juste que les facteurs individuels peuvent favoriser un processus de résilience, il s'avère tout aussi juste que ceux-ci sont insuffisants et doivent alors interagir avec des facteurs issus de systèmes dans lesquels la personne s'inscrit. La résilience est donc tributaire d'une responsabilité se partageant entre les individus blessés et leur environnement social.

En somme, en imposant, par les croyances et normes sociales qu'ils véhiculent et renforcent chez les membres qui la constituent, un sens ou une manière d'évaluer les événements que ceux-ci rencontrent au cours de leur vie, les éléments macrosystémiques sont capitaux dans le processus de résilience étant donné que ceux-ci influencent, par le fait

même, les moyens (mécanismes de défense, stratégies d'adaptation) que les personnes utiliseront pour gérer ou résoudre leurs situations difficiles (Campos, Frankel et Camras, 2004 ; Feiring, 2005).

3.5 La résilience et le chronosystème

Le chronosystème englobe le système du temps et des événements. Il comprend la chronologie des événements vécus (grossesse, perte d'emploi, voyage, etc.) par les individus ou les familles, les étapes du développement (entrée à la garderie ou à l'école, période de l'adolescence) auxquelles ils sont confrontés ainsi que l'influence de ces changements et des continuités sur leur développement respectif (Bronfenbrenner, 1979). Les paragraphes suivants suggèrent quelques éléments pouvant s'inclure à l'intérieur du chronosystème, c'est-à-dire l'accumulation d'expériences traumatiques antérieures, la durée et la fréquence de l'abus, l'âge de la victime, la relation avec l'agresseur ainsi que les tournants de la vie (*turning points*).

L'accumulation d'expériences traumatiques antérieures. Les études recensées suggèrent que l'accumulation d'expériences traumatiques antérieures peut, selon le contexte, constituer un facteur de protection ou un facteur de risque (Breitenberg, 2001 ; O'Leary *et al.*, 1998 ; Roodman et Clum, 2001).

Pour ce qui est des effets bénéfiques de ce facteur, Schaefer et Moos (1998) ont démontré que la traversée de différentes crises est positivement associée à l'émergence de changements de vie bénéfiques étant donné que la résolution des crises contribuerait à l'utilisation de stratégies adaptatives plus efficaces à travers le temps.

Cependant, Aldwin, Sutton et Lachman (1996) invitent à nuancer l'effet du passé sur le présent en soutenant qu'un événement traumatique peut mener, selon les caractéristiques de la personne (répertoire de stratégies d'adaptation initial de l'individu), aussi bien à la hausse qu'à la diminution de l'efficacité des stratégies d'adaptation. Certains faits laissent entrevoir une association entre des expériences de violence sexuelle durant l'enfance ou l'adolescence et des épisodes de revictimisation à l'âge adulte (Acierno *et al.*, 1999 ; Fleming *et al.*, 1999 ; Tjaden et Thoernes, 2000).

Enfin, une étude nationale américaine portant sur la violence à l'égard des femmes démontre que les personnes qui ont été violées avant l'âge de 18 ans couraient deux fois plus de risque d'être violées à nouveau lors de l'âge adulte, comparativement à celles qui n'ont vécu aucune expérience de maltraitance à caractère sexuel (Tjeden et Thoernes, 2000).

La durée et la fréquence de l'abus. Certains auteurs ont observé qu'une exposition fréquente et prolongée à des agressions sexuelles confère à ce type d'expérience un caractère plus traumatique que si celui-ci n'est vécu qu'à une seule reprise (Bagley et Ramsay, 1985 ; Landmade, 1983). En ce sens, Bagley et Ramsay (1985) ont démontré qu'une situation abusive fréquente et continue contribuerait, chez les victimes, à l'émergence de manifestations dépressives, d'idéations suicidaires, et à la détérioration du concept de soi.

À l'inverse, Landmade (1983) n'a relevé aucune relation significative entre cette dimension et les conséquences d'une agression sexuelle sur la victime. La nature contradictoire de ces résultats indique que les réponses adaptatives manifestées par les victimes de maltraitance dépendent de l'interaction entre une multitude de facteurs et des processus pouvant en découler.

L'âge de la victime. Les recherches recensées indiquent que l'âge de la victime peut être favorable ou non à la résilience. Les données extraites de ces études sont toutefois controversées. En effet, certains chercheurs estiment que la naïveté généralement associée à la jeunesse correspondrait plutôt à un élément susceptible de protéger cette population à l'égard de certains effets délétères pouvant accompagner l'expérience d'une situation abusive et ce, particulièrement les préjugés sociaux qui constituent d'importants facteurs risquant de compromettre le processus de résilience (Langmade, 1983 ; Finkelhor, 1979).

À l'opposé, d'autres auteurs ont révélé que les jeunes enfants sont beaucoup plus vulnérables face à l'exposition à une agression sexuelle, car ils seraient plus facilement impressionnables (Courtois, 1979 ; Meiselman, 1978).

Enfin, Browne et Finkelhor (1986) soulignent, pour leur part, que l'hétérogénéité des résultats concernant l'influence de l'âge démontre que cette dimension ne peut expliquer en elle-même l'importante disparité des réponses adaptatives plus ou moins résilientes devant une agression sexuelle.

La relation avec l'agresseur. Les données portant sur ce type de facteur sont également mitigées quant à leurs effets protecteurs ou néfastes (risque). Pour certains, les agressions sexuelles perpétrées par un membre appartenant à la famille de la victime engendreraient davantage de conséquences néfastes que si l'expérience traumatique avait été réalisée par un individu n'ayant aucun lien de parenté avec elle (Anderson *et al.*, 1981 ; Landis, 1956). Par exemple, une personne qui a été agressée par une figure d'attachement peut être plus encline à recourir à la dissociation d'une manière rigide qu'un enfant ayant été maltraité par un individu moins proche (Egeland et Susman-Stillman, 1996). Egeland et Susman-Stillman (1996) ont indiqué qu'une personne qui a été agressée par un proche qui en prenait soin risque d'être confrontée à une tension interne si puissante que seule la dissociation peut faciliter la diminution temporaire de son intensité.

Cependant, d'autres chercheurs n'ont trouvé aucune relation significative entre la relation de la victime et l'agresseur sur l'impact de l'expérience abusive (Finkelhor, 1979 ; Tufts, 1984).

Les tournants de la vie (turning points). Plusieurs auteurs ont démontré l'influence favorable ou défavorable que peuvent exercer les tournants de la vie (déménagement, naissance, mortalité, rencontre amoureuse, etc.) dans l'actualisation d'un processus de résilience par rapport à diverses situations conflictuelles (Drapeau *et al.*, 2007 ; Rutter, 1996).

Dans le cadre de la présente étude, les tournants désignent tout événement interne ou externe qui 1) se produit d'une manière soudaine et inattendue; 2) émerge à un moment où la personne est intérieurement et extérieurement disposée à être sensible et attentive au sens que l'événement peut lui révéler et ; 3) confronte les croyances entretenues par la personne à l'égard d'elle-même, des autres et de la vie en général. Ces tournants apparaissent généralement sous forme d'une chaîne d'événements détenant le pouvoir d'opérer des changements bénéfiques ou néfastes sur les conditions tant individuelles (habitudes de vie, perceptions de soi) qu'environnementales chez les personnes en souffrance (Drapeau *et al.*, 2007 ; King *et al.* 2003).

3.6 Les limites des recherches actuelles

Il est possible de dégager certaines limites en ce qui concerne la littérature s'intéressant au processus de la résilience. En premier lieu, la grande majorité des études se sont attardées à saisir la résilience chez le jeune enfant. Ces recherches ont exposé largement le rôle bénéfique de plusieurs caractéristiques propres à celle-ci. Conséquemment à ce constat, nous désirons explorer la résilience auprès de jeunes adultes étant donné que cette phase de développement amène l'individu à être généralement plus

apte à prendre conscience, grâce à l'acquisition de fonctions cognitives plus élevées et à sa capacité de dresser des liens entre ses pensées, ses comportements ainsi que ses sentiments.

En second lieu, les concepts de stress perçu, de contrôle perçu et de soutien social perçu et reçu sont des dimensions qui ont été explorées dans l'étude de la résilience. Pourtant, les mécanismes cognitifs sont sans contredit des éléments majeurs dans l'actualisation d'un processus de résilience chez l'individu en difficulté (Anault, 2006 ; Calhoun et Tedeschi, 2005 ; Draucker, 2001 ; Feiring, Taska, et Lewis, 1998 ; Golse, 2006 ; Park et Al., 2006 ; Park et Folkman, 1997 ; Thompson, 1991). Plus précisément, nous croyons que certains éléments cognitifs comme le stress perçu, le contrôle perçu, l'attribution causale, l'estime de soi, le soutien social perçu moduleront l'impact de la maltraitance sur le niveau d'estime de soi, estime de soi susceptible d'influencer à son tour le choix des stratégies d'adaptation pouvant mener à une issue plus ou moins résiliente. En troisième lieu, la quantité de recherches portant sur l'apport des mécanismes de défense à l'intérieur du processus de résilience est restreinte (Anault, 2006 ; Cyrułnik, 1999 ; de Tychey, 2001 ; Golse, 2006 ; Ionescu *et al.*, 1997 ; Liguizzolo *et al.*, 2003). En dernier lieu, peu d'études ont tenté d'explorer les caractéristiques des interactions des systèmes pouvant avoir eu un impact positif ou négatif sur le processus de résilience de l'individu à l'égard d'une adversité comme la maltraitance. Actuellement, nous ne sommes donc pas en mesure de saisir l'influence des éléments environnementaux sur le déclenchement de mécanismes cognitifs, affectifs, et comportementaux pouvant favoriser ou miner un processus de résilience des personnes maltraitées. La présente recherche en travail social tentera de combler ces lacunes en adoptant un regard plus large et intégrateur que cette discipline connaît d'ailleurs et a su adéquatement intégrer et maîtriser au fil de son histoire: le modèle écologique.

Contexte théorique

Ce chapitre présente et explicite les principales caractéristiques associés aux deux modèles théoriques à partir desquels l'analyse et l'interprétation des résultats de la présente étude, c'est-à-dire l'approche transactionnelle du stress et du coping et le modèle écologique/écosystémique.

1. L'approche transactionnelle du stress et du coping et le modèle écologique/écosystémique

La présente étude utilise, dans un rapport de complémentarité, un cadre théorique intégrant deux modèles : l'approche transactionnelle du stress et du coping et le modèle écologique/écosystémique. Le choix sous-tendant l'alliance de ces deux modèles théoriques est tributaire de constats fondamentaux relevés dans la littérature sur le thème de la résilience auxquels ces modèles devaient, par les concepts qu'ils mettent en relation, être en mesure de donner une signification cohérente aux multiples mécanismes favorisant ou entravant ce processus.

Tout d'abord, la grande majorité des études portant sur la résilience ont porté sur l'influence des facteurs individuels reliés au processus de résilience (Benson, 1997 ; Ehrensaft, 1998 ; Garmezy, 1991 ; Rutter, 1985). Or, comme le souligne Cyrulnik (1999, 2008), la nature (traumatique ou non) des réponses postvictimisation d'une personne agressée est influencée à la fois par la représentation (évaluation et réévaluation) que la personne se fait de l'événement ainsi que celle que s'en fait son environnement social. Cet important constat a conduit à la nécessité d'intégrer, à l'intérieur d'un même cadre théorique, l'approche transactionnelle du stress et du coping (Lazarus et Folkman, 1984) et le modèle écologique (Bronfenbrenner, 1979) ou écosystémique.

En premier lieu, l'approche transactionnelle du stress et du coping considère que ce ne sont pas les caractéristiques d'une situation en soi qui déterminent les répercussions qu'elle engendre, mais plutôt l'évaluation (primaire et secondaire) que la personne lui attribue (Lazarus et Folkman, 1984). En d'autres termes, la manière dont la personne interprète les informations associées à un événement de vie donné modulera les réponses émotionnelles et comportementales par rapport à celui-ci (Bruchon-Schweitzer, 2001 ; Lazarus et Folkman, 1984).

L'adoption de ce cadre théorique invite donc à explorer l'intimité des personnes agressées dans le but d'y extraire le contenu de leurs croyances et de leurs sentiments afin de mieux comprendre la signification des comportements qu'ils ont émis face aux situations de maltraitance dont ils ont été la cible. Toutefois, si l'approche transactionnelle porte son intérêt sur l'analyse des moyens conscients que la personne déploie pour gérer ses difficultés (Bruchon-Schweitzer, 2001 ; Lazarus et Folkman, 1984), nous croyons que l'étude du processus de résilience ne peut faire l'économie d'explorer l'influence inconsciente des mécanismes de défense sur celui-ci.

Comme le souligne à l'intérieur de leur récent livre *Mécanisme de défense et coping*, Chabrol et Callahan (2004) expliquent que :

Le degré d'emmêlement des mécanismes de défense et des processus de coping rend maintenant souhaitables des études conjointes de ses deux aspects du fonctionnement du moi en réponse aux conflits et aux stress internes et externes. Étudier ou présenter les uns indépendamment des autres ne paraît plus adéquat. (p.7)

Ces auteurs (Chabrol et Callahan, 2004) démontrent le lien d'interdépendance qui semble unir les mécanismes de défense et les stratégies d'adaptation en exposant ce que les observations cliniques permettent de constater sur une préséance potentielle des mécanismes de défense sur les stratégies d'adaptation.

La clinique de la vie quotidienne suggère que, en règle générale, les mécanismes de défense s'activent automatiquement en présence d'une menace interne ou externe et sont la première opération défensive. Si les mécanismes de défense n'ont pas éliminé toute perception de la menace, les processus de coping interviennent sur ce qui reste perceptible après la modification que lui ont fait subir les mécanismes de défense (p. 140).

Si l'approche transactionnelle du stress et du coping permet l'étude des mécanismes subjectifs pouvant faciliter ou non l'actualisation d'un processus de résilience, le modèle écologique ou écosystémique articule, quant à lui, une riche conceptualisation permettant de conférer une signification cohérente à un phénomène aussi complexe que le processus de résilience. Il est issu de l'alliage entre la perspective systémique et la perspective écologique qui s'avère, en réalité, l'élargissement conceptuel de la première par la seconde (Salem, 2009). En effet, le courant de pensée écosystémique intègre les apports théoriques et pratiques provenant de diverses observations cliniques ayant contribué au développement de la conception systémique (Salem, 2009).

Le modèle systémique se fonde sur divers concepts de base : totalité, circularité et équi-finalité. Le premier est le concept de *totalité*. Un système est un ensemble d'éléments en interaction, formant un tout, qui est plus grand que la totalité des éléments qui le composent. Ainsi, « Toute modification entière de l'un ou l'autre des éléments entraîne une modification de tout le système » (Sande, Beauvolsk, Renault, David, et Hubert, 2002 : 45). La *circularité* constitue le deuxième concept de la théorie des systèmes. Il s'agit de la manière dont se déroulent les interactions entre les membres.

Ces interactions ne sont jamais unilatérales, puisqu'elles fonctionnent selon un mécanisme de rétroaction (ou feedback); ce dernier peut être positif ou négatif. Le dernier concept est celui d'*équi-finalité*. Indépendamment des conditions de départ, le système tend vers le même état final stable, en dépit des fluctuations apparaissant en cours de processus. Bref, les mêmes effets peuvent avoir des origines diverses.

Le modèle écosystémique s'inspire également de l'*écologie sociale* dans le sens où le comportement humain ne résulte pas uniquement des diverses interactions entre la personne et le microsystème (généralement le système familial) dans lequel elle s'inscrit, mais également des transactions ayant lieu entre six niveaux de système s'influençant réciproquement et constamment, c'est-à-dire l'ontosystème (bagage expérientiel, facteurs génétiques, logique endogène, croyances fondamentales, stratégies d'adaptation, émotions), le microsystème (influence des interactions avec les membres de systèmes avec lesquels la personne entretient des liens directs et fréquents), le mésosystème (influence des relations mutuelles entre deux ou plusieurs systèmes), l'exosystème (influence des décisions prises par ministère du Revenu, la direction de l'école, le milieu de travail des parents), le macrosystème (influence de la culture, des valeurs sociales, des idéologies, des préjugés, des politiques sociales), ainsi que le chronosystème (influence du temps et de la succession des événements de vie, des stades de développement) (Bronfenbrenner, 1979, 1996).

En somme, le modèle écologique ou écosystémique invite l'intervenant à discerner la cohérence d'un comportement symptomatique chez un individu en circonscrivant bien le contexte relationnel dans lequel il se manifeste (Goldbeter-Merinfeld et Elkaïm, dans Elkaïm, 2007; Salem, 2005 ; Séguin, Brunet et LeBlanc, 2006 ; Watzlawick, 1991).

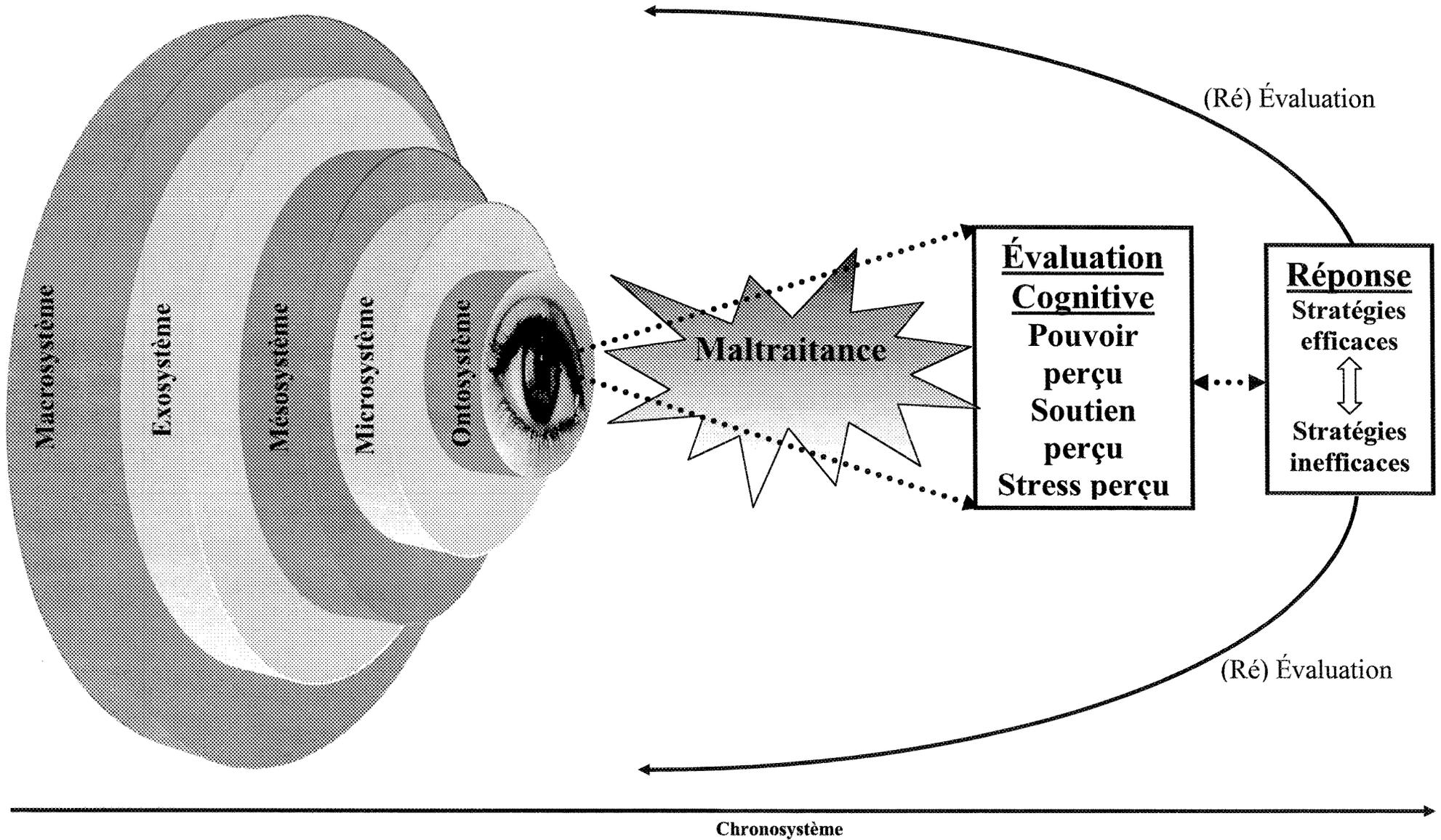
Le schéma conceptuel suivant (figure 1), inspiré du modèle écologique du développement psychosocial de Bronfenbrenner (1979) et du modèle transactionnel du stress et du coping (Lazarus et Folkman, 1984), brosse un portrait de certains éléments importants émanant de ce contexte théorique particulier.

Tout d'abord, cette figure souligne l'intégration nécessaire entre le modèle écologique et l'approche transactionnelle du stress et du coping en illustrant le fait qu'une expérience de maltraitance émerge indubitablement à l'intérieur de systèmes complexes où les objets (individus, choses, événements, croyances, idées, etc.) qui les constituent influencent constamment 1) la manière dont une personne évalue (évaluation primaire et secondaire) ou (ré)évalue ((ré)évaluation symbolisée par l'image de l'œil) les agressions qu'elle vit ou a vécues et ; 2) les moyens (mécanismes de défense, stratégies d'adaptation) que la personne utilise pour faire face aux répercussions causées par son exposition à la maltraitance.

Ensuite, en rappelant une forme de cible, cette figure permet de garder à l'esprit que toute recherche ou intervention basée sur la résilience doit être en mesure de « cibler » le renforcement, la création ou la réduction, voire l'abandon de certaines interactions intersystémiques susceptibles de favoriser l'actualisation progressive d'un processus de résilience devant la maltraitance.

Enfin, en analysant plus en profondeur certaines caractéristiques de ces interactions systémiques, nous croyons être en mesure de permettre d'analyser de manière interactionnelle les divers systèmes entrant en jeu dans l'actualisation d'un processus de résilience. Ainsi, en adoptant un regard plus large et pluriréférentiel (Humbrecht et Pourtois, 2000), les interventions préventives basées sur la résilience pourront élargir considérablement leurs champs d'action.

Figure 1 : Schéma conceptuel illustrant certains éléments du contexte théorique



Méthodologie

Ce chapitre présente les aspects méthodologiques qui ont structuré la réalisation de la présente étude. Elle se divise en sept sections. La première section présente les postulats, les objectifs et les questions de recherche. La seconde explicite le type de recherche utilisé. La stratégie de recherche est abordée en troisième lieu. La quatrième section apporte des informations sur le mode de recrutement des participants et l'échantillon à l'étude. Cinquièmement, les variables à l'étude sont identifiées. Des précisions portant sur l'analyse des données sont relevées dans un sixième temps pour enfin conclure sur la présentation des éléments sur lesquels la présente recherche puise sa pertinence.

1. Les postulat, les objectifs et les questions de recherche

Nous croyons qu'en analysant plus en profondeur les effets découlant de l'interaction entre les personnes maltraitées et différents systèmes dans lesquels elles s'inscrivent, il sera alors possible de mieux saisir le rôle de chacun de ces systèmes dans l'émergence et le maintien d'un mouvement de résilience à la suite de la maltraitance vécue durant l'enfance ou l'adolescence. Ce postulat nous permet de soumettre les objectifs de recherche suivants :

1. Identifier les répercussions engendrées par la maltraitance sur les croyances et les sentiments (passés et actuels) que la personne maltraitée entretient envers elle-même, les autres (famille, fratrie, amis, personnes significatives) et la vie en général.
2. Identifier les mécanismes de défense et les stratégies d'adaptation que les répondants ont utilisés pour faire face aux répercussions provoquées par la maltraitance.

3. Identifier l'influence des ressources externes (famille, fratrie, amis, personnes significatives) dans le processus de résilience des répondants.

2. Le type de recherche

Cette étude qualitative a utilisé un devis de type rétrospectif descriptif. Tout d'abord, elle est transversale, car la collecte de données n'a été effectuée qu'à un seul moment du parcours de vie des répondants. Ensuite, elle est rétrospective, dans le sens où les entrevues ont servi à recueillir des informations provenant des souvenirs des participants à l'égard de diverses dimensions concernant certains événements de leur vie.

Enfin, cette étude s'est inscrite dans la spécificité de la recherche qualitative. La méthodologie qualitative estime que la compréhension des comportements humains est inévitablement influencée par les caractéristiques de l'environnement dans lequel ceux-ci ont émergé (Boutin, 1997). Le choix d'un tel regard est venu influencer la manière dont les objectifs de la présente étude ont été formulés. En effet, ils ont été énoncés de façon à stimuler les efforts de recherche permettant de mieux comprendre les logiques ou les mécanismes (ontosystémiques, microsystemiques, mésosystemiques, exosystemiques, macrosystemiques, chronosystemiques) ayant contribué à l'émergence et au maintien des croyances (pensées), des sentiments et des comportements manifestés par les participants de la situation problématique à l'étude (maltraitance) (Frisch, 1999). L'aspect subjectif s'avère donc central à l'intérieur de ce type de recherche étant donné qu'un phénomène est compris tel qu'il est vécu et rapporté par les répondants (Fortin *et al.*, 2006).

Ainsi, sans occulter l'importance des chiffres et des statistiques, la recherche qualitative ne leur accorde toutefois pas la place la plus importante. Finalement, elle « *traite du phénomène de la conscience et, prise dans son sens le plus large, elle renvoie à la totalité des expériences vécues par un individu* » (Poupart, 1997 : 343).

La recherche qualitative a donc pour objet l'étude des expériences de vie telles qu'elles sont vécues et exprimées par les répondants. Elle vise la compréhension d'un phénomène dans son essence subjective étant donné que chaque situation de vie est vécue de manière différente selon la signification que les participants attribuent à un événement et aux croyances sous-jacentes (Boutin, 1997 ; Deslauriers, 1991; Fortin et *al.*, 2006).

Le choix de ce type de recherche a été également guidé par la littérature sur la résilience. En effet, étant donné le sens qu'accordent les individus agressés à la situation de maltraitance, cela influencera nécessairement les sentiments qu'ils vivront ainsi que les stratégies d'adaptation qu'ils utiliseront pour faire face aux répercussions. D'ailleurs, certains auteurs (Cyrulnik, 1999; Lecomte, 2004) insistent sur la pertinence d'étudier le processus de résilience chez les personnes maltraitées à partir d'un point de vue qualitatif. De plus, Rutter (1987) estime que l'utilisation de l'approche qualitative pour étudier la résilience est nécessaire, car celle-ci représente l'unique méthode apte à recueillir des données permettant l'amélioration de la compréhension concernant les effets (mécanismes et processus) découlant de l'interaction entre divers facteurs (de risque et de protection). L'auteur rajoute qu'il ne suffit pas d'additionner ensemble certains éléments présents dans l'univers, tant intérieur qu'extérieur de la personne maltraitée, pour saisir ce qui nuit ou favorise son processus de résilience. Ce point est crucial à l'intérieur de la présente étude, car un même facteur peut représenter un risque pour une personne maltraitée et ne pas en être un pour une autre.

3. La stratégie de recherche

Par l'analyse d'entrevues en profondeur, la présente étude a cherché à décrire le phénomène de la résilience en dégagant certaines récurrences à l'intérieur du discours des participants. L'unicité de l'expérience vécue par chacun des répondants démontre l'importance d'utiliser un instrument de collecte de données susceptible de répondre davantage au « comment » s'opère le processus de résilience plutôt qu'à essayer

simplement d'inventorier une série de facteurs de risque et de facteurs de protection, inventaire ne pouvant nous révéler ce que la rencontre entre ceux-ci engendre concrètement comme effets (mécanismes et processus) chez les individus maltraités.

Afin de répondre aux objectifs de cette étude, les entrevues de recherche ont été réalisées à partir d'un guide d'entrevue semi-directif englobant un ensemble de questions ouvertes et sur une base individuelle.

On peut saisir la pertinence d'utiliser ce type d'instrument par la démystification des caractéristiques qui lui sont sous-jacentes. En effet, ce type de recherche permet de recueillir des informations plus profondes (convictions, sentiments, etc.) que les méthodes classiques (les questionnaires par exemple) (Berthier, 1998; Boutin, 1997; Frisch, 1999; Mucchielli, 1991).

Ensuite, les aspects confidentiels et intimes reliés aux informations à collecter expliquent, quant à eux, la pertinence d'effectuer ces entrevues semi-directives de manière individuelle et non en groupe (Frisch, 1999). L'étude a alors tenté de saisir plus finement les différentes logiques d'action de certains des facteurs de protection et des facteurs de risque, associés au processus de résilience sur la maltraitance, relevés dans la littérature scientifique (Mayer *et al.*, 2000 ; Mucchielli, 1991 ; Fortin *et al.*, 2006; Frisch, 1999).

Ce raffinement de la compréhension du processus de résilience a donc passé par l'élaboration d'un guide d'entrevue répondant à certains principes de la non-directivité et de la directivité (Berthier, 1998 ; Boutin, 1997). Ainsi, la présente étude a tenté d'harmoniser ces deux tendances. Cette tentative transparaît à travers la nature et la fonction des questions soigneusement sélectionnées qui se retrouvaient à l'intérieur du guide d'entrevue.

S'intéresser aux répercussions vécues à travers l'exposition à la maltraitance peut effectivement faire ressurgir chez les répondants une panoplie d'émotions et de sentiments intenses et parfois désagréables. Afin de gérer adéquatement la charge émotive pouvant être induite par certaines questions du guide d'entrevue, l'interviewer a dû mettre en place certaines conditions destinées à instaurer entre lui et les répondants un rapport de confiance favorable à l'émergence et au déroulement d'un échange authentique sur les différents facteurs ou mécanismes ayant favorisé ou freiné leur processus de résilience (Boutin, 1997 ; Mayer *et al.*, 2000). De plus, l'interviewer a également pris garde de ne pas inférioriser inconsciemment l'interviewé. Cette précaution est essentielle, car le vécu des personnes maltraitées peut avoir engendré en elles-mêmes une vulnérabilité ou une sensibilité particulière à certains genres de propos pouvant porter atteinte à leur estime, à leur image et à leur confiance (Boutin, 1997).

La directivité a également teinté les questions comprises dans le guide d'entrevue de la présente étude dans le but d'éviter certains « dérapages » de la part de l'interviewé. Cependant, l'intervieweur a pu, selon son jugement, déroger du contenu de son guide d'entrevue pour approfondir certains thèmes (non couverts par les thèmes et sous-thèmes à l'étude) et raffiner, par le fait même, ses postulats de recherche (Boutin, 1997). Cette ouverture a permis au chercheur de déterminer s'il y a lieu d'explorer à l'intérieur d'entrevues ultérieures de nouvelles interrogations avec les participants (Fortin *et al.*, 2006).

Enfin, le guide d'entrevue a été scindé en quelques thèmes qui ont été subdivisés, à leur tour, en sous-thèmes et qui exploraient diverses dimensions inhérentes au concept de résilience (caractéristiques objectives et subjectives concernant l'événement traumatique, stress perçu, contrôle perçu, soutien social perçu et reçu, estime de soi, stratégies d'adaptation, etc.). L'exploration de ces thèmes a permis de circonscrire les différents concepts compris dans les objectifs de recherche (voir annexe 1 : guide d'entrevue).

4. Le mode de recrutement des participants et échantillon à l'étude

Les prochains paragraphes présentent les procédures utilisées pour recruter les participants et les caractéristiques de l'échantillon constitué à partir de ces procédures.

En ce qui concerne le mode de recrutement des répondants, il a été effectué en quelques étapes, de janvier 2006 à avril 2007. En premier, le recrutement a débuté par la prise de contact avec différents intervenants psychosociaux et professeurs travaillant dans divers milieux de travail (centre d'éducation aux adultes, organismes communautaires jeunes et adultes, université, centre de santé et de services sociaux) afin de créer avec eux un lien de confiance favorisant leur collaboration. Ce lien s'est forgé, entre autres, à travers l'intégration du chercheur principal à l'intérieur d'un groupe, composé d'intervenants sociaux et de professeurs œuvrant dans plusieurs centres d'éducation aux adultes, puis en axant ses interventions dans la lutte à la discrimination des jeunes fréquentant l'éducation des adultes (G.R.A.D.). Celui-ci a participé bénévolement à la planification, à la programmation et à l'animation d'activités de groupe destinées à identifier en compagnie des participants, l'influence des préjugés sociaux sur leur estime, leur confiance, leurs aspirations, leurs rêves et leurs projets, ainsi que les facteurs qu'ils leur permettent de surmonter ces préjugés et de préserver l'espoir en la vie. Ces activités ont eu lieu à l'intérieur de diverses écoles des adultes du Saguenay-Lac-St-Jean. De plus, le responsable de la recherche a contacté d'autres professionnels travaillant pour d'autres institutions telles que l'Université du Québec à Chicoutimi, le Centre de santé et de services sociaux de Chicoutimi ainsi que certains centres d'éducation aux adultes.

En second lieu, un formulaire de transmission des données des personnes intéressées à participer à l'étude résumant les modalités de la recherche a été remis à chacune des personnes-ressources approchées pour participer à la campagne de recrutement de la présente étude (voir appendice A). Après avoir pris connaissance des modalités de l'étude et avoir donné leur accord pour participer au recrutement des répondants, les

différents intervenants ont identifié certaines personnes correspondant aux critères recherchés et qui assuraient ou avaient jadis assuré un soutien psychosocial.

En effet, les répondants devaient leur avoir dévoilé ouvertement une ou plusieurs formes de maltraitance (agression sexuelle, sévices physiques ou psychologiques, négligence) lorsqu'ils étaient approximativement âgés entre 5 et 17 ans. Le choix de cette catégorie d'âge des participants (entre 18 et 55 ans) et le moment de l'apparition du traumatisme (entre 5 et 17 ans) a été privilégié afin de permettre aux répondants (1) d'être en mesure de s'exprimer sur les différentes dimensions de la recherche et ; (2) d'avoir eu une période assez longue (au moins trois années) pour avoir suffisamment intégré l'événement traumatique dans leur parcours de vie et d'avoir entamé un processus de résilience. Enfin, les participants devaient avoir dévoilé que leur vie leur apparaissait satisfaisante.

En ce sens, Tulving (dans Cyrulnik, 2008 : 48) insiste sur la pertinence, voire la nécessité de prendre du recul en précisant que « *Pour historiser ce qui nous est arrivé, il faut un temps de latence, un délai qui permet de se retourner sur ce qui s'est passé afin d'en faire une représentation, une sorte de film intime où l'on revoit comment nos rencontres nous ont aidés ou enfoncés* ».

Les intervenants et professeurs ont alors été invités à communiquer aux individus répondant à ces critères les modalités sous-jacentes à la présente recherche. Devant l'intérêt démontré par les personnes consultées, les intervenants devaient ensuite leur faire remplir un formulaire de transmission des données (voir appendice A) qui autorisait le chercheur principal de l'étude à communiquer avec elles.

En troisième lieu, au cours du mois de mars 2007, le responsable de la recherche a téléphoné aux personnes intéressées afin de fixer les dates de la première rencontre. Ce

rendez-vous préliminaire avait comme objectif de familiariser les répondants sur les différentes procédures de la recherche. Lors de cette première partie du processus de recrutement, nous avons porté une attention particulière sur les risques occasionnés par la réalisation de l'entrevue semi-directive. En effet, les participants étaient informés de la possibilité de recourir à un travailleur social expérimenté s'ils éprouvaient un quelconque malaise psychologique à la suite de leur participation à l'entretien qualitatif. Cette opportunité de soutien psychosocial découle d'un protocole d'entente et d'une déclaration d'honneur signée de la main d'un maître en travail social l'engageant 1) à assurer un maximum de deux rencontres thérapeutiques avec les répondants le désirant et ; 2) à garder sous le couvert de la confidentialité toutes les informations sur les participants provenant des entretiens thérapeutiques qui pourraient avoir lieu. Ce protocole d'entente et cette déclaration d'honneur sont présentés respectivement en appendice E et F de ce mémoire. Après la signature des documents officiels, les participants étaient invités à réaliser l'entretien semi-dirigé.

En ce qui a trait aux caractéristiques de l'échantillon constitué à partir des procédures associées au mode de recrutement, il a été constitué de neuf personnes volontaires (trois hommes et six femmes) qui vivaient, lors de la collecte des données, dans la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean et dont l'âge se situait entre 21 et 55 ans.

L'ensemble des entretiens qualitatifs ont été réalisés au courant du mois d'avril 2007 et ont eu lieu au domicile des répondants (quatre participants) ou à l'intérieur d'une institution scolaire (cinq participants). Bien que la durée maximale fixée pour l'entrevue semi-directive était de 90 minutes, la durée moyenne des entretiens qualitatifs fut de 150 minutes étant donné l'ouverture manifestée par la totalité des participants.

Le nombre de participants sélectionnés a permis d'atteindre le niveau de saturation nécessaire selon les critères déterminés en recherche qualitative. Muchielli (1996), désigne

la saturation comme étant « [...] *le moment lors duquel le chercheur réalise que l'ajout de données nouvelles dans sa recherche n'occasionne pas une meilleure compréhension du phénomène étudié* ».

5. Les variables à l'étude

Les quatre concepts suivants représentent les variables ou dimensions centrales de la présente étude : le contrôle perçu, le soutien social perçu et reçu, le stress perçu, les mécanismes de défense et les stratégies d'adaptation. Tout d'abord, la notion de contrôle perçu a été explorée à travers la perception (et les sentiments sous-jacents) qu'a la personne d'être apte à maîtriser la situation. Ensuite, l'analyse du soutien social perçu et reçu a été réalisée par l'investigation des cognitions que véhicule l'individu traumatisé par rapport à l'aide que peuvent lui procurer ses ressources externes et sur l'aide effectivement dispensée. Le concept de stress perçu a été, quant à lui, évalué à partir de trois aspects : les perceptions liées aux caractéristiques objectives de l'événement traumatique, la croyance en la disponibilité des ressources tant internes qu'externes et l'adéquation entre les contraintes et exigences de la situation et le type de ressources disponibles. Enfin, les mécanismes de défense et les stratégies d'adaptation ont été identifiés à partir de différents critères (niveau de conscience, effets du moyen utilisé, manifestations cognitives, affectives et comportementales) présentés par des auteurs reconnus et permettant d'estimer l'utilisation de moyens défensifs ou de stratégies adaptatives par les répondants.

Avant d'explicitier la structure sur laquelle se sont basées les entrevues auprès des répondants, il est important de préciser que la notion d'estime de soi avait été considérée initialement comme une dimension centrale à l'intérieur de cette étude lors de la construction des instruments de mesure qui devait être évaluée par l'entremise d'outils quantitatif et qualitatif. C'est pourquoi la fiche signalétique (appendice D) comprend la traduction française de l'échelle de l'estime de soi de Rosenberg réalisée par Vallières et Vallerand (1990) et le guide d'entrevue (appendice B) englobe des questions ouvertes sur

cette dimension. La richesse des données amassées par la voie qualitative a orienté notre choix d'analyser l'estime de soi d'une manière strictement qualitative. Ainsi, les données issues de l'échelle de l'estime de soi de Rosenberg réalisée par Vallières et Vallerand (1990) n'ont pas été analysées et interprétées au sein du présent mémoire. De plus, par le phénomène de désirabilité sociale qu'elle pouvait engendrer, les données provenant de la question 40 du guide d'entrevue (appendice B) portant sur la manière dont les répondants définissaient le fait d'être résilient n'ont également pas été analysées et interprétées à l'intérieur de cette étude.

Les entrevues individuelles ont permis de décrire les éléments compris dans le processus de résilience à l'aide de catégorisations et de sous-catégorisations que nous avons préalablement établies. Ces entrevues ont couvert les principales dimensions de la résilience sociale, c'est-à-dire les caractéristiques du traumatisme vécu, les répercussions engendrées par l'exposition à une ou plusieurs formes de maltraitance, les facteurs internes et sociaux favorables ou non au processus de résilience face à ce type particulier d'événement traumatique. Ces dimensions ont marqué les changements de thèmes durant les entrevues. Ces thèmes ont été à leur tour accompagnés de sous-thèmes explorant les indicateurs de résilience suivants : l'estime de soi, la confiance en soi, les stratégies d'adaptation, les pratiques relationnelles, les expériences vécues révélatrices ou destructrices, les pratiques autoréalisantes, etc. Le guide d'entrevue a permis d'échanger avec les participants sur les thèmes constituant l'objet de notre analyse en matière d'indicateurs de résilience.

Plusieurs thèmes ont été abordés lors des entrevues semi-dirigées afin de mieux circonscrire les divers facteurs susceptibles d'avoir exercé une influence sur l'épanouissement d'un processus de résilience conséquemment à la maltraitance. Tout d'abord, les caractéristiques de la maltraitance ont été explorées telles que les types de

maltraitance, les dimensions spécifiques rattachées au stresser (durée, intensité, fréquence), ainsi que l'âge des participants lors de l'épisode de maltraitance.

Ensuite, certaines questions étaient destinées à identifier les multiples répercussions (cognitives, affectives, comportementales) qui ont été causées par l'exposition des répondants à un ou plusieurs épisodes de maltraitance à l'intérieur des différentes sphères de leur vie (personnelle, scolaire et professionnelle, amoureuse, conjugale, familiale et sociale).

De plus, d'autres interrogations comprises dans le guide d'entrevue avaient comme objectif de cerner les éléments ayant favorisé ou freiné un processus de résilience chez les répondants envers des situations de maltraitance et ce, tant sur les plans ontosystémique (c'est-à-dire, les croyances à l'égard de soi-même, des autres, et de la vie en général), microsystémique et exosystémique (réactions environnementales, soutien social), que chronosystémique (événements de vie marquants et révélateurs). L'ensemble des thèmes et sous-thèmes étudiés lors de la réalisation des entretiens semi-directifs apparaissent dans le tableau suivant (voir Tableau 1), tandis que les questions du guide d'entrevue sont rapportées intégralement à l'intérieur de l'annexe B.

6. L'analyse des données

L'analyse du contenu des entretiens de recherche a constitué la première phase de travail à la suite de la réalisation de la cueillette des données. Cette analyse a été produite à partir d'enregistrements sur bande audio. Étant donné l'impact de divers éléments environnementaux, l'interviewer a pris soin de noter sur papier le contexte dans lequel certains éléments (adoption d'une attitude résistante, expression de sentiments, expressions non verbales, etc.) du discours des participants ont émergé dans le but de leur attribuer la

signification la plus juste possible (Mayer *et al.*, 2000 ; Fortin *et al.*, 2006). Ce travail d'analyse s'est effectué sous supervision étant donné les possibilités de biais personnels (Frisch, 1999). Une liste de thèmes et de termes émergeant du discours des répondants a été relevée par l'entremise d'un prédépouillement (Frisch, 1999). Cette opération a été facilitée par l'écoute et la réécoute des enregistrements audio, opération ayant permis au chercheur de « *dégager le sens général du récit et de cerner les idées majeures propres à orienter le travail d'analyse* » (Nadeau, 1987 : 346). L'analyse de contenu de la présente recherche a été de nature thématique. En effet, ces opérations ont permis de faire ressortir certaines convergences et divergences à travers des données colligées (Mayer *et al.*, 2000). À partir de cette première forme de catégorisation, une grille d'analyse a été élaborée afin de classer plus finement les informations provenant de la cueillette des données.

La grille d'analyse a permis de calculer le nombre de fois qu'une convergence ou une divergence entre les contenus des propos des répondants apparaît. Ces catégories ont par la suite été mises en comparaison afin d'en dégager des significations (Mucchielli, 1991 ; Mayer *et al.*, 2000). Cependant, l'analyse de contenu ne peut aspirer à un parfait « recadrement » des significations possibles de l'ensemble du matériel recueilli (Mayer *et al.*, 2000).

Afin d'être en mesure d'analyser les parcours de vie des participants, la transcription intégrale des propos provenant des enregistrements a été effectuée. Les entretiens ont alors été transcrits en français approprié afin de rendre leur lecture lisible et compréhensible. Toutefois, des extraits intégraux ont pu être relevés afin d'exposer certains éléments des récits de vie particulièrement intéressants et pertinents dans la compréhension du phénomène (Bertaux, 1997).

Cette retranscription a été accompagnée d'efforts pour remettre les événements de vie inclus dans les parcours de vie de façon diachronique, c'est-à-dire en respectant la chronologie des événements ainsi que leurs relations avant/après (Bertaux, 1997).

Par l'entremise de cette méthode, il a été possible de dégager les chemins de causalités séquentielles, des processus d'enchaînements susceptibles de se retrouver dans d'autres récits de vie. Un effort de « contextualisation » a constamment teinté l'analyse de données en recadrant correctement les récits de vie dans leur contexte sociohistorique à même de modifier les conditions propices au processus de résilience sociale (Bertaux, 1997).

Tableau 1 : Thèmes et sous-thèmes du guide d'entrevue

Thèmes	Sous-thèmes
Caractéristiques de la maltraitance vécue	<ul style="list-style-type: none"> • Type de traumatisme vécu (simple, multiple) • Dimensions spécifiques au stressor (durée, sévérité, degré de menace à l'intégrité physique ou psychologique, etc.) • Âge du répondant lors de l'apparition des épisodes de maltraitance • Données relatives à l'agresseur • Réactions personnelles (sentiments vécus, pensées, comportements) • Réactions (sentiments vécus, pensées, comportements) de l'entourage (mère, père, fratrie, amis, adultes significatifs)
Répercussions générées par la maltraitance vécue dans différentes sphères de vie des répondants	<ul style="list-style-type: none"> • Sphère de vie personnelle • Sphère de vie scolaire et professionnelle • Sphère de vie amoureuse • Sphère de vie conjugale, parentale et familiale • Sphère de vie sociale
Facteurs ontosystémiques ayant favorisé ou non l'actualisation d'un processus de résilience chez les répondants face à la maltraitance vécue	<p><i>Facteurs cognitifs</i></p> <p><i>Croyances à l'égard de soi-même</i></p> <ul style="list-style-type: none"> • Stress perçu (menace ou défi) • Attribution causale (croyance quant à son niveau de responsabilité dans l'apparition de la maltraitance) • Contrôle perçu (sentiment de maîtrise en lien avec les croyances que l'individu véhicule envers lui-même, les autres et la vie en général) • Estime de soi <p><i>Croyances à l'égard des autres</i></p> <ul style="list-style-type: none"> • Soutien social perçu (perception d'adéquation entre contraintes et exigences de la situation de maltraitance, la disponibilité des ressources, et la satisfaction de l'aide effectivement reçue) <p><i>Croyances à l'égard de la vie en général</i></p> <ul style="list-style-type: none"> • Espoir (projets, ambitions, rêves) • Amour <p><i>Facteurs affectifs</i></p> <ul style="list-style-type: none"> • Sentiments générés ou renforcés par l'exposition à la maltraitance <p><i>Facteurs cognitivo-comportementaux</i></p> <ol style="list-style-type: none"> 1. Mécanismes de défense 2. Stratégies d'adaptation orientées vers l'émotion et orientées vers le problème

Tableau 1 : Thèmes et sous-thèmes du guide d'entrevue (suite)

Thèmes	Sous-Thèmes
Facteurs microsystémiques et exosystémiques ayant favorisé ou non l'actualisation d'un processus de résilience chez les répondants face à la maltraitance vécue	1. Réactions environnementales 2. Soutien social
Facteurs chronosystémiques ayant favorisé ou non l'actualisation d'un processus de résilience chez les répondants face à la maltraitance vécue	<i>Événements de vies marquants et révélateurs</i> <ul style="list-style-type: none"> • Rencontres inattendues et inespérées • Fréquentations et pertes amoureuses • Déménagement • Intervention policière (interrogatoire, arrestation) • Intervention judiciaire • Mutations professionnelles • Grossesse et adoption d'un nouveau rôle parental • Pertes • Accumulation de traumatismes (revictimisation)

Tous les mots et expressions compris dans les entretiens ont constitué des indices. Ceux-ci ont été explorés en profondeur afin d'en dégager des significations plausibles qui pourront être validées (Bertiaux-Wiame, 1992). Ce travail de validation des significations a permis de raffiner progressivement nos postulats initiaux pour qu'ils reflètent de façon plus juste les éléments impliqués dans le processus de résilience (Bertaux, 1997). Pour réduire la masse d'informations recueillies, plusieurs mises en forme de données ont été utilisées (Blanchet et Gotman, 1992). Les regroupements par thèmes ont donc été privilégiés dans la présente étude.

Les résultats de cette étude ont été décrits à travers la présentation de divers extraits d'entrevue auxquels un nom fictif leur ont été aléatoirement associés. L'attribution de ces noms est demeurée constante tout au long de cet ouvrage afin de 1) préserver l'anonymat et la confidentialité des informations concernant les répondants ; 2) créer, chez le lecteur, un certain sentiment de proximité et d'intimité avec les participants et ; 3) permettre au lecteur de mieux situer l'évolution de chacun des répondants.

L'interprétation et l'analyse des données ont été réalisées conjointement (Fortin *et al.*, 2006). Dans une étude qualitative, cette étape consiste à conférer un sens aux données recueillies en fonction du cadre théorique adopté et à la définition des concepts sélectionnés. C'est la mise en contexte de ces informations colligées qui a permis de dégager les éléments externes pouvant avoir eu pour effet de restreindre la portée des résultats de cette recherche.

7. La pertinence de la recherche

En premier lieu, cette recherche est pertinente, car elle concentre ses efforts à identifier autant l'apport (positif, négatif) de facteurs propres à l'individu qu'aux facteurs associés aux multiples systèmes dans lesquels il s'inscrit sur le processus de résilience par rapport à la maltraitance.

En second lieu, la présente étude est originale étant donné son intérêt à identifier l'influence positive ou négative que peut exercer l'environnement social au sens large dans l'émergence et le développement d'un mouvement de résilience à la suite de l'exposition à des expériences de maltraitance.

Ainsi, par la juxtaposition de ces deux points de vue novateurs, cette étude écologique permettra aux divers systèmes ou lecteurs de mieux comprendre 1) les répercussions que peut avoir le fait de vivre un ou plusieurs épisodes de maltraitance sur le contenu des croyances et des sentiments à l'égard de soi-même, des autres et de la vie en général ; 2) l'influence que ces systèmes exercent sur l'émergence et le maintien des répercussions vécues par les personnes conséquemment à leur exposition à différentes formes de maltraitance ; 3) le sens des comportements affichés par les personnes maltraitées même s'ils peuvent apparaître *a priori* comme insensés et ; 4) les conditions à mettre en place afin de favoriser la résilience chez celles-ci.

Résultats

Ce chapitre présente les données recueillies auprès des répondants. Il se divise en sept sections. La première section apporte des informations sur les caractéristiques sociodémographiques des répondants. La seconde section décrit sommairement les situations de maltraitance vécue par chacun des participants. La troisième section synthétise les types de maltraitance. La quatrième section présente les répercussions de la maltraitance sur les répondants en fonction de deux périodes, c'est-à-dire l'enfance ou l'adolescence et l'âge adulte (vie actuelle). Pour chacune de ces périodes, les dimensions suivantes sont abordées : 1) les croyances et les sentiments entretenus par les participants à l'égard d'eux-mêmes, des autres et de la vie en général; 2) les moyens qu'ils ont utilisés pour gérer les répercussions de la maltraitance ainsi que; 3) les comportements ou attitudes adoptés par les répondants dans différentes sphères de leur vie. Les cinquième, sixième et septième sections décrivent, quant à elles, la contribution des facteurs microsystémiques, mésosystémiques, exosystémiques et chronosystémiques dans le processus de résilience des répondants.

1. LES CARACTÉRISTIQUES SOCIODÉMOGRAPHIQUES DES RÉPONDANTS

La majorité des répondants (6 sur 9) sont de sexe féminin et 44,4 % sont âgés entre 18 et 24 ans ou ont 32 ans et plus (tableau 2). L'âge moyen se situait à 31,0 ans (28,8 ans pour les femmes et 35,7 ans pour les hommes). La plupart des répondants (66,7 %) sont mariés ou conjoints de fait, et détiennent un secondaire V ou moins. La plupart des participants (6 sur 9) ont accès à un revenu brut personnel de moins de 20 000 \$, ont comme principale occupation la poursuite de leurs études (7 sur 9) et plus de la moitié (5 sur 9) demeure dans une maison unifamiliale. Enfin, la plupart des répondants (7 sur 9) sont très satisfaits de leur vie sociale.

Tableau 2 : Caractéristiques sociodémographiques des répondants et satisfaction à l'égard de leur vie sociale (N=9)

Caractéristiques sociodémographiques	Nombre de répondants (n=)	Pourcentage (%)
Sexe		
Homme	3	33,3
Femme	6	66,7
Âge		
18-24	4	44,4
25-31	1	11,1
32-38	2	22,2
39 et plus	2	22,2
Statut matrimonial		
Marié(e)/conjoint(e) de fait	6	66,7
Célibataire	3	33,3
Scolarité		
Moins qu'un Secondaire V	5	56,6
Universitaire	4	44,4
Occupation		
Travail rémunéré à temps plein	2	22,2
Aux études	7	77,8
Revenu Brut		
9 999\$ ou moins	4	44,4
10 000\$ à 19 999\$	2	22,3
20 000\$ à 34 999\$	1	11,1
35 000\$ à 49 999\$	2	22,2
Type d'habitation		
Appartement dans un HLM/ou dans une coopérative d'habitation	2	22,2
Appartement dans un immeuble à logements multiples	2	22,2
Maison unifamiliale	5	55,6
Perception de la vie sociale		
Très satisfaisante	7	77,8
Plutôt satisfaisante	2	22,2

2. LA DESCRIPTION DES SITUATIONS DE MALTRAITANCE VÉCUES PAR LES RÉPONDANTS

Cette section brosse un portrait des épisodes de maltraitance dont les participants ont fait l'objet. Ce procédé a comme objectif de situer rapidement le lecteur sur différentes données importantes concernant la maltraitance telles que l'âge du répondant lors des agressions, le ou les type(s) de maltraitance la fréquence et la durée des mauvais traitements, les liens avec le ou les agresseur(s) ainsi que certaines conséquences cognitives, affectives et comportementales provoquées par l'exposition à une expérience de maltraitance. Ces données synthétiques seront ensuite présentées et analysées plus finement dans les parties ultérieures de ce mémoire.

Tous les noms et prénoms apparaissant à l'intérieur de ce mémoire sont fictifs afin de protéger l'anonymat des répondants à la recherche.

2.1 Nadia

Nadia était âgée de 30 ans lors de la réalisation de l'entrevue semi-directive. Elle a vécu plusieurs types d'événements traumatiques. En effet, Nadia a été agressée à partir de l'âge de cinq ans jusqu'à l'âge de 27 ans et ce, tant sur les plans physique, psychologique que sexuel. Ces agressions ont été perpétrées par plusieurs personnes. Tout d'abord, ses parents biologiques ont maltraité Nadia dès l'âge de 5 ans jusqu'au début de l'âge adulte. Ceux-ci commettaient, à l'égard de Nadia, de la maltraitance physique, psychologique, sexuelle et ce, parfois en compagnie de certains amis et membres de leur famille immédiate (frère et sœur) et éloignée (oncle). Plus spécifiquement, lors de ces nombreux moments de violence qu'elle qualifie de « *partouze* » ou de « *débauches* », Nadia s'est fait violée, s'est fait battre et s'est fait injuriée par les individus y prenant part. Elle résume sa pensée sur ces situations d'abus en ces termes :

« En tous les cas il y avait de la débauche à la maison, toutes sortes de violences. Mes parents m'abusaient sexuellement en compagnie de d'autres personnes. Ma mère me frappait parfois la tête contre les murs de la maison. »

Ces périodes d'abus perpétrés au sein de la famille biologique de Nadia étaient entrecoupées par de multiples placements à l'intérieur de familles d'accueil où elle a également vécu des mauvais traitements physiques, psychologiques, et sexuels parfois en présence d'autres enfants et adolescents.

Lorsqu'elle parvenait à reconstruire un certain lien d'attachement avec une personne significative issue de l'une ou l'autre de ces familles d'accueil, qu'elle n'était pas victime d'abus et qu'elle était moins sujette à des troubles comportementaux, Nadia était alors retournée auprès de sa famille biologique où les mêmes sévices recommençaient aussitôt. Enfin, à l'âge de 27 ans, Nadia a vécu un viol à main armée par son ancien ami de cœur.

2.2 Nicolas

Au moment de l'entretien, Nicolas était âgé de 32 ans. Il a vécu différents types de maltraitance et ce, de manière concomitante. En effet, il a été agressé autant physiquement que psychologiquement. Ces agressions ont été perpétrées par ses parents biologiques. Sur le plan physique, Nicolas s'est fait battre, sur une base régulière, principalement par sa mère biologique jusqu'à sa douzième année. Parallèlement, sur le plan psychologique, la maltraitance était également omniprésente. La maltraitance psychologique s'exprimait par d'incessants messages réprobateurs et méprisants à son endroit. Ces messages provenaient principalement de sa mère biologique que Nicolas décrit comme une femme dominatrice mais également par son père biologique et certains membres de sa famille éloignée (les oncles en particulier). Nicolas vivait donc à l'intérieur d'un climat familial où les conditions favorables à l'émergence de la maltraitance et à sa reproduction étaient renforcées.

Au moindre irrespect par rapport aux règles familiales incohérentes et aliénantes qui y régnaient, Nicolas était particulièrement sujet à être la cible d'épisodes de crise où sa mère biologique vociférait parfois des menaces de mort à son endroit. Nicolas illustre ses propos comme suit :

« Ma mère me battait continuellement, tout le temps (...) elle me pétait des crises, des affaires de même (...) Ce n'est pas drôle ça! Elle me faisait des menaces de mort, tout ça... C'est comme... elle se défoulait... elle s'acceptait pas de même non plus (...) elle se défoulait sur moi. »

2.3 Madeleine

Madeleine, âgée de 37 ans lors de l'entrevue, a été l'objet de diverses formes de maltraitance. Tout d'abord, elle a vécu à l'intérieur d'un système familial où la négligence était omniprésente et particulièrement dirigée vers elle. En effet, ses parents manifestaient beaucoup d'hostilité envers leur fille, hostilité se traduisant par leur grande distance émotionnelle d'avec Madeleine. Selon Madeleine, cette barrière affective n'existait pas entre ses parents et ses deux frères.

À l'âge de 14 ans, pendant qu'elle marchait, Madeleine fut brusquement enlevée par trois hommes cagoulés. Ses agresseurs l'amenèrent les yeux bandés, à l'intérieur d'un chalet, puis la violèrent et la battirent sauvagement tout en la noyant d'injures. Devant la douleur provoquée par ces agressions, Madeleine perdit connaissance. À son réveil, elle était seule et complètement nue. Elle déchira ensuite un des rideaux du chalet pour s'en revêtir et se dirigea, à travers la neige, vers une autre habitation afin de trouver un téléphone. Lorsque le contact fut établi avec sa famille et la police, la jeune fille était, par l'intense état de confusion qui l'habitait, incapable de situer l'endroit où elle se trouvait. Madeleine réussit tout de même à décrire certains éléments de l'environnement (emplacement d'un arbre par exemple). Grâce à cette description sommaire, les policiers purent la rejoindre près de deux heures plus tard. Pendant ce laps de temps, perçu comme

interminable par Madeleine, elle se terra tout au fond d'une garde-robe, car elle avait extrêmement peur que ses agresseurs reviennent.

La police arriva sur les lieux puis conduisit Madeleine au poste de police où elle fut interrogée maladroitement, car, selon Madeleine, le ton adopté par les agents était accusateur et très culpabilisant. De plus, Madeleine n'avait eu aucune relation sexuelle avant cette expérience traumatique ce qui ajouta une lourdeur et une intensité supplémentaire. Madeleine illustre les mauvais traitements subis de la manière suivante :

« C'était dans un grand champ. Et c'était l'hiver. C'était en fin d'après-midi et y faisait pas beau. Un moment donné je me sens tirée par en arrière. C'était 3 hommes. Ils m'ont bouché les yeux. Là je vais être raide là, mais je vais te dire les mots qu'ils m'ont dit... Là ils ont dit : « Viens t'en ma plotte (...) tu vas aimer ça! » Là ils sont partis avec moi, je m'en rappellerai toute ma vie. Alors là ils m'ont mis dans un char. Là je ne savais pas où j'étais. J'avais peur au bout, je capotais, j'étais sûre que j'allais mourir là. Et là ils disaient... tu vas aimer ça... tu vas voir ma salope... tu vas voir et... Ils m'ont emmenée dans un chalet. Là ils m'ont déshabillée au complet. Il faisait froid au coton. Et là ils m'ont mis une lame (...) je sentais quelque chose en dessous de la gorge. Je peux pas te dire c'est quoi, j'avais les yeux fermés, je ne sais pas ce que c'était. Et là ils m'ont pénétrée par en avant, par en arrière... avoye donc! C'était assez pénible. Je pensais que j'allais mourir là. Et là un moment donné je me suis évanouie. J'ai repris conscience (...) je ne savais pas le temps, je ne savais pas l'espace, je ne savais plus rien. Sauf qu'ils n'étaient plus là.

Avant l'arrivée des secours, j'étais cachée dans la garde-robe et là je gelais et là... je frissonnais, je capotais. Je pleurais et j'avais peur qu'ils reviennent. C'était ça ma peur, qu'ils reviennent. Et j'avais mal partout. J'avais mal partout et ils m'avaient déchirée en plus... T'sé là c'était pénible. C'est mon père qui a réussi à me sortir du garde-robe, je voulais même pas sortir. Alors là mon père m'a pris dans ses bras et là ils m'ont amené au poste de police. Les policiers étaient raides! Et ils étaient deux. Et ils ne me lâchaient pas là. C'était vraiment là... as-tu vu les gars? Et je n'avais rien que leurs voix dans la tête. Et je ne les avais pas vus. Ils disaient : « Comment ça se fait? » Ils m'accusaient là! Franchement là! J'étais accusée là...»

2.4 Lydia

Lydia était âgée de 24 ans lors de l'entrevue semi-dirigée. Cette jeune femme a été la cible de plusieurs formes de maltraitance. Elle a effectivement vécu de la violence conjugale de l'âge de 15 ans à 19 ans et de la négligence de la part de ses parents qui baignaient dans l'abus d'alcool et de drogues. Cette violence s'est intensifiée et renforcée pendant plus de 18 mois. Tout au long de cet intervalle de temps, son conjoint (Luc) adoptait envers elle divers comportements hostiles reflétant son désir de la contrôler par tous les moyens. Peu à peu, ce dernier est parvenu à mettre en place les conditions psychosociales susceptibles de favoriser le contrôle le plus complet possible de l'existence tant psychologique que sociale de Lydia.

Au point de vue psychologique, Luc façonna progressivement les croyances et les sentiments que Lydia entretenait envers elle-même, les autres et la vie en général. L'univers mental de Lydia est devenu très négatif (faible estime et confiance en soi, etc.) et il exerçait une influence destructrice sur le plan social. En favorisant l'intériorisation de croyances erronées, Luc renforçait l'isolement social de Lydia en nourrissant les conflits et les tensions sous-jacentes entre celle-ci et diverses personnes de son entourage (parents, amis) par la révélation répétée de mensonges soigneusement construits. De temps à autre, de sévères disputes pouvaient se produire entre Luc et les parents de Lydia. De plus, les contacts sociaux de Lydia étaient de plus en plus rares en raison des scènes de jalousie de son conjoint et du contrôle qu'il exerçait sur elle. Les seules sorties sociales qu'elle pouvait se permettre étaient organisées par Luc et elles se déroulaient chez ses amis à lui. Au cours de ces rencontres, Lydia était la cible d'humiliations continuelles. Luc et ses amis riaient d'elle pour tout et pour rien.

Plus Lydia s'isolait socialement et plus la violence psychologique s'accompagnait de maltraitance physique. À plusieurs reprises, Lydia fut victime des excès de colère de son ami de cœur. Lors de ces moments troublants, Lydia pouvait recevoir des objets (trousseau

de clés) sur le visage. Il la menaçait régulièrement de la tuer. Étant donné que Lydia ne travaillait pas, Luc profitait de ce lien de dépendance financière pour la menacer de ne plus la nourrir. Ces intimidations amplifiaient les craintes profondes qu'elle ressentait pour sa sécurité.

Après quelque temps de fréquentation avec son conjoint, Lydia est devenue enceinte. Cet événement l'a rendue très vulnérable tant sur le plan psychologique que physique. En plus de faire des efforts pour accepter les transformations physiologiques inhérentes à sa grossesse, la jeune femme devait encaisser une pluie d'insultes de la part de son conjoint et vivre avec l'insupportable angoisse que Luc agresse également son enfant (lors de la grossesse et après l'accouchement). Un jour, il est passé près de l'étrangler. Vers la fin de cette relation conjugale, Luc avoua les adultères qu'il commettait régulièrement avec des prostituées. La jeune femme décrit la situation de violence conjugale dont elle a fait l'objet en ces propos :

« Dans le fond j'ai enduré ça à peu près 3 ans. Vers la fin de mes 15 ans à aller jusqu'à 18, 19 ans là ça l'a été chaotique là. Ça l'a été très très difficile. Ah! C'était atroce! Veut, veut pas enceinte tu viens énorme. Tu n'a pas à te le faire dire que t'es grosse et que t'es « lette » là. Il m'espionnait. Il allait jusqu'à m'espionner dans ma vie privée pareil. Il a même déjà été jusqu'à falsifier ma signature pour avoir des cartes de crédit à mon nom. Ça va loin là! J'ai intercepté le papier à temps. Même avant qu'on déménage à Montréal, je me souviens qu'il m'avait « garoché » ma bourse. Il a déjà péte une vitre de char. Il était très très très impulsif. Il pouvait se choquer en deux minutes pour des banalités. Il a déjà brisé le radio que ma mère avait prêté. Il y avait énormément de conflits aussi avec moi.

J'étais à sa merci, j'étais son jouet, son jouet préféré. Tout le long de ma grossesse, j'ai dormi sur un divan à ressorts... et lui il gardait le lit double... Je me faisais mettre dehors de mon propre appartement. Mais c'est la seule chose qu'il faisait parce que moi je l'allaitais et il me chialait parce que je l'allaitais là. J'ouvrais la lumière à la plus faible intensité là puis... ah! Tu me réveilles! Va donc allaiter dans le salon tabarnac! Quand ça ne faisait pas son affaire... C'était des chicanes qui n'en finissaient plus. Il me traitait de grosse, il me disait que je n'étais pas belle... Il m'avait interdit de voir ma

meilleure amie au bout d'un mois parce qu'elle s'était pas mêlée d'une histoire de sa vie passée et puis... Il a vraiment chamboulé ma vie de A à Z. J'ai tout perdu mes amis. J'avais quand même une bonne gang d'amis. Ça me revient là! Il était jaloux de toute personne qui pouvait m'approcher. Il avait un contrôle absolu sur moi, je n'existais plus. Je ne vivais plus en tant que personne. Et t'sé... il criait là... Je devais avoir au moins 15 bleus sur le corps. Il m'avait étranglée à quatre reprises. Il s'en était même pété une veine tellement qu'il m'avait « swigné » fort là. »

2.5 Olivier

Olivier, âgé de 23 ans lors de l'entrevue, a vécu concurremment, dès l'âge de 6 ans, plusieurs formes de maltraitance. En effet, sur les plans physique et psychologique, Olivier a fait l'objet de multiples agressions perpétrées principalement par certains de ses pairs et professeurs. Olivier explique qu'il se retrouvait fréquemment la cible de mauvais traitements parce que son attitude trahissait son orientation homosexuelle. Étant donné la force des préjugés sociaux circulant autour du thème de l'homosexualité, le jeune garçon a été fortement rejeté et méprisé par ses pairs, par quelques-uns de ses enseignants et même par certains chauffeurs d'autobus scolaires. Ce rejet se manifestait à travers les coups physiques, les injures et les humiliations qui lui étaient quotidiennement infligés. Par exemple, certains élèves le traitaient fréquemment de « tapette » ou de « petite fille » à l'école ou encore l'attendaient, à chaque jour, à l'arrêt d'autobus pour le battre. De plus, Olivier a reçu plusieurs menaces de mort en raison de son orientation sexuelle.

Sur le plan sexuel, Olivier a été agressé au début de l'âge adulte. En effet, vers l'âge de 18 ans, Olivier a décidé de poursuivre ses études à l'extérieur de sa ville natale. Il est alors déménagé en compagnie de deux autres garçons. Lors de cette période de cohabitation, Olivier avoue avoir été agressé sexuellement par ses deux locataires qui ont réussi à exercer sur lui une forte influence manipulatrice. Il explique qu'il n'a pas été en mesure de rompre, et par conséquent il a continué de cohabiter avec eux malgré la

souffrance que cette situation abusive lui procurait. Olivier fait la description des mauvais traitements dont il a été la cible de la manière suivante :

« J'étais rejeté, j'étais le « reject » de l'école. J'étais le cave... tous les noms... regarde... j'étais tapette, j'étais tout tout tout... Et là bien mon entourage embarquait là-dedans... le monde me disait : « Ah! Tu feras rien de bon dans la vie ». Parce que... veut, veut pas j'avais des échecs scolaires et je n'étais pas bon à l'école. Et les profs embarquaient là-dedans aussi. Et mettons que je n'avais pas une bonne note à l'école. Là le professeur allait le vanter devant tous les étudiants. Ah! C'est Olivier qui a encore eu la moins bonne note cette année. Nanana. Après ça je rentrais dans l'autobus. Les étudiants savaient tous ma note.

Même le chauffeur d'autobus embarquait là-dedans et il m'a callé. Ils me traitaient de « grosse cruche! » C'est quelque chose! (...) Je me faisais traiter de « Olivier la petite fille ». À tous les jours, je rentrais en pleurs. J'avais de la misère, c'était souvent ça. Les professeurs riaient de moi, ils m'engueulaient. Bien là quand ils arrivent et que tu te fais menacer de te faire tuer... christ de tapette! Là un moment donné, je vais en finir avec ma vie là t'sé. Ça c'est des phrases qui fessent là de te faire menacer de te faire tuer là (...) »

2.6 Sophie

Âgée de 39 ans lors de l'entrevue, Sophie a vécu, dès son enfance, plusieurs formes de maltraitance. Tout d'abord, elle a été témoin de la consommation abusive de médicaments et d'alcool chez sa mère et sa grand-mère biologiques. Ces périodes d'abus de substances étaient fréquemment accompagnées de scènes de violence (bagarres, chicanes) entre sa mère biologique et son conjoint qui était aussi alcoolique. Ensuite, Sophie rapporte avoir été l'objet de maltraitance physique grave et répétitive de la part de sa grand-mère biologique. Lors de ces moments de violence, Sophie explique qu'elle « *mangeait des volées* » à l'aide d'objets tel qu'un bâton, une ceinture et une cuillère de bois.

De plus, Sophie a été négligée par sa mère qui ne parvenait pas à répondre adéquatement à ses différents besoins de base parce qu'elle était presque constamment sous l'effet d'une solide médication. Sophie raconte qu'elle devait préparer elle-même ses repas étant donné que sa mère était « *trop gelée* » pour effectuer cette tâche.

Sophie précise que ce ne sont pas les agressions physiques qui ont causé le plus de répercussions négatives mais davantage la peur et la honte qui étaient générées par l'insécurité de retrouver sa mère et sa grand-mère dans un état lamentable, voire mortes.

En ce sens, Sophie illustre quelques situations ayant renforcé la profonde angoisse et la honte qu'elle entretenait à l'égard de sa mère en ces termes :

« Et sinon bien... je pense que ce qui a été encore plus dur c'était les matins où je me levais et elle était tellement gelée qu'elle avait la face bleuie parce qu'elle avait tombée, la mâchoire cassée parce qu'elle avait tombée. Les nuits où je me réveillais, j'avais entendu bing bang à 4h00 du matin, elle s'était levée pour faire du lavage, elle était tellement gelée qu'elle avait pris une débarque dans la salle de bain...elle voulait se suicider et elle m'amenait avec, elle voulait qu'on se tue finalement, elle voulait qu'on aille se tirer dans la rivière...Oup! Finalement tu arrives, elle est en sang à terre, elle a tombé. Ça, ça l'a duré jusqu'à sa mort ça. »

2.7 Christine

Christine était âgée de 21 ans lors de l'entretien semi-directif. Entre l'âge de 7 et 11 ans, Christine a concurremment fait l'objet de maltraitance sexuelle et psychologique. Elle a, tout d'abord, été attouchée sexuellement à plusieurs reprises par son grand-père. Ces agressions à caractère sexuel étaient accompagnées de maltraitance psychologique. En effet, le grand-père de Christine lui adressait de manière répétitive des menaces de représailles et de mort, de même qu'à sa mère et à sa grand-mère.

De plus, à l'âge de 14 ans, Christine a été la cible d'un viol commis par son parrain. Elle était chez lui pour garder ses enfants en compagnie d'une de ses amies, son parrain leur a fait consommer de la bière. Lorsque leur état de conscience fut suffisamment altéré, le parrain débuta ses agressions. Christine ne réussit pas à se défendre contrairement à son amie qui parvint à se déprendre de son emprise. Christine fut empoignée fermement par les cheveux et emmenée de force vers une chambre qu'il verrouilla.

Christine confie que la conjointe de son parrain est sortie brusquement d'une autre pièce. Celle-ci aperçut son amie couchée par terre en position fœtale et entendit Christine se débattre pendant que son parrain jouissait. Elle ne fit aucun effort pour secourir les deux jeunes filles en détresse.

À la suite de cet épisode de maltraitance, son parrain l'a attouchée sexuellement à quelques reprises et l'a harcelée psychologiquement afin qu'elle vienne à nouveau garder ses enfants chez lui. Christine résume de façon percutante la maltraitance qu'elle a subie en ces mots :

« C'était à 14 ans (...) c'est mon parrain fa que... Il m'a violée en me « déviargeant » avec ma meilleure chum. On était allé garder... Il est allé acheter une 24 et il a loué un film porno, il s'est installé là, il m'a fait boire et bonsoir! (...) Ma chum, elle s'est pas laissée faire. Elle, elle avait un peu moins bu que moi, elle était moins vulnérable, je ne le sais pas... plus... plus capable de se défendre. Elle avait moins peur et... Et là il m'a « pogné » par les cheveux, il a sorti ma chum de la chambre (...) C'était très agressif, très violent. Elle s'est écrasée en petite boule, elle est restée là et elle a tout entendu ça. Moi je criais et lui il criait de jouissance. C'était dégueulasse bien raide.

Mon parrain nous a embarrés tous les deux là moi et lui. À un moment donné, la blonde à mon parrain est sortie des toilettes, elle a vu ce film-là qui jouait. Elle s'est rendu compte que mon amie était à terre t'sé et que moi j'étais là, elle l'entendait crier, elle m'entendait dire : « Aidez-moi! Non! Non! » T'sé... et pantoute! Elle a rien fait! (...) Elle a tout vu ça, elle a tout entendu ça et elle était bien assise dans le salon et elle attendait. (...) Full insensible, full...

ah! C'était terrible! Ça s'est répété 3 fois, qu'il me rappelait et qu'il me disait : « là tu vas revenir garder ce soir. » Et je disais : « Non, je ne peux pas, je garde à une autre place... » C'était terrible! »

2.8 Mélinda

Mélinda était âgée de 22 ans au moment de l'entrevue. Lors de son adolescence, la jeune femme raconte qu'elle a adopté plusieurs comportements excessifs (consommation de drogue en particulier) qui ont pu contribuer à rendre la relation avec ses parents extrêmement tendue, voire quasi inexistante.

Cette tension familiale a mené à son transfert à l'intérieur de divers centres d'accueil. À son entrée au secondaire, à l'âge de 11 ans, Mélinda a fait l'objet de multiples épisodes de maltraitance physique et psychologique à l'école de la part de plusieurs de ses pairs. La violence qu'elle subissait était si importante que Mélinda n'a pas complété son secondaire IV.

La jeune femme a décrit ainsi ce passage douloureux de sa vie.

« Euh... je consommait. Je consommait beaucoup de drogues, beaucoup d'alcool, je fumais, bon... il y a rien que je ne faisais pas là. J'ai fait des familles d'accueil beaucoup, centres d'accueil. (...) je subissais beaucoup de harcèlement à l'école. Je me faisais écoeurer, je me faisais lancer des objets en plein milieu du cours, j'avais de la misère à me concentrer. Je recevais des menaces de mort, bon... il y en a des fois qui m'attendait après les cours avec un bat de baseball et... Ah! C'était vraiment l'enfer là! »

À l'âge de 15 ans, Mélinda a noué une relation amoureuse avec un homme plus vieux qu'elle. En l'espace d'une année et demie, un pattern de violence conjugale s'est progressivement installé entre Mélinda et son conjoint Yves. Ce dernier adressait d'importants excès de colère et de jalousie envers Mélinda à chaque fois qu'elle sortait à l'extérieur. Ces moments orageux étaient entrecoupés d'instant d'affection, occasions pour

Yves de s'excuser et de la convaincre de son amour. Ces expressions de tendresse réanimaient un sentiment de confiance suffisant pour qu'elle accepte de poursuivre la relation.

De plus, Yves profitait du fait que Mélinda était sans emploi en raison de son jeune âge. Il profitait, en effet, de cette dépendance financière pour la tenir dans l'angoisse d'être éventuellement privée de logis et de nourriture. Grâce à cette crainte qui planait au-dessus d'elle, Yves l'obligeait à s'occuper de toutes les tâches domestiques de la maisonnée. Privée de liens sociaux significatifs, Mélinda en est alors venue à percevoir ses conditions de vie comme une réalité tout à fait légitime et normale.

Elle a fini par s'isoler et à rester cloîtrée dans l'appartement d'Yves à ruminer des pensées sombres envers elle-même, les autres et la vie en général. Les seules relations interpersonnelles dont Mélinda pouvait jouir étaient extrêmement destructrices. En effet, Yves lui donnait la permission de participer aux rencontres amicales qu'il organisait parfois avec ses amis. Yves profitait de chacune de ces occasions pour humilier Mélinda et l'assujettir davantage. Elle se croyait totalement coupable de ce qui lui arrivait et croyait qu'Yves lui faisait une énorme grâce en demeurant avec une personne aussi inepte qu'elle.

Yves se montrait de plus en plus violent au plan physique en projetant fréquemment Mélinda sur les murs de l'appartement. Yves exprimait sa colère en lançant différents objets (gros trousseau débordant de clés, chaises) en direction du visage de Mélinda. Vers la fin de la relation, Yves mentait continuellement à Mélinda et ne se privait pas de lui avouer ses relations avec des prostituées. Par l'interaction de divers facteurs, Mélinda rompit avec Yves plusieurs mois plus tard.

Méline décrit le processus de violence conjugale qui a progressivement émergé de sa relation avec Yves de la manière suivante :

« C'est une période qui a duré à peu près un an et demi en tout. (...) bien là dès le départ il a commencé à me dire que mes parents ne m'aimaient pas. (...) Il disait que ma famille ne m'aimait pas, qu'il y a personne qui m'aimait. Mais bon... il disait qu'il croyait en moi. Et c'est juste parce que j'étais entourée de mauvaises personnes et j'étais comme une pas chanceuse et... J'étais comme pris là, je m'en allais j'étais dans la rue là! J'avais rien! (...) bon bien là t'sé... il a commencé par un petit mensonge. (...)

À la fin c'était rendu que j'étais vraiment séquestrée dans la maison, bien dans l'appartement. (...) Je n'avais pas de téléphone, je n'avais pas le droit au téléphone. Tout ce qu'il y avait c'était un cellulaire, qu'il traînait toujours avec lui. Et quand il était dans la maison, il barrait le clavier pour pas que je puisse téléphoner. Il faisait en sorte que j'aie jamais d'argent sur moi, ni un 0,25 cents pour pas pouvoir aller dans une cabine téléphonique et appeler. (...)

Les seules personnes que je voyais c'était ses amis à lui. Mais ce qu'il faisait, c'est qu'il s'arrangeait toujours pour que je passe pour une folle. (...) il peut te « gossier » pendant quatre heures de temps, jusqu'à temps que tu « pognes » et que tu fasses une folle de toi. (...) souvent il partait travailler et là...

T'sé il me faisait des menaces avec de la nourriture même là... dire... il faut que tout le ménage soit fait parce que sinon je t'apporte pas souper... Et ça, ça l'a été longtemps avant d'arriver à la violence physique parce que... il faut qu'il m'ait manipulé longtemps et qu'il ait fait beaucoup de violence psychologique pour arriver à dire que... je la frappe et elle pense que c'est de sa faute et elle pense qu'elle le mérite et elle pense que c'est correct. Et il faut qu'il m'ait manipulé longtemps. (...)

Ce qu'il faisait c'est qu'il me prenait... il me « pitchait » dans les murs. Il me poussait à terre. Il me prenait là t'sé de façon à me maîtriser, de façon à ce que je ne puisse plus bouger et il me serrait très fort. Il me lançait énormément d'objets. Il me lançait des chaises, des gros trousseaux de clés là avec une vingtaine de clés dessus. Il me « pitchait » ça dans la face. »

2.9 Maxime

Maxime était âgé de 52 ans lors de l'entretien qualitatif. Il a vécu de la maltraitance sexuelle lors de sa période préscolaire (4-5 ans environ). Ces d'agressions sexuelles étaient perpétrées par son oncle. Celles-ci étaient fréquentes et se sont échelonnées sur plusieurs années. À la suite de ces sévices, Maxime a continué à subir de la violence sexuelle à l'intérieur de ses relations amoureuses jusqu'à récemment. À l'époque où les agressions sexuelles se sont produites, Maxime demeurait avec ses parents biologiques ainsi qu'avec ses frères et sœurs. Les parents de Maxime lui assuraient un bon soutien sur les plans financier et instrumental. Cependant, une grande distance émotionnelle séparait Maxime de son père et de sa mère. Ce phénomène engendra d'importantes carences affectives que Maxime tentait de combler en orientant son intérêt à l'égard des personnes lui manifestant de l'amour si minime soit-il. Les parents de Maxime se trouvaient prisonniers du cercle vicieux de la violence conjugale. Cette violence généralement verbale écorchait au passage Maxime qui ne pouvait espérer recueillir de l'affection dans un climat familial où l'agression était monnaie courante.

Plus les années se sont succédé et plus la violence verbale entre ses parents s'est transformée en violence physique. La violence existant entre le père et la mère de Maxime a connu son apogée lors de son adolescence. À la suite du divorce d'avec sa mère, le père de Maxime a commencé à boire d'une manière excessive. Il n'était pas rare que les comportements de plus en plus délirants de son père nécessitent une intervention policière. Par exemple, ce dernier pouvait se barricader à l'intérieur d'une chambre et sortir des couteaux ainsi que des ciseaux afin de se protéger contre une menace. Ces événements de délire plongeaient fréquemment la maisonnée dans une atmosphère de terreur. Maxime décrit ainsi un de ses épisodes où le comportement de son père le troublait particulièrement :

« Il prenait de plus en plus un coup fort, il devenait de plus en plus confus dans son délire. Il transportait des meubles dans la chambre pour barrer la

porte, il sortait des couteaux, des ciseaux t'sé là... c'était assez « heavy metal » t'sé là... »

Lors des moments d'abus perpétrés par son oncle, Maxime se sentait important à ses yeux, car il recevait enfin un peu de tendresse d'une figure d'attachement significative. Lors de ces rapports sexuels, Maxime observait une baisse importante de son estime et de sa confiance en lui-même, ainsi que la résurgence de sentiments douloureux de honte et de culpabilité. À travers l'accumulation de ces situations abusives, Maxime en est venu à penser, entre autres, que l'amour ne pouvait se manifester que par une sexualité débridée et à risque (non protégée). Maxime s'embarquait dans des relations nuisibles sur les plans sexuel, affectif et physique. La maltraitance qu'il subissait l'affectait dans la poursuite de son cheminement scolaire et intellectuel étant donné qu'il lui était pratiquement impossible d'étudier à l'intérieur d'une cellule familiale où régnaient la peur et l'insécurité. Enfin, sur le plan social, la violence familiale renforçait son sentiment de honte à l'égard de lui-même et de sa famille. La honte à l'égard de sa famille, combinée à celle liée aux agressions sexuelles, lui interdisait d'inviter ses amis chez lui. Maxime résume ainsi la maltraitance qu'il a vécue :

« À l'âge de 3 ou 5 ans, j'ai été victime d'abus sexuel pendant plusieurs années par un oncle dans la famille... C'était répété... Il y a une problématique de honte là-dedans, donc j'ai toujours été honteux de ça. Et puis après ça bien ça demeure... tu rentres ça dans toi, c'est tabou, c'est caché. Tu te sens coupable parce que tu sais que si tu retournes à la personne, tu sais quel geste la personne va poser, tu sais que ce n'est pas correct, mais tu y retournes quand même. Il y a cette problématique-là de honte par rapport à ça. Après ça, ça fait la problématique d'estime de soi, d'image de soi que tu te sens... moins que rien et un pas bon... »

Mais en même temps pour me défendre je me dis bon... comme il y avait pas d'affection dans ma famille proche, père et mère, bien cette affection-là je l'ai trouvée dans une personne qui me la donnait, mais pas de la bonne manière. Le climat familial est devenu très violent, c'était dur tant psychologiquement que physiquement. Je pense que mes études ont été un peu perturbées à cause de ça. C'était difficile le climat familial donc quand

c'est difficile, les études c'est plus pénible car ce n'était pas tranquille à la maison pour étudier. Ou même comme je disais amener des copains pour faire tes travaux scolaires... ça... ça n'a jamais eu lieu car j'avais honte de ma famille.

Sur le plan relationnel, c'était une pulsion pure qui me menait durant ce temps-là. Donc c'était... baiser, baiser, baiser, baiser. Juste ça. Donc ce n'était pas comme je dis un ou deux gars, c'était des dizaines. Et en plus dans le temps c'était facile... en plus maintenant avec Internet il y a des sites de rencontres, tu cliques, deux coups de souris et tu as une rencontre au bout de 10 minutes. Et en plus je me protégeais plus ou moins là-dedans... J'ai joué ça très dangereux aussi en même temps. Et ça c'était comme de l'autodestruction. »

3. LA SYNTHÈSE DES FORMES DE SITUATIONS DE MALTRAITANCE VÉCUES PAR LES RÉPONDANTS

Cette partie présente les formes de situations de maltraitance que les participants ont vécues. Tout d'abord, plusieurs répondants (n=5) ont vécu de manière concomitante de la maltraitance psychologique et physique. Trois participants rapportent que la violence dont ils ont été la cible s'est produite à l'intérieur de la cellule familiale. Un répondant a précisé que la violence faisait rage autant au sein de sa famille qu'à l'intérieur des contacts qu'il avait avec certaines personnes de son environnement.

Ensuite, deux autres participantes (n=2) ont révélé qu'elles étaient victimes de violence conjugale. Enfin, l'ensemble des répondants (n=9) ont souligné que la maltraitance à laquelle ils ont fait face s'est produite à de nombreuses reprises et sur une période allant de quelques mois à plusieurs années.

Plus de la moitié (n=5) des répondants ont fait parallèlement l'expérience de maltraitance sexuelle, psychologique et physique. Une participante (Christine) explique que les épisodes de maltraitance dont elle a été victime ont été perpétrés, de manière répétitive et prolongée, par deux individus évoluant à l'intérieur de sa famille éloignée. Pour une

autre répondante, les mauvais traitements (viols collectifs) qu'elle a subis étaient perpétrés à la fois par certains membres de sa famille (immédiate et éloignée) et parfois par quelques amis de ses parents ; ils étaient répétitifs et étalés sur une longue période. Chez une autre participante, la violence qu'elle a été contrainte de vivre a pris la forme d'un viol collectif exécuté, qu'à une seule reprise, par trois agresseurs n'ayant aucun lien avec elle. Pour sa part, un interviewé souligne qu'il a été agressé sexuellement par une connaissance et a été l'objet de violence psychologique et physique orchestrée par plusieurs de ses pairs. Enfin, un dernier participant raconte avoir vécu, pendant une période assez longue, des agressions sexuelles de la part d'un membre de sa famille éloignée (oncle).

4. LES RÉPERCUSSIONS DE LA MALTRAITANCE CHEZ LES RÉPONDANTS

Cette section présente les résultats concernant les répercussions que l'exposition des répondants a provoquées sur les plans cognitif, affectif et comportemental. Ces trois dimensions sont, par souci de clarté, abordées séparément et d'une manière qui peut sembler linéaire, mais s'influencent, en réalité, de manière réciproque et constante. En effet, les données extraites par la présente étude ont été traitées à partir d'un mode de raisonnement écologique ou écosystémique dans le sens où une cause provoque un effet qui provoque un autre effet qui devient la cause d'un autre effet (Cyrułnik, Maestre et Elkaïm, 2009).

En d'autres termes, les répercussions (cognitives, affectives, comportementales) constituent à la fois des issues de la situation de maltraitance et des tentatives plus ou moins conscientes destinées la gérer. Ainsi, la présente étude considère que la signification des perturbations vécues par les répondants ne peut être reconnue qu'en les replaçant dans le contexte relationnel dans lequel elles sont apparues.

4.1 Les répercussions cognitives et affectives

Dans le cadre de la présente étude, la notion de croyance renvoie à une « *Attitude intellectuelle d'une personne qui tient pour vrai un énoncé ou un fait sans qu'il y ait nécessairement une démonstration objective et acceptable de cette attitude* » (Reuchlin, 1999 : 228). De plus, selon Doron et Parot (2007), la croyance :

[...] peut être de l'ordre du délire ou de l'hallucination ; elle peut être fondée sur des valeurs morales ou religieuses socialement légitimées (mythes, foi) ; elle peut aussi procéder des savoirs de « sens commun » ou connaissances ad hoc élaborées en fonction d'intérêts individuels ou d'exigences sociales. (p.174)

Ces croyances et sentiments sont présentés en fonction de la personne ou de l'objet vers lesquels ils sont dirigés, c'est-à-dire à l'égard de soi-même, des autres, et de la vie en général.

4.1.1 Les croyances et les sentiments à l'égard de soi-même

Ce sous-groupe de croyances englobe les pensées que les répondants ont eues à leur égard à la suite de leur exposition à différentes formes de maltraitance. Plus spécifiquement, ces croyances se rapportent

L'évaluation primaire (stress perçu)

En ce qui concerne l'évaluation primaire de la maltraitance, la majorité des répondants (n=7) ont considéré les situations de maltraitance comme une perte ou une menace.

S'exprimant sur le viol collectif dont elle a été la cible, Madeleine démontre bien la perte de sens que cet événement a provoquée.

« Et là je ne comprenais pas, je me disais... comment ça se fait? Comment ça se fait que... je ne suis même pas belle! Je ne suis même pas attirante! J'étais habillée par dessus habillée, écoute... c'était en plein hiver là t'sé là... Là je disais... je ne comprends pas... Pourquoi? Pourquoi ça m'arrive à moi?...je me disais... pourquoi j'ai passé par là? Il était 4h00 de l'après-midi, je n'aurais pas dû passer par là, ce n'était pas beau dehors... on aurait dit que... je me rendais comme responsable de ça. Et que c'est peut-être moi qui l'avais cherché...? » (Madeleine)

Pour sa part, Christine a indiqué que la quête de sens par rapport aux violences sexuelles qu'elle a subies a perduré longtemps.

« Je me demandais pourquoi ça m'arrive à moi? J'ai tu fais quelque chose pour qu'il me fasse ça? Mon Dieu! Je dois avoir quelque chose à voir là-dedans c'est sûr... J'avais beaucoup de questionnements, je me demandais pourquoi. Je me suis demandé ça pendant des années là... » (Christine)

Toutefois, Maxime a expliqué comment le fait d'être agressé répondait, à travers ses yeux d'enfant, à un besoin irrépressible d'affection qu'il ne pouvait assouvir dans le contact stérile avec ses parents. Dans un tel contexte de carences affectives, les agressions perpétrées par son oncle lui donnaient le sentiment d'avoir une certaine valeur et la conviction qu'il n'était pas indifférent à sa présence et pour.

L'extrait d'entrevue suivant illustre que, selon les circonstances, la maltraitance peut être initialement et partiellement perçue comme une expérience positive.

« Oui, parce que j'étais choisi... comme il y avait pas d'affection dans ma famille proche, père et mère, bien cette affection-là je l'ai trouvé dans une personne qui me la donnait, mais pas de la bonne manière. » (Maxime)

L'évaluation secondaire (contrôle perçu)

En ce qui concerne l'évaluation secondaire de la maltraitance, les données démontrent que la majorité des répondants (n=5) ont eu l'impression qu'ils n'exerçaient pas de contrôle ou de pouvoir sur les différentes formes de maltraitance dont ils ont été la cible.

Par exemple, en relatant le contenu de son univers affectif par rapport à la maltraitance qu'elle subissait, Mélinda a exprimé avoir ressenti un fort sentiment de dépendance et d'impuissance par rapport au modèle de violence conjugale qui s'était installé progressivement entre elle et son conjoint. Cette idée est exprimée dans l'extrait suivant :

« Je sentais que je dépendais totalement de lui là. Que moi je n'avais aucune liberté de décision sur aucun aspect de ma vie. Je pouvais rien décider, rien de rien, même pas ce que j'allais manger pour souper là fa que... » (Mélinda)

Deux autres participantes ont confié que la maltraitance sexuelle a engendré une perte de contrôle sur le cours de leur vie:

« C'était une perte totale. J'avais aucun contrôle parce que premièrement ils étaient trois. Ils m'ont bouché les yeux alors que je ne voyais rien. Je ne savais pas ce qui se passait. » (Madeleine)

« Je sentais que je dépendais totalement de lui là. Que moi je n'avais aucune liberté de décision sur aucun aspect de ma vie. Je pouvais rien décider, rien de rien, même pas ce que j'allais manger pour souper là fa que... » (Mélinda)

À l'inverse, certains répondants (n=4) ont soutenu qu'ils pensaient posséder un certain contrôle sur l'événement. Ainsi, Nicolas estime avoir eu un certain pouvoir car il pouvait maîtriser les situations abusives en utilisant certaines stratégies adaptatives destinées à gérer et à se protéger des émotions désagréables causées par celles-ci en affirmant « *J'avais le contrôle de me renfermer sur moi-même...* » (Nicolas)

L'attribution causale interne et la culpabilité

La majorité des participants (n=7) se jugeaient coupables des situations de maltraitance. Ainsi, Mélinda a signifié le lien direct qu'elle dressait entre les épisodes de mauvais traitements et ses comportements. Elle croyait qu'ils étaient incorrects dans le sens où ils favorisaient les démonstrations de violence psychologique et physique de son conjoint.

« Je pensais que c'était moi qui étais pas correcte. Je pensais que c'était moi qui n'étais pas adéquate et que lui réagissait violemment parce que je n'étais pas adéquate. (...) Ça se peut pas que lui soit pas correct, c'est moi qui doit pas être correcte, c'est moi... C'était toujours ça mon discours là. » (Mélinda)

De plus, Mélinda a souligné qu'elle en était venue à croire que les situations abusives dont elle était la victime représentaient des expériences de vie normales et que, par conséquent la recherche d'une aide extérieure était totalement inutile.

« Je trouvais ça normal. Moi, je ne comprenais pas que j'étais dans un pattern de violence psychologique à ce moment-là. » (Mélinda)

Deux participants (n=2) ont explicitement mentionné que l'émergence et le maintien de ce type de sentiment avait une cause sociale. Tout d'abord, Christine a expliqué, à travers l'extrait d'entrevue suivant, de quelle manière son parrain nourrissait l'apparition et l'amplification du douloureux sentiment de culpabilité qu'elle éprouvait vis-à-vis du viol perpétré à son endroit et de comportements trahissant l'omniprésence de cette culpabilité en elle-même:

« Il me disait que c'était de ma faute. Il disait : « Tu avais rien qu'à pas t'habiller de même, christ! Je ne suis pas fait en bois! » Des affaires pour me faire porter ça là, me faire sentir coupable d'être comme je suis et... » (Christine)

« (...) je voulais engraisser premièrement pour ne plus être belle, pour ne plus plaire. Pour juste ne plus risquer de me faire agresser encore une fois... »

Écoute j'avais des cotons ouatés à cette époque-là, je sortais à l'extérieur avec mon grand-père, je n'étais pas prête à me mettre des gilets et me mettre en valeur un peu ou t'sé... » (Christine)

De son côté, Madeleine a raconté que l'attitude adoptée par les policiers l'ayant interrogée et celle de ses parents, à la suite du viol collectif, a favorisé le renforcement d'un sentiment de culpabilité. Les propos de cette femme évoquent de façon éloquente ce phénomène :

« (...) J'ai été quasiment trois heures au poste de police... à me poser des questions... Parce que c'était très confus mon affaire, alors je répondais quelque chose et cinq minutes après je répondais d'autre chose. (...) Ils ont été raides avec moi là... et là ils me posaient plein de questions et j'étais toute mêlée... Et là là c'était vraiment là. Ils me demandaient : « Comment tu étais habillée? Et comment tu étais ci... ». Et là tu te sens jugée là, au complet là. Et tu as l'impression là que c'est de ta faute. Tu n'as pas l'impression que c'est un malheur qui t'es arrivé. Tu as vraiment l'impression que c'est toi qui l'a voulu. C'est comme ça que je me suis sentie... Et j'avais l'impression que ma famille ne comprendrait pas. Maman disait : « Pourquoi tu as passé par là? Pourquoi tu n'as pas fait le tour? Pourquoi... » T'sé c'était toutes des questions. » (Madeleine)

« Ah oui! Après mon viol, c'est sûr que j'avais des chandails jusque-là et j'étais toujours habillée... il avait beau faire 30 dehors, j'étais toujours habillée... toujours des grandes affaires... rien de serré... » (Madeleine)

Un dernier participant Maxime a exprimé l'enchevêtrement de sentiments contradictoires qui le tenaillaient lorsqu'il allait à la rencontre de son oncle agresseur. Maxime a confié que plus il vieillissait, plus une culpabilité grandissante l'envahissait. Par ailleurs, il croyait posséder une valeur personnelle lorsqu'il était agressé par son oncle et par d'autres hommes par la suite.

Lors de ces agressions, il avait l'impression à la fois d'être privilégié, d'être souillé et indigné. Ses propos sont éloquents sur ce point:

« Oui, parce que j'étais choisi... Et en même temps dans ce milieu-là c'est très... c'est très... mon Dieu! Comment je dirais bien ça... tout est biaisé parce que comme je te dis, excuse-moi l'expression, mais il suffit de te déculotter pour que tu sois choisi. Alors... c'est ça. Mais c'est sûr que... comme j'avais aucune estime de moi, bien le fait d'être choisi et d'être... ah! un gars s'approche et il me fait des avances et... ah! Ça dure... l'instant d'un moment... ah! je suis choisi là. (...) Tu te sens coupable parce que tu sais que si tu retournes à la personne, tu sais quel geste la personne va poser, tu sais que c'est pas correct, mais tu y retournes quand même. Il y a cette problématique-là de honte par rapport à ça. Après ça, ça fait la problématique d'estime de soi, d'image de soi que tu te sens... moins que rien et un pas bon et un... bon t'sé... Mais en même temps pour me défendre je me dis bon... comme il y avait pas d'affection dans ma famille proche, père et mère, bien cette affection-là je l'ai trouvé dans une personne qui me la donnait, mais pas de la bonne manière. » (Maxime)

La honte

La majorité des répondants (n=7) ont exprimé avoir éprouvé un sentiment de honte à l'endroit d'eux-mêmes ou d'un membre de leur famille à la suite de l'exposition à une ou plusieurs formes de maltraitance. Pour plus de la moitié d'entre eux (n=4), la honte était causée par l'angoisse de subir la réprobation sociale, particulièrement des amis, et d'être blâmé à la suite de la révélation de leur vécu de maltraitance. Ce phénomène est décrit dans les extraits d'entrevue suivants :

« J'avais honte de mon corps. Ça c'était... et c'est même pas encore réglé aujourd'hui. C'était... le mot terrible est pas assez, c'était non, plus qu'un dégoût, c'était plus qu'un... ah! Non! Les complexes vraiment. La honte de mon corps, la honte de moi. Bien face à mes amis c'est sûr que je ne voulais plus les voir. C'était de la honte comme je te dis, c'était vraiment là... c'était de la culpabilité, C'était de la honte. J'avais l'impression qu'ils allaient penser que c'était de ma faute et que c'était moi qui allais... et qu'ils n'allaient pas me comprendre à travers ça et qu'ils allaient me juger et que... C'était ça là, je ne voulais plus voir personne là! j'avais honte de moi là... » (Madeleine)

« Oui, j'avais honte des événements qui se passaient, mais je pensais que c'était de ma faute, que c'est moi qui créais ces événements-là. Non, c'est sûr que je n'allais pas en parler au monde et dire... hé! J'ai vécu ça et c'est plate, hein? Hé non non non! J'avais honte là, je pensais que c'était de ma faute, c'était moi qui avais créé toute cette affaire-là là. » (Lydia)

La mésestime de soi

Les entretiens ont également permis de constater que l'exposition à un épisode de maltraitance a engendré, chez tous les répondants, une perturbation sur le plan de leur estime de soi et de leur confiance en eux-mêmes. En effet, l'ensemble des participants nourrissait l'idée qu'ils ne possédaient aucune valeur personnelle à la suite des événements traumatiques. Par exemple, Lydia, qui a vécu de la violence psychologique de la part de son conjoint, a mentionné que la juxtaposition de ces formes d'abus a pu compromettre le développement de son estime de soi et de sa confiance personnelle:

« Parce que quand tu as un enfant, veut, veut pas, ton corps change de A à Z et tu as de la misère à l'accepter. Et en plus tu as un homme qui ne t'accepte pas et qui te montre aucun amour, juste de la haine, juste du mépris, juste du dégoût. Tu ne peux pas ressentir autre chose que de te dégoûter... Ça allait loin là... vraiment, vraiment loin. » (Lydia)

De son côté, Nicolas a révélé que lorsque tu fais quotidiennement l'objet d'insultes en raison de ton orientation homosexuelle, *« tu te regardes dans le miroir et tu te haïs »* (Olivier).

Pour leur part, deux autres participants ont exprimé que l'intériorisation de la croyance de n'avoir aucune valeur personnelle les a amenés à se croire indignes au bonheur et à le repousser en adoptant des comportements autopunitifs. Les deux passages d'entrevue suivants illustrent bien cette réalité :

« Oui. Mais en même temps... ça vient comme habitué de... T'sé quand on dit là quelqu'un qui s'habitue pas au bonheur... ça on l'entend souvent, hein? »

Bien... moi aussi ça l'a été comme ça t'sé... Quand ça allait trop bien, bien là je m'organisais pour que ça aille mal un peu. » (Sophie)

« J'avais lu un livre qui s'appelle « La pute » et je me décrivais réellement comme une pute... homme, mais pute. J'étais qu'une sale pute. C'était impossible. C'était impossible de me gêter, de m'autocongratuler... non! non. T'sé comme je disais tantôt, il suffisait d'une critique négative à propos du travail que j'avais fait pour tout détruire. Une carte partait et tout tombait. Donc... alors là je tombais dans le dénigrement total. » (Maxime)

Dans ses propres mots, Madeleine a raconté les pensées qui l'ont brusquement envahie lorsqu'elle s'est faite violemment agressée par trois assaillants.

« (...) je me sentais sale (...) Je croyais que j'étais une poubelle à déchets là (...) Que j'étais un déchet. Je n'avais même plus le droit de vivre (...) Tu ne te sens plus digne, tu ne te sens plus rien, tu ne te sens plus... » (Madeleine)

De plus, lorsque interrogés sur la manière dont ils auraient pu se décrire à l'adolescence à quelqu'un qui ne les connaissait pas, la majorité des interviewés ont éprouvé des difficultés à dresser l'inventaire des qualités et ressources qu'ils croyaient posséder lors de cette période de leur vie. Ainsi, trois participants ont été en mesure de relever entre trois et six qualités comme le leadership, l'humour et la générosité. À l'opposé, la totalité des répondants n'ont eu aucune peine à brosser la liste de leurs faiblesses. Nadia et Christine ont, par exemple, mentionné qu'elles pensaient ne détenir carrément aucune ressource personnelle.

Devant la honte qui se dégageait à l'égard de leur personne, Nicolas a déclaré qu'il « *garderait peut-être bien plus ça pour lui*, et Mélinda a amplement élaboré sur le dégoût qu'elle nourrissait envers elle-même en ces mots éloquentes :

« Dans ce temps-là c'est certain que je me trouvais « lette », ah! je me trouve archi « lette ». Je pensais que... je pensais que je n'étais pas intelligente, que je n'étais pas bonne. On dirait que je n'avais aucune estime de moi-même

là... (...) quand j'étais jeune là, si tu me demandais de me trouver une qualité là... pfft! J'avais beau y réfléchir une journée de temps là, jamais je t'aurais trouvé une qualité là, jamais jamais là. Alors oui... je t'aurais probablement dit que je n'avais pas de qualité. » (Mélinda)

Deux participants ont révélé avoir vécu une ou plusieurs situations où ils ont été humiliés. Dans cet ordre d'idées, Christine a souligné que son ex-conjoint « *s'arrangeait toujours pour que je passe pour une folle* ». De plus, Olivier a exprimé comment l'attitude méprisante de certains de ses professeurs et de certains de ses pairs a pu contribuer à lui renvoyer une image profondément négative de lui-même et à renforcer son désintérêt sur le plan scolaire. L'extrait d'entretien suivant est évocateur en ce sens :

« Et les professeurs embarquaient avec les étudiants en plus. C'est quelque chose. Quand il faut que tu fasses des redressements assis et des « push up » dans une classe parce que tu ne sais pas dire le mot « here » en anglais là... Il faut que tu fasses le tour de tous les élèves à quatre pattes, il faut que tu dises « excuse me »... » (Olivier)

4.1.2 Les croyances et les sentiments à l'égard des autres

Ce sous-ensemble comprend les croyances ou les pensées pouvant avoir été générées ou renforcées par l'exposition de la personne à un ou plusieurs types de maltraitance et par l'interaction entre divers éléments contextuels. Cette catégorie de croyances s'adresse à l'agresseur ou les agresseurs, la famille, les amis et l'environnement social en général.

L'agresseur ou les agresseurs

La confrontation à une ou plusieurs formes de maltraitance a généré, chez la majorité (n=5) des interviewés, un mélange d'amour, de haine et de culpabilité envers leurs agresseurs. Mélinda a souligné comment son conjoint agresseur est parvenu à lui faire croire que ses comportements de maltraitance n'étaient aucunement problématiques. Celle-

ci a souligné qu'elle comparait le pouvoir que son partenaire exerçait sur elle à celui que peut avoir un gourou au sein d'une secte.

« Je le comparais à Moïse Thériaut. Ça allait loin! Au niveau de tout tout tout... le psychologue manipulateur et autant la violence physique, oui je l'ai comparé à cet homme-là et je le compare aujourd'hui... » (Mélinda)

Pour leur part, Nicolas et Sophie ont expliqué que leurs besoins d'affection et d'amour et certaines de leurs pensées à l'endroit de leurs parents les ont amenés à recourir à divers moyens destinés à encaisser la violence dirigée vers eux, et continuer à vivre dans un environnement de maltraitance.

« C'est tes parents... tu les aimes tes parents dans le fond là! » (Nicolas)

« Un mélange de haine et d'amour. Bien oui! Oui. Et en même temps le fait qu'elle soit ma mère biologique, je me demandais à quel point... si je l'aimais vraiment t'sé... Parce qu'on dit qu'avec nos parents biologiques c'est inconditionnel. » (Sophie)

Certains répondants ont même pris la défense de leur(s) agresseur(s). Ils ont pu reconnaître, lors de l'entrevue, comment cette intériorisation de leurs croyances envers les qualités de leur agresseur a rendu difficile l'obtention d'un soutien et d'une aide concrète des membres de leur entourage pour se sortir d'une violence conjugale qui ne cessait d'augmenter. En ce sens, Mélinda a exprimé des propos qui renforçaient sa vulnérabilité en condamnant toute possibilité de créer des relations interpersonnelles susceptibles de contribuer à lui faire percevoir différemment sa situation.

« C'est ça, parce que moi j'étais comme... hé! Après tout ce qu'il fait pour moi là... t'sé il fallait que je le défende et il ne fallait pas que quelqu'un dise quelque chose contre lui. Hé! Bien non! Il ne fallait pas que quelqu'un me dise un mot en mal de Luc là! Tout de suite... je n'écoutais même pas ce que la personne avait à dire, tout de suite je la revirais de bord et... qu'est-ce que t'as à parler contre lui? » (Mélinda)

La même participante (Mélinda) a affirmé qu'elle croyait en la bonté de son conjoint malgré le fait qu'il la violentait psychologiquement et physiquement. Elle allait jusqu'à dire « *qu'elle ne le méritait pas beaucoup* ». De plus, Mélinda en était venue à considérer qu'elle n'arriverait pas à pouvoir vivre d'une manière autonome.

« Bien lui il me faisait sentir ça là. Comme... il était comme le bon samaritain qui bon... il voulait bien me garder t'sé là... et il voulait bien s'occuper de moi là... Mais en réalité c'est comme si je le méritais pas là. Fa que... Non! Écoute là! Je l'adulais quasiment comme un Dieu là à ce moment-là, c'était... hé!... je l'adulais et je me sentais pas adéquate face à lui et... Comme si je ne le méritais pas. » (Mélinda)

« Je me demandais même comment que j'allais faire... je me disais... il voudra jamais me garder avec lui tout le temps... comment que je vais faire? Toute seule, je serai incapable de me débrouiller, je ne serai jamais capable de faire ci, faire ça... » (Mélinda)

La famille

La grande majorité des participants (n=8) ont partagé les pensées qu'ils portaient à l'égard de certains membres de leur famille (immédiate/éloignée) à la suite de la maltraitance subie. En ce sens, une participante croyait en la nécessité d'étouffer les émotions douloureuses provoquées par les sévices psychologiques et physiques dont elle était l'objet afin de ne pas risquer de contribuer à la destruction de la cellule familiale.

« Je voulais le tuer c'était clair. Et en même temps il ne fallait pas parce qu'il faisait partie de ma famille et je l'aimais beaucoup ma famille. Alors le poids il était pesant en « câlisse » ! Là si je parlais, je détruisais la famille. » (Christine)

La même répondante croyait que sa famille ne l'aimait pas, car elle semblait indifférente de son sort et des mauvais traitements qu'elle subissait. Toutefois, Christine a confié qu'elle nourrissait parallèlement, au fond d'elle-même, l'espoir (projection d'une croyance dans l'avenir) que sa famille comprenne sa souffrance et lui redonne sa valeur personnelle en la protégeant de son agresseur.

« Bien c'était qu'ils m'aimaient pas. C'était qu'en quelque part si ils faisaient rien, c'était parce qu'ils étaient en christ avec moi et de ce que ça pouvait me faire et... de toutes les conséquences que ça pouvait avoir sur moi. T'sé dans le fond... je pensais qu'ils m'aimaient pas. Je pensais qu'ils s'en foutaient bien raide. Ils continuaient à le voir, même en sachant que c'est en abuseur, qui a abusé de moi, que plutôt de me protéger moi et de risquer qu'il soit fâché. C'était bien plus simple finalement là... Même plus légitime que... c'est ça... ce n'était vraiment pas des belles pensées. Et ça, ça m'en a provoqué de la rage et de la colère épouvantable en moi. » (Christine)

Méline a, quant à elle, affirmé que l'attitude accusatrice et sceptique adoptée par divers membres de sa famille par rapport au viol collectif lui faisait croire qu'ils ne parviendraient jamais à comprendre la détresse qu'elle vivait. Cet extrait de l'entretien exprime cette réalité.

«...ils pouvaient pas comprendre ce que je vivais. Et j'avais l'impression qu'eux autres... Maman disait : « pourquoi tu as passé par là? Pourquoi tu n'as pas fait le tour? Pourquoi? ». T'sé c'était toutes des questions. Alors c'était de l'incompréhension aussi là. » (Madeleine)

Les amis

Lorsqu'interrogés sur leurs pensées à l'égard de leurs relations amicales durant la période où se sont déroulés les différents épisodes de maltraitance, il a été possible de constater que Nadia s'est soumise à une « loi du silence » très rigide qui empêchait toute possibilité de remaniement sur les plans cognitif, affectif et comportemental.

De son côté, Madeleine nourrissait l'idée que ses pairs ne pourraient être en mesure de comprendre ce qui lui était arrivé et qu'elle en est même venue à douter de son droit le plus inaliénable de renouer des liens amicaux :

« J'avais l'impression qu'ils allaient penser que c'était de ma faute et que c'était moi qui allais... et qu'ils n'allaient pas me comprendre à travers ça et qu'ils allaient me juger et que... C'était ça là, je ne voulais plus voir personne là! J'avais honte de moi là (...) j'avais l'impression que je n'avais même plus le droit d'avoir des amis. » (Madeleine)

L'environnement social en général

Sept répondants sur neuf ont éprouvé une insécurité par rapport au monde extérieur. Mélinda a exprimé comment son insécurité engendrait le besoin de trouver un endroit où elle aurait pu vivre une certaine paix intérieure.

«Et j'ai été tellement longtemps enfermée. Tu vois c'est pas pour rien agoraphobie... que c'est quand que je suis à l'extérieur que je panique. C'est que je ne me sens pas en sécurité à l'extérieur. Moi j'ai comme été appris... j'ai comme été « mindée » que... parce que c'est ça qu'il me disait lui, que je n'étais pas en sécurité à l'extérieur et que... Il me faisait voir ça comme quelque chose d'extrêmement insécurisant là aller à l'extérieur là, pour que je reste... que je sois portée à rester à l'intérieur et (...) Parce que moi c'est sûr je me sentais pas invitée nulle part là. T'sé je savais que j'avais aucun refuge où aller là. Et il y a bien des moments où j'aurais eu le goût de sacrer mon camp là et je n'avais pas de refuge où aller, des personnes pour me protéger.» (Mélinda)

De son côté, Lydia a mentionné que les propos manipulatoires de son ex-conjoint maltraitant l'amenaient à entretenir des pensées et des sentiments négatifs envers le monde extérieur. Cet état d'esprit lui faisait considérer son conjoint comme l'unique source pouvant lui procurer un sentiment de sécurité. Elle songeait sérieusement à renouer la relation amoureuse qui les unissait jadis.

« Mais moi je me disais... il faut que je le reprenne, j'ai peur quand je suis toute seule, je me sens pas protégée t'sé... il peut me faire quelque chose. Je me sentais comme... Je savais que je n'étais pas plus en sécurité avec lui, mais je me sentais moins menacée quand j'étais avec. » (Lydia)

Pour sa part, Madeleine ne croyait pas que les membres de son entourage puissent être en mesure de l'aider à surmonter la situation difficile qu'elle traversait.

« Après mon viol ça l'a été une période noire pour moi, ça l'a vraiment été une période difficile. Je me suis comme éloignée de tout le monde. J'avais l'impression que tout le monde me parlait dans le dos et que j'étais comme un animal de cirque. J'ai vraiment eu une période difficile là, ça l'a été vraiment

là... Je me suis comme séparée du monde en voulant comme ça là. »
(Madeleine)

Pour Lydia et Christine, la révélation de leur souffrance intérieure était inconcevable car elles étaient convaincues, qu'en parlant de leur situation, elles feraient l'objet de représailles de toutes sortes. Ces deux femmes pensaient aussi que les autres ne les aimeraient plus et qu'ils révéleraient à tout le monde les détails de leur vie personnelle. Christine s'est exprimée dans ces termes:

« ...en quelque part je me disais...qu'est-ce qu'ils vont penser? Et si eux autres ils pensent comme lui et que c'est vrai que je suis une agace et que c'est vrai que... Alors je me disais... peut-être qu'eux autres aussi pensent ça et peut-être que c'est vrai... non, je suis mieux de pas le dire parce que si ils pensent ça... En plus de penser ça ils ne m'aimeront plus, ça va tu se répandre à la grandeur de l'école? Et ça ne finissait plus là, c'était... Non, je n'aimais mieux pas trop en parler, pas pantoute. » (Christine)

4.1.3 Les croyances et les sentiments à l'égard de la vie en général

Ce sous-ensemble comporte un regroupement plus ou moins important de croyances ayant été renforcées ou provoquées par l'exposition à une ou plusieurs formes de maltraitance et par l'influence de divers facteurs contextuels. Ces pensées portent sur le point de vue de la personne exploitée à l'égard de certains aspects de la vie, particulièrement en ce qui concerne l'amour et l'avenir.

Trois répondantes ont parlé de l'influence de la maltraitance sur leur conception de l'amour. Par rapport à l'expérimentation de la maltraitance sexuelle, physique et psychologique, ces femmes ont affirmé à quel point la peur de se faire blesser à nouveau, et le poids de se sentir coupables des agressions, les ont amenées à afficher des comportements méfiants ou hostiles face aux démonstrations affectives réelles ou

imaginées de la part d'autrui à leur endroit. Ces femmes résument ainsi leurs impressions sur ce point :

« Je portais des vêtements amples pour pas attirer le regard des hommes sur mes courbes. J'avais peur d'être agressée encore (...) » (Nadia)

« Écoute j'avais des cotons ouatés à cette époque-là, je sortais à l'extérieur avec mon grand-père, je n'étais pas prête à me mettre des gilets et me mettre en valeur un peu ou t'sé... » (Christine)

« Je voulais être rebelle pour ne plus que personne m'aime parce que je me disais... le monde qui m'aime ce n'est pas correct. « Check » quand le monde m'aime et que moi je leur fais confiance comment ça finit. Ça faisait deux fois là! » (Christine)

De son côté, Madeleine entrevoyait plutôt l'amour avec un homme comme une réalité brutale et génératrice de souffrance.

« Pour moi l'amour c'était pas quelque chose de beau. Après mon viol, c'était quelque chose de violent, c'était quelque chose de brutal... Ce n'est pas beau pantoute! Disons que les petits rêves de petite fille se sont évanouis assez raide. » (Madeleine)

En ce qui a trait à leurs conceptions de l'avenir pendant la période où se déroulaient les différents types de maltraitance, les répondants ont fait part de deux catégories de réponse : une vision positive et une autre négative. C'est ainsi que près de la moitié des répondants ont continué à entretenir tant bien que mal une vision positive en l'avenir malgré la violence qu'ils subissaient. En ce sens, Nicolas a confié qu'il *« continuait pareil à espérer et à rêver »*.

Pour leur part, Olivier et Sophie alimentaient toujours une certaine confiance et une certaine attente en l'avenir. Toutefois, ce futur semblait plutôt sombre, car Olivier a avoué avoir songé au suicide comme un moyen ultime de mettre un terme à sa souffrance psychologique.

« (...) j'avais une petite flamme que ça va aller mieux un jour, mais je la voyais genre... faire des jobs poches, travailler au salaire minimum. » ...J'ai essayé de me suicider... ou pensé à essayer de le faire. Je voulais arrêter de souffrir. Écoute j'ai eu des menaces de mort et je n'étais même pas... (...) Bien là quand ils arrivent et que tu te fais menacer de te faire tuer et de te faire dire continuellement : « christ de tapette! » Là un moment donné... je me disais : « Je vais en finir avec ma vie là t'sé... » Ça c'est des phrases qui fessent là... te faire menacer de te faire tuer là... Comment tu perçois l'avenir quand tu entends toutes sortes de monde de même... « Tabarnache! » »
(Olivier)

D'un autre côté, cinq autres interviewés ont affirmé que l'avenir leur semblait une réalité plutôt sombre. À ce sujet, Lydia a mentionné qu'elle « *en était rendue à croire que la vie c'était juste l'enfer là* » et que l'avenir était incertain étant donné la possibilité à tout instant de se faire tuer par son conjoint.

En s'arrêtant sur la période des violentes agressions sexuelles qu'elles ont été contraintes de subir, Madeleine, Lydia, et Christine estimaient que leur avenir était très sombre ou inexistant. Ce phénomène est bien illustré à travers les passages suivants :

« C'était noir, c'était... Là il fallait que je sorte de ce trou-là là... C'est comme si j'avais été dans un trou là et que tu regardes alentour là, tout ce que tu vois c'est de la terre, tu ne vois pas rien d'autre là. Avant de sortir de ton trou et un moment donné... oup! Tiens! Tu commences à voir les rues là... Bien moi je voyais de la terre. (...) L'horizon était pas drôle pantoute. C'était vraiment... Et moi dans ma tête à moi, j'étais célibataire, pas d'enfant... ma petite affaire toute seule. J'étais très renfermée, j'étais très... C'était comme ça. (...) Quelqu'un m'aurait dit... Madeleine... quand tu vas avoir 42 ans, tu vas être différente... j'aurais dit... aille! Oublie ça toi! Je ne te crois pas! »
(Madeleine)

« Je pensais pas à mon avenir. Je n'étais même pas sûre d'en avoir. Je pensais plus à la mort que d'autre chose. Mais pas pour me suicider, je pensais que j'étais en danger. » (Lydia)

« Bien je voulais plus d'enfant. Ça c'était sûr. Pas le mettre au monde dans cet hostie de monde de fous-là. Je le sais pas... je ne pense pas vraiment que j'avais une vision de l'avenir. » (Christine)

Enfin, Lydia a mentionné comment son manque d'estime et de confiance en soi a contribué à se projeter dans un futur incertain où prédominent et se conjuguent impuissance et angoisse.

« Bien c'est comme je te dis là, je me sentais perdue, je ne savais pas qu'est-ce que j'allais faire dans la vie et comment que j'allais y arriver. Et surtout si j'avais à me ramasser toute seule là, je voyais ça énorme là! Énorme là me ramasser toute seule et être obligée de me débrouiller toute seule, là je voyais ça... vraiment énorme. » (Lydia)

4.2 Les mécanismes de défense et les stratégies d'adaptation utilisés par les répondants face à la maltraitance

Cette section apporte des informations sur les différents moyens utilisés plus ou moins consciemment (mécanismes de défense, stratégies d'adaptation) par les répondants pour gérer les informations et les émotions issues de leur exposition à une ou plusieurs situations de maltraitance. Les mécanismes de défense, mentionnés par l'un ou l'autre des répondants, sont les suivants : la dissociation, la sublimation, l'altruisme, la projection, le passage à l'acte, l'automutilation, le retrait apathique, l'évitement, le déni, le refuge dans la rêverie, la substitution, l'espoir et l'intellectualisation.

4.2.1 La dissociation

Selon la définition soumise par le DSM-IV (American Psychiatric Association, 1994), la dissociation correspond à une « *altération des fonctions d'intégration de la conscience, de la mémoire, de la perception de soi ou de l'environnement ou du*

comportement sensori-moteur ». Par le déclenchement de ce mécanisme de défense, la personne en difficulté tente de rompre l'accès de sa conscience au contenu de son univers affectif (affect, pulsion) qui est extrêmement douloureux (Perry, 2004 ; Brewin, 1997). Enfin, la dissociation peut engendrer également une altération fonctionnelle ou l'émergence d'un comportement inhabituel (Perry, 2004).

À ce sujet, Madeleine et Nadia ont révélé qu'elles avaient eu recours à la dissociation lors de leur confrontation à de violentes agressions sexuelles. En parlant du viol collectif qu'elle a vécu, Madeleine illustre bien l'aspect inhibiteur de la dissociation sur l'émergence d'émotions et d'effets négatifs :

« Oui, je ne m'en rappelais plus. Oui, je ne m'en rappelais vraiment plus. Ça m'a pris... ah! ça m'a pris un bon... un bon deux, trois ans avant de dire vraiment là que je commence à me rappeler des flash là. Je m'en rappelais par rapport... Quand les policiers étaient là, ce n'était pas si pire parce que ça venait juste d'arriver. Mais après ça, un coup que j'ai été chez nous et que j'ai été dans mes affaires, c'était des flashs. Je rêvais la nuit. J'avais des flashs durant la nuit. Je me voyais sur la table durant la nuit. Mais je ne voyais pas de face, je ne voyais pas rien et je voyais beaucoup de... beaucoup de douleur. C'était de la douleur, c'était... c'était tellement profond, c'était tellement ancré là. » (Madeleine)

Nadia a, quant à elle, décrit les effets psychologiques accompagnant la dissociation:

« C'est ça. Mettons la tête est en quelque part, le cœur est à une autre place, les émotions... et le corps est à une autre place. » (Nadia)

4.2.2 La sublimation

Selon la conceptualisation classique proposée par Freud (1936/1993), la sublimation consiste en une « *dérivation de l'énergie d'une pulsion sexuelle ou agressive vers des activités valorisées socialement (artistiques, intellectuelles, sportives, morales)*. La pulsion se détourne alors de son objet et de son but (érotique ou agressif) primitifs, mais

sans être refoulée ». La sublimation est donc une réponse aux conflits et aux stress « *en canalisant plutôt qu'en inhibant des sentiments ou pulsions potentiellement déplacés en un comportement socialement acceptable* » (Perry, 2004 : 123).

À la lumière des propos émis par les répondants, il apparaît que la majorité d'entre eux (n=6) ont exprimé plusieurs formes de sublimation (écriture, théâtre, sports, conditionnement physique) afin de gérer les émotions pénibles qui les envahissaient de manière plus ou moins prononcée. En ce sens, Nicolas et Sophie expliquent que ces activités socialement acceptables constituaient un véritable exutoire dans le sens où elles leur permettaient d'évacuer les tensions physiques et psychiques accompagnant l'agressivité causée par l'exposition à un ou de multiples épisodes de maltraitance.

Dans le passage d'entrevue suivant, Nicolas a exprimé la nécessité de pratiquer des activités sportives lorsqu'il était en institution:

« Dans le sport. Quand on était en institut là, on jouait au ballon chasseur, au hockey, le patinage, la piscine... Tu te défoules... il faut que tu te défoules. »
(Nicolas)

4.2.3 L'altruisme

L'altruisme désigne « *le dévouement à autrui qui permet au sujet d'échapper à un conflit* » (Ionescu et al., 1997: p. 128). À travers des manifestations altruistes, « *l'individu répond aux conflits émotionnels ou aux facteurs de stress internes ou externes en s'attachant à répondre aux besoins des autres, en partie comme moyen de satisfaire ses propres besoins* » (Perry, 2004: 110).

Nicolas et Nadia ont affiché des comportements altruistes afin de se libérer de leurs émotions douloureuses par la réalisation de certaines activités bénévoles.

« *Oui un exutoire. Avant que je commence à écrire et tout ça. Là après ça, ça l'a continué... dans l'entraînement, du bénévolat, beaucoup de bénévolat...* »
(Nicolas)

« *Bien il y a du bénévolat... qui m'ont vraiment confirmé que moi j'étais et qui m'ont vraiment confirmé que... quelle sorte d'intervenante. (...) bien ça m'a confirmé dans mes... que j'étais capable de devenir une intervenante.* »
(Nadia)

4.2.4 La projection

La projection désigne une « *opération par laquelle le sujet expulse dans le monde extérieur des pensées, affects, désirs qu'il méconnaît ou refuse en lui et qu'il attribue à d'autres, personnes ou choses de son environnement* » (Ionescu et al., 1997 : 228). Perry (2004 : 71) précise que le recours à la projection « *permet au sujet de gérer des émotions et des motivations qui le rendent trop vulnérable (à la honte et à l'humiliation en particulier) pour qu'il accepte de les éprouver lui-même* ».

Près de la moitié des participants (n=4) ont indiqué d'une manière plus ou moins consciente avoir utilisé la projection pour gérer leurs émotions négatives. Par exemple, Christine a porté des intentions (projection de ses pensées sur autrui) aux personnes qui tentaient de nouer une relation avec elle. Comme elle le raconte, la perte de confiance par rapport à ses agresseurs (grand-père et parrain), représentant des figures d'attachement particulièrement significatives à cette époque, a provoqué croyances négatives envers autrui et une projection engendrant des manifestations comportementales externalisées telles que l'agression et la délinquance. Ce phénomène a été décrit lors de l'extrait d'entrevue suivant :

« *Je voulais être rebelle pour ne plus que personne m'aime parce que je me disais... le monde qui m'aime ce n'est pas correct. « Check » quand le monde m'aime et que moi je leur fais confiance comment ça finit. Ça faisait deux fois là!* » (Christine)

4.2.5 Le passage à l'acte

Le passage à l'acte représente une tentative inconsciente de la personne de reprendre le contrôle d'une situation jugée insupportable en expulsant les émotions insoutenables reliées à leur interprétation à travers l'exécution d'actes variés dirigés envers différents objets (humains ou pas) (Foehrenbach *et al.*, 1991 ; Jeammet, 1983). Perry (2004 : 50) explique que « *le passage à l'acte permet au sujet d'évacuer ou d'exprimer des sentiments ou pulsions au lieu de les supporter et réfléchir sur les événements pénibles qui les stimulent* ». Cet auteur rajoute que « *le passage à l'acte comprend l'expression de sentiments, souhaits ou pulsions par un comportement incontrôlé et avec un dédain apparent pour les conséquences sociales ou personnelles* ».

Trois répondants ont rapporté avoir réalisé certains passages à l'acte à la suite de leur confrontation à une ou plusieurs formes de mauvais traitements. C'est ainsi qu'en discutant à propos des multiples agressions sexuelles orchestrées par certains membres de sa famille (immédiate et éloignée) et leurs amis, Nadia a confié avoir réalisé plusieurs passages à l'acte.

La jeune femme a précisé que ce mode défensif avait pour fonction d'empêcher la création de nouveaux liens d'attachement susceptibles de la blesser en lui faisant vivre de douloureux sentiments.

« Mais je me suis montée une armure, j'étais rendue que je faisais ma dure, je fonçais dans tout le monde, je ne voulais plus m'attacher, je ne voulais plus avoir de comptes avec personne... J'étais vraiment rebelle là...je n'avais pas d'émotions...j'étais vraiment dure, j'étais rien qu'en colère et c'était marqué... tassez-vous... le « bulldozer » arrive là... » (Nadia)

Pour sa part, Nicolas a mentionné que la détresse émotionnelle (la colère en particulier) qu'il ressentait s'atténuait temporairement quand il adoptait des comportements à risque, par exemple des vols et la conduite d'une automobile en état d'ébriété ou sans

permis de conduire. Pour Christine, le fait d'agresser physiquement autrui correspondait à une tentative de contrôler les émotions insupportables qu'elle portait à l'égard des agressions sexuelles et psychologiques dont elle a été la cible et les réactions négatives de sa famille par rapport aux événements difficiles. L'adoption d'un comportement « rebelle » avait également pour fonction de bloquer l'établissement de nouveaux liens interpersonnels pouvant engendrer le risque d'être agressée une seconde fois et revivre, par conséquent un amalgame d'émotions qu'elle ne se sentait pas capable de supporter avec le peu d'estime et de confiance qui lui restait. Enfin, elle a décrit avoir réalisé une série de passage à l'acte reflétant son grand malaise intérieur.

« Je savais que frapper ce n'était pas correct mais ce n'est pas grave... je frappais mon frère, je frappais mes sœurs, mes demi-sœurs. Je frappais tout le monde... je faisais plein de passages à l'acte, j'avais volé le char à mes parents. J'étais partie en char, pas de permis, un char à « clutch ». J'en avais frappé un autre. Constat d'accident, mes parents m'avaient accusée de vol automobile. Je vendais, je suis partie en fugue. Beaucoup de passage à l'acte. Je suis partie en fugue à Montréal avec ma sœur. » (Christine)

4.2.6 L'automutilation

L'automutilation est définie comme la destruction ou l'altération des tissus corporels sans intention suicidaire consciente (Favazza, 1998 : 260). Les définitions conventionnelles de l'automutilation sont axées sur les blessures physiques, comme les coupures et lacérations cutanées. Dans le cadre de la présente recherche, l'automutilation englobe tout comportement physique, émotionnel, social ou spirituel adopté par une personne dans l'intention de se nuire à elle-même, comportement allant des blessures physiques aux comportements autodestructeurs, en passant par l'abus de substances et les comportements sexuels à risque (Adams et Gavin, 2005).

Plus de la moitié des répondants (n=5) ont eu des comportements automutilatoires. Ainsi, Christine s'est infligé une blessure dans le but de mieux contrôler le sentiment de

rage qui montait régulièrement en elle en raison du mutisme et de l'immobilisme des membres de sa famille en rapport avec les agressions sexuelles et psychologiques perpétrées par son grand-père et son parrain. Ses propos traduisent éloquemment cette situation :

« Ça c'était je pense une façon de sortir la rage, je détruisais tout. Je voyais un téléphone quand j'étais en christ, je le détruisais à terre. Je frappais dans les murs, je frappais partout. Je frappais... jusqu'au jour où je me suis crissé des coups de marteau sur la tête et là ma mère elle est venue me voir et elle a dit là wo! Wo ça ne va pas là! T'sé là... Là c'était à moi que j'en voulais et t'sé avec le marteau de même, je me détruisais la tête... bien là! Je voulais me faire sauter la carcasse... bien voyons donc! » (Christine)

Pour sa part, Nadia a rapporté s'être fait violence pour évacuer la colère qui émergeait fréquemment en elle. Elle a exprimé les divers comportements qu'elle manifestait lors de ses excès colériques comme suit :

« Bien... quand j'étais fâchée je me faisais mal. Je « fessais » dans des arbres, je me faisais mal aux jointures... Il y a des fois même que je me suis déjà cassée des jointures. » (Nadia)

Enfin, Madeleine a affirmé qu'elle tentait de réguler inconsciemment sa détresse émotionnelle en se faisant violence par la prise de douches répétitives. Elle résume cette réalité de la façon suivante :

« ... je me suis renfermée dans ma chambre, j'ai été quasiment cinq, six jours à pas sortir de ma chambre à quasiment pas manger. Je ne faisais rien que me laver. Je me lavais, je me lavais, je me lavais, je n'arrêtais pas. (...) Je me lavais. Je prenais ma douche... quasiment au sang tout le temps. J'étais comme pas capable de passer au travers ça. C'était comme... ah! Je me levais durant la nuit là... ah! Je n'étais pas capable de me toucher, c'était... eurk! C'était dégueu... j'allais me laver. Quand je sortais de la douche, ma douche était brûlante là. J'étais toute rouge de partout, j'avais des plaques là, j'étais toute rouge... » (Madeleine)

4.2.7 Le retrait apathique et l'évitement

Le retrait apathique fait référence à un « *détachement protecteur, fait d'indifférence affective, de restriction des relations sociales et des activités extérieures, et de soumission passive aux événements, qui permet à une personne de supporter une situation très difficile* » (Ionescu et al., 1997 : 274). L'évitement correspond, quant à lui, à un « *détournement actif des pensées, objets ou situations qui sont chargés en conflits* » (Bergeret, 1972). La plupart des interviewés (n=8) ont mentionné avoir utilisé des stratégies afin d'éviter les contacts sociaux susceptibles de stimuler une palette d'émotions désagréables pouvant être générées par une seconde victimisation. De plus, certains participants ont exprimé qu'ils s'étaient construit une « carapace » dans le but de se protéger au sein de leurs relations interpersonnelles. Ils illustrent cette réalité en ces mots :

« *Et mon mécanisme de défense c'était ça aussi, c'était de me montrer comme quelqu'un qui est dur. C'était une façade de dur là.* » (Nadia)

« *Ah! Ce n'était pas drôle dans le fond, tu te repliais sur toi-même dans le fond.* » (Nicolas)

« *... je me suis refermée comme une huître là. (...). Je restais dans ma chambre, je ne bougeais pas...* » (Madeleine)

« *C'était comme une carapace que je m'étais formée avec le temps là pour me surprotéger.* » (Lydia)

Pour éviter d'être agressées à nouveau, Sophie et Madeleine ont, pour leur part, parlé qu'elles adoptaient une attitude défensive afin que les autres ne perçoivent pas leur état de vulnérabilité, et par conséquent ne parviennent pas à faire renaître un douloureux sentiment de honte rattaché aux situations de maltraitance. De plus, ces femmes ont évité toute forme de contacts avec les membres de leur entourage afin de se protéger de leur détresse émotionnelle.

« *Ça se manifeste la honte... c'est que tu te caches. Tu te fais une carapace qui est pas la tienne, hein? Tu essaies de passer pour une dure. Tu essaies de*

passer pour quelque chose, quelqu'un qui n'est pas vulnérable du tout, qui est forte, qui est solide. C'est comme ça que ça se manifeste la honte. Comment j'expliquerais ça... Plus tu as eu honte parce que tu étais pauvre, plus tu veux avoir de l'argent. Plus tu as eu honte parce que tu as eu honte de l'intégrité de ta mère, bien plus tu veux devenir quelqu'un d'intègre et de solide et de fort et de respecté. C'est ce que ça fait la honte, ça part d'un extrême à l'autre. C'est ça. » (Sophie)

« Bien j'ai été... j'ai été quasiment trois, quatre mois sans parler. J'ai pas dit un mot, je ne parlais pas... Bien face à mes amis c'est sûr que je ne voulais plus les voir. C'était de la honte comme je te dis, c'était vraiment là... c'était de la culpabilité, C'était de la honte. J'avais l'impression qu'ils allaient penser que c'était de ma faute et que c'était moi qui allais... et qu'ils n'allaient pas me comprendre à travers ça et qu'ils allaient me juger et que... C'était ça là, je ne voulais plus voir personne là! J'avais honte de moi là... » (Madeleine)

De son côté, Olivier évitait certaines interactions sociales qui risquaient de conduire à des agressions physiques et psychologiques. Il a également rapporté qu'il mandatait son père pour aller lui acheter ce dont il avait besoin lorsque ses peurs à l'égard d'autrui l'envahissaient.

« Bien regarde... je suis sûr que telle personne va être à ce restaurant-là, bien je ne peux pas y aller. Je me suis empêché beaucoup de sortir. Beaucoup, beaucoup. Mettons que j'allais à une place, bien je me grouillais de sortir le plus vite possible pour pas voir telle personne. La peur d'être agressé. C'est fou, hein? Je sortais même pas mettons... je disais à Pa... regarde je te donne de l'argent, va me chercher ça. » (Olivier)

Enfin, Lydia a précisé qu'elle faisait des efforts afin de parvenir à faire abstraction des propos dégradants que son conjoint lui tenait de manière quasi continue.

« Ça me blessait énormément. Ça me faisait énormément de peine. Un moment donné tu fais comme si tu l'entendais plus là... Tu essaies de te changer les idées pour ne plus entendre... parce que ta colère est là... » (Lydia)

4.2.8 Le déni

Le discours de quelques répondants (n=3) laisse présager l'utilisation du déni pour les aider à faire face aux conséquences associées aux différents types de maltraitance. Le déni renvoie à l'« *action de refuser la réalité d'une perception vécue comme dangereuse ou douloureuse pour le moi* » (Ionescu et al., 1997 : 167). Par exemple, Olivier a exprimé qu'il déniait sa douloureuse réalité, liée aux sévices psychologiques et physiques, par le jeu qui est une forme de déni (Cramer, 1991).

Ce jeune homme a illustré l'agressivité qu'il canalisait à travers les jeux imaginaires qu'il s'inventait de la façon suivante :

« Je jouais à des jeux de guerre ou de... On dirait je ne sais pas... j'exprimais ma violence là-dedans. Je me faisais des châteaux avec les livres de Disney là et j'avais des bonhommes... t'sé des indiens en plastique là et des cowboys... moi je faisais des guerres avec ça. » (Olivier)

4.2.9 Le refuge dans la rêverie

Une seule personne a signifié avoir eu recours à la rêverie afin de se distancer de sa situation de maltraitance. Ce mécanisme trouvait sa source à travers sa consommation de tabac et l'écoute de musique. Elle résume ainsi sa pensée:

« Bien quand je fumais là, c'est sûr que je rêvassais ce temps-là. C'était vraiment ma pause là, je m'assois, je fumais ma cigarette là... Je rêvais à ce que j'aurais aimé faire là dans une vie... l'impossible là... C'est vrai qu'écouter de la musique là aussi ça m'aidait beaucoup. La musique ça m'a beaucoup aidé. Même quand j'étais plus jeune là, j'étais dépressive là, et le fait d'écouter de la musique là ça m'aidait beaucoup. C'était la seule chose qui arrivait à me faire déconnecter et... (...) C'est ça et à pas penser à mes problèmes un instant là et de... (C'est ça, de me sentir vivante un peu là. (...)) Bien parce que... comment je pourrais expliquer ça... parce que justement je ne sentais pas... pendant que j'écoutais la musique, je ne ressentais pas ce malaise-là constant que j'avais. » (Mélinda)

4.2.10 La substitution

Selon Plutchik (1995), la substitution constitue une tentative de résoudre un problème en réalisant une activité plaisante qui ne lui est pas associée. C'est ainsi que par l'entremise d'activités réalisées dans une forêt isolée, Christine a expliqué qu'elle s'offrait l'opportunité de prendre concrètement une distance physique et psychologique par rapport à la source de conflits, ainsi que de diriger sa conscience vers des pensées plus positives et constructives pour la vie en général.

« Oui, plus la tension baissait, plus on arrivait... et là je voyais le lac. On rentrait dans la cour... en haut de la cour et là je voyais le lac... mon Dieu Seigneur! Là c'était le paradis sur terre. Là j'étais bien et là j'arrivais chez nous t'sé là... là j'étais correcte. Mais là j'étais à l'aise et c'est beau Christine là, tu peux te calmer, tu peux tout lâcher, tu es arrivée. C'était de même que ça faisait. Je me disais : « Si c'est ça la vie, moi je ne veux pas vivre là ». T'sé c'était de même que je pensais. Avec tout ce qui était arrivé et tout comment ça se passait là. T'sé quand tu n'as pas de recul, tu ne peux pas prendre conscience du pourquoi là. Tu ne peux pas tout comprendre ça de même fa que... Il fallait en quelque part que j'aie des activités qui faisaient que je me rendais compte que la vie était belle en quelque part. » (Christine)

4.2.11 L'idéalisation

D'après Perry (2004 : 83), l'idéalisation signifie que « le sujet répond aux conflits émotionnels ou aux facteurs de stress internes ou externes en s'attribuant – ou en attribuant à autrui – des qualités exagérées ». En ce sens, Mélinda a confié avoir inconsciemment idéalisé son partenaire violent.

« Bien lui il me faisait sentir ça là. Comme... il était comme le bon samaritain qui bon... il voulait bien me garder t'sé là... et il voulait bien s'occuper de moi là... Mais en réalité c'est comme si je le méritais pas là. Fa que... Non! Écoute là! Je l'adulais quasiment comme un Dieu là à ce moment-là, c'était... hé! (...) Bien comme je disais là... je l'adulais et je me sentais pas adéquate face à lui et... Comme si je ne le méritais pas. » (Mélinda)

4.2.12 L'espoir

L'espoir est une aptitude permettant à l'individu de se projeter positivement dans le futur et d'imaginer comment la vie sera quand les temps difficiles seront passés (Mrazek et Mrazek, 1987).

Christine a explicitement mentionné qu'elle construisait fréquemment des scénarios qui lui permettaient d'espérer qu'un membre de sa famille réagirait face aux comportements de ses agresseurs. Elle espérait également que la dénonciation des actes incestueux allait la libérer.

« Cette roue-là d'abus intergénérationnels et qui est sans fin et qui est tabou et qui est... mon doux que ça n'avait pas de sens dans ma tête et tout le monde se ferme et que je sois en face de mon abuseur à Noël, ça c'est inconcevable, c'est non! C'est plus que malsain, c'est débile ma foi, c'est bon Dieu! (...) J'imaginai que peut-être un moment donné à un souper... j'imaginai toujours... le plus beau scénario dans ma tête, c'était qu'à un souper un moment donné, il y ait soit mon père, ma mère, ma grand-mère ou ma marraine, n'importe qui, qui se lève et qui dise... voyez-vous comment ça a pas de bon sens? Il est assis en face d'elle... là tu vas sortir « d'icite »... T'sé c'est ça que j'aurais voulu qui se passe. Et mon Dieu que je l'ai espéré. C'est terrible comment j'ai pu espérer ça. » (Christine)

4.2.13 L'abus de substances

Quatre participants ont exprimé avoir utilisé l'alcool ou la drogue pour gérer les perturbations affectives provoquées par leur exposition à divers types de maltraitance tout au long de leur adolescence. À ce sujet, Nicolas a affirmé qu'« *il consommait de l'alcool pour noyer sa souffrance* ». Une seconde interviewée a souligné que la consommation de cocaïne représentait le principal moyen qu'elle ait trouvé afin d'endormir la honte qui la hantait. Cette femme a démontré que l'intensité de sa consommation était proportionnelle à la honte qu'elle nourrissait à l'égard de sa mère et de sa grand-mère. Elle a résumé sa pensée ainsi:

« Alors j'étais festive beaucoup beaucoup, toujours prête (...) Parce que c'était intense, on parle de trois ans de consommation de cocaïne presque journalière là. » (Sophie)

Enfin, une dernière participante a souligné que la prise de drogue constituait un préalable impératif à tout contact avec le monde extérieur. Le passage suivant illustre bien ce phénomène.

« (...) tous les matins dans l'autobus je consommait de la mescaline. Je fumais un gros bat rendue à l'école dans les toilettes. Ça c'était ma routine du matin. Là après ça j'étais prête à aller dans le monde. » (Christine)

4.3 Les comportements ou les attitudes manifestés par les répondants à l'intérieur de différentes sphères de vie à l'adolescence

Cette section fait un survol des différents comportements ou attitudes adoptés à l'adolescence par les répondants dans leur vie scolaire et relationnelle à la suite de leur exposition à une ou plusieurs situations de maltraitance.

4.3.1 La vie scolaire

Sur les plans scolaire et professionnel, près de la moitié des répondants (n=4) ont exprimé les répercussions négatives de la maltraitance sur la poursuite de leurs études. En ce sens, pour Olivier et Christine, la violence qu'ils ont vécue n'a pas favorisé leur réussite mais a plutôt contribué à leur décrochage du système scolaire.

« J'étais rejeté, j'étais le « reject » de l'école. J'étais le cave... tous les noms... regarde... j'étais tapette, j'étais tout tout tout (...) Veut, veut pas j'avais des échecs scolaires et je n'étais pas bon à l'école. C'est normal, ça ne m'intéressait pas. Comment tu voulais que j'aime aller à l'école quand tu le sais que tu vas te faire écoeurer. Et les profs embarquaient là-dedans aussi. C'est ça que j'essaie d'expliquer à mes parents présentement. Tu étais pas bon à l'école, tu ne travaillais pas dans... Je le sais mais... comment tu veux que j'aime ça t'sé? Je me lève le matin... oh wow! Je vais me faire écoeurer alors! » (Olivier)

« Non, j'en n'avais pas de motivation pour l'école... À l'école, je me mettais des gros cotons ouatés, je me trouvais « lette »... non, non, pantoute! Je me foutais des profs, je me foutais de mes notes. (...) Avec les profs aussi, j'étais rebelle. J'étais vraiment rebelle. » (Christine)

4.3.2 La vie relationnelle

La totalité des répondants (n=9) ont mentionné que les épisodes de maltraitance ont eu une incidence sur la nature des relations avec leur environnement en renforçant ou en générant un système de convictions, de sentiments, et de comportements plus ou moins destructeurs à l'égard d'eux-mêmes, de la maltraitance elle-même, des autres, et de la vie en général. En ce sens, Nadia a indiqué que les agressions sexuelles dont elle a été la cible ont favorisé sa crainte de l'attachement et son désintéressement à nouer toute relation amoureuse et sociale. Chez certains autres participants (n=3), l'isolement social faisait partie de leur quotidien à la suite des agressions étant donné qu'ils éprouvaient de la difficulté à faire confiance à nouveau.

Dans l'extrait d'entrevue suivant, Madeleine a exprimé à quel point le fait de se faire agresser et les réactions environnementales vis-à-vis de l'agression qu'elle a vécue l'ont amenée à douter de la bienveillance des membres de sa famille, en particulier, sa mère.

« La personne qui se fait agresser, il faut qu'elle ré-apprivoise à parler à quelqu'un à côté d'elle, t'sé... à faire confiance! Ré-apprivoiser le fait de faire confiance. Tu n'as plus confiance en personne. Tu te dis : « Pourquoi que vous m'avez laissée tomber? Comment ça se fait que tu n'étais pas là maman? Comment ça se fait que tu ne m'as pas appelée? Comment ça se fait? » Comprends-tu...Tu en veux au monde entier. » (Madeleine)

La majorité des répondants (n=5) ont également exprimé avoir un grand besoin de l'approbation d'autrui pour se sécuriser, les poussant parfois à entretenir des relations centrées sur la consommation. À ce sujet, Christine est entrée en relation et a maintenu un

lien avec une femme qui contribua à renforcer son sentiment de n'avoir aucune valeur personnelle ni aucun avenir.

« C'est ça... t'sé quand tu te lèves la nuit et que tu vas pisser et que elle, elle est là, elle est à terre à côté du bain et elle se coupe avec une lame de rasoir... Elle te regarde et le cou, les cuisses, les avant-bras, n'importe quoi, le ventre... c'était dégueulasse. Et là il faut que tu la ramasses. Elle te regarde et elle dit : « Aide-moi! Non! J'ai de la misère à dormir, j'ai de la misère à croire que je vau la peine. Ça... me ramasser avec une personne de même... je me suis dit en quelque part je ne dois pas valoir... T'sé si moi j'ai fait le choix d'aller avec elle, ça doit être parce que... je ne sais pas... je vau ça là. » (Christine)

5. LES RÉPERCUSSIONS ACTUELLES DE LA MALTRAITANCE CHEZ LES RÉPONDANTS

Cette partie présente les résultats sur les perturbations qu'ont pu avoir, chez les interviewés, les épisodes de maltraitance sur les plans cognitif, affectif et comportemental. Ces trois dimensions sont abordées séparément, mais elles s'influencent, en réalité, de manière réciproque et constante. Ces perturbations sont explicitées sous forme de processus étant donné que chacune des répercussions constitue à la fois une issue de la situation de maltraitance et une tentative plus ou moins consciente destinée à la gérer par la résolution de problème et la régulation émotionnelle. Ce procédé permet alors de souligner l'aspect dynamique du processus de résilience.

5.1 Les répercussions cognitives et affectives actuelles de la maltraitance sur les répondants

Cette partie présente les croyances et les sentiments que les participants entretiennent actuellement à l'égard d'eux-mêmes, des autres, et de la vie en général.

5.1.1 Les croyances et les sentiments à l'égard de soi-même

L'ensemble des participants entretiennent actuellement une perception beaucoup plus constructive d'eux-mêmes que lors de leur adolescence ou de leur enfance. C'est ainsi

que les neuf répondants considèrent qu'ils possèdent actuellement un inventaire de qualités et de ressources qu'ils n'étaient pas en mesure de reconnaître lors de leur période adolescente. En fait, la quantité de qualités identifiées par six interviewés passent de nulle, pour la période de leur adolescence, à parfois plus de dix pour la période de leur vie actuelle. De plus, quatre répondants ont indiqué que des sentiments de force et de fierté les envahissent par rapport au fait d'avoir repris une vie qu'ils jugent satisfaisante malgré les multiples expériences de maltraitance qu'ils ont été contraints de vivre. Les bribes d'entrevues suivantes illustrent cet état de fait :

« Je sens une fierté... de dire... d'avoir passé par-dessus tout ça et d'être encore en vie, de profiter de ce que j'ai là et d'en prendre conscience. »
(Nicolas)

« (...) C'est des étapes de ma vie qui me sont arrivées et je suis fière de moi. (...) je me suis rendu compte que j'étais plus forte que je pensais. Que j'ai réussi à passer à travers des étapes que je ne pensais pas pouvoir passer. Et je me suis rendue compte que j'étais capable de me tenir debout. Ce que je ne savais pas avant. » (Madeleine)

« Bien je pense que je suis forte d'avoir traversé tout ça. Je pense que je vau la peine d'être aimée. Je pense que je suis aimable aussi. Je pense que je suis belle et ce n'est pas dangereux de l'être, même si je ne veux pas l'être trop. Je pense que si j'ai des enfants je vais les protéger et je vais avoir les yeux ouverts tellement grands que ça va être terrible. » (Christine)

« Oui, j'ai confiance en moi et je suis une personne énormément intelligente et j'ai beaucoup de talents, ce que je découvre maintenant. Je suis pas mal fier de moi! » (Olivier)

« J'ai énormément confiance en mon potentiel. » (Lydia)

Deux autres répondants ont mentionné être parvenus à se reconnaître comme une victime plutôt que comme responsable en se déculpabilisant à l'égard de la maltraitance. Les extraits suivants illustrent ces changements cognitifs et affectifs :

« Et moi je dis maintenant que je suis arrivée au mauvais moment dans une place où... j'avais pas rapport à aller mais j'étais là. C'est tout. Des « pourquoi » on n'en pose pas. Il n'y en a pas de réponse. C'est arrivé de même, c'est arrivé de même! J'étais là au mauvais moment, c'est tout. » (Madeleine)

« Oui, bien je ne suis sûrement pas coupable, c'est ça... c'est lui le problème. S'il a fait ça à 12, ce n'est pas moi le problème. (...) Avec le recul, j'ai appris à vivre avec. J'ai appris à me déculpabiliser totalement. » (Christine)

5.1.2 Les croyances et les sentiments à l'égard des autres

Sept participants ont révélé être aux prises avec des émotions négatives, vestiges de leur vécu de maltraitance. Tout d'abord, ces personnes ont confié qu'elles éprouvaient actuellement un sentiment d'insécurité à l'égard d'elles-mêmes et d'autrui se manifestant par un profond besoin de l'approbation des autres autant sur ce qu'ils sont que sur ce qu'ils réalisent. Ensuite, certains participants (n=3) ressentent encore actuellement de la colère envers leur(s) agresseur(s).

« Euh... je suis toujours convaincue que c'est la pire personne sur cette terre que j'ai connue et que je vais avoir connue dans toute ma vie, même si mon futur est pas encore arrivé. Mais pour ce qui est de la colère, c'est toujours... c'est sûr que je vais toujours en avoir envers lui. » (Lydia)

« Oui, de la pitié. De la pitié et encore de la rage et de la colère c'est sûr. Aucune confiance ça c'est clair envers eux autres. Mais je les regarde pas le nez baissé, je les regarde le nez en l'air et je les regarde... t'sé... même si l'autre il est mort, je le sais qu'il vit sa culpabilité... Et même si lui est encore en vie, je le sais qu'il vit sa culpabilité. » (Christine)

« Je l'haïs et il a gâché ma vie! Et c'est vrai, encore aujourd'hui j'ai des répercussions à cause de lui, à cause de ces événements-là, que j'ai beaucoup de travail à faire encore là, puis je ne commence pas à tenir des discours haineux comme ça là. » (Mélinda)

De plus, une autre interviewée a rappelé le douloureux sentiment d'injustice qu'elle ressent toujours envers l'immobilisme du système judiciaire à l'égard de son expérience de maltraitance.

« (...) je ressens toujours de l'injustice parce que mon passé refait mon présent à plusieurs reprises parce que je vis encore de l'injustice au niveau de la loi comme je te disais tout à l'heure. Et puis en rapport avec ça, je ne sais pas si un jour les juges vont se rendre compte qu'il est dangereux. » (Lydia)

5.1.3 Les croyances et les sentiments à l'égard de la vie en général

Cet ensemble de croyances fait référence à l'appréciation globale des répondants envers leur existence ainsi que les projections qu'ils élaborent pour l'avenir, c'est-à-dire leur niveau d'espoir d'une vie réussie. Près de la moitié des interviewés (n=4) ont une vision positive de leur vie actuelle. Par exemple, trois répondants ont livré les impressions suivantes à propos de leur vie présente.

« Aujourd'hui je considère que j'ai réussi ma vie, j'ai une belle vie. » (Sophie)

« Là maintenant je suis heureux et super bien dans ma vie. » (Olivier)

« Ma vie en général... j'ai une très belle vie en ce moment. » (Madeleine)

Les entretiens semi-directifs ont également révélé que tous les participants se projettent présentement de manière beaucoup plus constructive dans le futur en comparaison de la période de leur adolescence et sur des dimensions diversifiées de leur existence : l'amour, la famille, le travail, les études, et les amis. Par exemple, comparativement à la période adolescente où l'amour et l'attachement étaient jugés menaçants et inconcevables, Nadia a maintenant envie de nouer une relation amoureuse et de fonder une famille avec *« un chum qui est stable, qui est gentil (...) avec qui je veux avoir trois enfants »*. De plus, Christine s'est ouverte à nouveau à la possibilité d'avoir des enfants en croyant posséder les compétences et les ressources nécessaires pour répondre à

leurs besoins et pour ne pas reproduire sur eux la maltraitance qu'elle a subie comme le témoigne l'extrait de transcription suivant.

« Je pense que si j'ai des enfants je vais les protéger et je vais avoir les yeux ouverts tellement grands que ça va être terrible. » (Christine)

De son côté, Olivier, qui se contentait jadis d'un emploi qui n'avait pas de sens pour lui, a exprimé qu'il se voyait à présent en mesure d'accéder à une carrière intéressante et épanouissante. Enfin, Christine et Maxime ont confié qu'ils concevaient le futur de façon plus positive en parvenant à transférer les enseignements de leurs expériences traumatiques dans un travail qui soit utile aux autres.

« Mon Dieu je le vois beau! Je m'en vais au CÉGEP, je m'en vais être intervenante en délinquance. Je veux être travailleuse de rue avec mon pack sac et les junkies. Oui. Je veux donner au monde qu'est-ce que ça m'a apporté ces événements négatifs-là. Ce que ça m'a apporté comme forces et comme compréhension je pense. Je veux apporter ça au monde. » (Christine)

« Mais là avec ce que j'ai vécu... mettons je pourrais peut-être plus aider... mettons je suis plus à l'écoute des problèmes... sensible aux problèmes des autres, maintenant je suis plus ouvert par rapport à ça, ce genre de problématiques-là d'enfance et ce genre de problèmes, que tu peux être victime de tout ça et être en difficulté, mais que tu peux t'en sortir. Donc des fois je suis plus comme ouvert ou peut-être même aidant par rapport à ça. » (Maxime)

5.2 Les mécanismes de défense et les stratégies d'adaptation utilisés par les répondants

Cette section présente les mécanismes de défense ou les stratégies d'adaptation, orientés autant vers l'émotion que vers le problème, ayant permis aux répondants de gérer plus efficacement et plus activement les répercussions cognitives et émotionnelles en leur permettant de réévaluer plus constructivement la maltraitance vécue et surtout le sens généralement destructeur qu'ils lui ont initialement accordé. Ces stratégies sont les

suivantes : la capacité des répondants à prendre conscience de la maltraitance et à s'en reconnaître des victimes, la capacité des répondants à reconnaître leur part de responsabilité dans leur revictimisation et à s'extraire de l'état de victimisation par rapport à la maltraitance, la capacité des répondants à percevoir et à utiliser constructivement leur vécu de maltraitance, la capacité des répondants de réfléchir sur les facteurs ayant favorisé leur victimisation et de pardonner à la vie ou à leurs agresseurs, et la capacité des répondants de se projeter positivement dans l'avenir (espoir).

5.2.1 La prise de conscience de sa victimisation

Tous les participants ont mentionné que l'actualisation de leur processus de résilience devant la maltraitance a été facilitée par des transformations progressives et positives de leurs croyances, de leurs émotions, et de leurs comportements à l'égard d'eux-mêmes, des autres, et de la vie en général. En ce sens, Mélinda a raconté à quel point la capacité de prendre conscience de son assujettissement et de son aliénation à l'intérieur d'un cycle de maltraitance ainsi que de se reconnaître comme une victime sont des tâches ardues en raison de la déconstruction cognitive et affective qu'elle nécessite et constitue généralement une étape fondamentale dans un processus de résilience face à ce type d'expérience.

« Maintenant... à partir du moment où j'ai commencé à faire des prises de conscience, dire que j'ai subi de la violence conjugale et... non, je n'avais pas honte de ça. Même que ça m'a soulagé de dire que ce n'était pas ma faute et que ce n'était pas... ça m'a soulagé énormément là de dire que c'est lui qui était pas correct et... Non, non, parce que... t'sé c'est comme en même temps... j'ai commencé à avoir des preuves comme que j'étais intelligente et que j'étais... Alors là t'sé j'ai dit : « Non! Ce n'est pas vrai que c'est des femmes « nounounes » à qui ça arrive. » Et ce n'est pas vrai que c'est si évident que ça et qu'au bout d'une semaine il commence à te frapper et... T'sé là c'est pas... c'est pas qu'est-ce que les gens pensent... ce n'est pas qu'est-ce que les gens ont comme préjugé là. Alors je me sentais pas mal à l'aise. » (Mélinda)

Par exemple, pour Christine, la prise de conscience de sa valeur personnelle l'a amenée à arrêter de consommer des drogues dures qui constituaient, depuis longtemps, un moyen privilégié pour gérer ses émotions et ses pensées négatives.

« Bien mon Dieu! Tout ce que... que j'ai arrêté de consommer. Que j'ai brisé cette roue-là ça, ça l'a été un gros morceau. Que j'aie un chum qui m'aime. Que je suis consciente de ce que je vau. C'est ça. » (Christine)

Nadia a, quant à elle, mentionné que la conscientisation des répercussions générées par la maltraitance l'a amenée à se servir du modèle identificatoire proposé par son père biologique comme un contre-modèle de tout ce qu'elle ne souhaitait pas reproduire et revivre dans sa propre existence.

« Et j'avais déjà la conscience aussi de dire... je ne veux pas faire comme mon père biologique, je ne veux pas reproduire ça. » (Nadia)

De son côté, Maxime a mentionné qu'il a appris à prendre conscience de sa réalité et à changer sa façon de se percevoir comme une personne sans aucune qualité.

« Ce que j'appelle les cassettes aussi avant là... la cassette décollait là... Maintenant... avant mettons que la cassette décollait, et je réussissais peut-être à l'éjecter, mais maintenant la cassette elle ne rentre même plus dans la machine. Je la vois là la cassette, mais elle ne rentre plus dans la machine... C'est ça, ce n'est pas automatique. Au départ c'est ça... c'est vouloir s'en sortir mais en même temps être honnête avec soi aussi comme je t'ai dit, j'ai eu une première thérapie où j'ai été en surface, je n'ai pas été en profondeur. Donc se servir des outils mais pas laisser le coffre laissé là ... Il est important d'apprendre à me protéger... à mettre... à tisser des liens autour de moi qui font... qu'il va y avoir une barrière entre tes pulsions et les actes que tu pourrais poser. Donc il y a ça que j'ai appris à...donc éviter l'automatisme que je disais tantôt, toujours marcher...éviter le pilote automatique, toujours fonctionner avec des miroirs, des rétroviseurs. Un moment donné tu avances mais oup! « Check » tes miroirs où tu t'en vas là... t'sé là... où tu t'en vas là... c'est tu correct là t'sé? Donc protection et respect parce que je n'avais pas appris à me respecter du tout par le passé. » (Maxime)

Enfin, Nicolas a révélé l'importance de s'ouvrir aux autres, de ne plus avoir peur d'être jugé, et de ne pas faire en sorte de se victimiser.

« Se renfermer, d'être prisonnier de sa propre peau. De ne pas s'ouvrir aux autres. De pas parler de ce que t'as vécu, d'avoir peur de te faire juger. Ça c'est important. D'être la propre victime de soi-même, la propre victime des personnes qui t'ont fait de la merde. De rester dans le même pattern et de pas vouloir voir la réalité. Ça c'est beaucoup... c'est la prison personnelle. »
(Nicolas)

5.2.2 La responsabilisation et l'extraction de l'état de victime

Lorsqu'interrogés sur les éléments qui font qu'une personne puisse parvenir à dépasser les conséquences d'un traumatisme, la majorité des sujets (n=6) ont signifié que la résilience passait nécessairement par une reconstruction cognitive en ce qui concerne différentes dimensions. Tout d'abord, six répondants ont décrit la nécessité de s'extraire d'un statut de victime qui les paralyse à l'intérieur de croyances négatives où le risque de revictimisation demeure élevé. En ce sens, Nicolas a explicité, dans l'extrait d'entretien suivant, la décision que toute personne exploitée doit prendre un jour ou l'autre : celle d'intérioriser et de reproduire sans cesse les conditions favorables à la transmission intergénérationnelle de la maltraitance renforcées par l'environnement social ou celle de rompre définitivement les divers cercles vicieux les englobant :

« Oui c'est ça. Les autres t'ont donné l'héritage de vivre dans la misère ou bien de vivre dans le bonheur, mais c'est à toi de dire... OK, eux autres ils ont vécu leur vie, ils ont décidé de faire ça, mais de ne pas embarquer dans leurs affaires. Fa qu'il faut que tu choisisses. Parce que tu peux devenir ta victime. Moi je vais faire ma propre famille, elle a eu la sienne et moi je vais faire la mienne. J'ai vécu dans votre pattern, dans votre mauvaise affaire, mais là moi je ne rentrerai pas dans le même pattern. (...) Je n'ai pas accepté de me faire laver la tête dans le fond. De faire... un mauvais cheminement. » (Nicolas)

Pour sa part, Sophie considère que le maintien de la personne à l'intérieur d'un état de victime dépend de l'espace et de l'utilité qu'elle accorde à son vécu de maltraitance dans la définition qu'elle se fait d'elle-même :

« L'événement... peu importe l'événement que tu vis, la place qu'elle prend dans ta vie, c'est la place que tu veux lui laisser. Si tu fais ça dans un petit coin de ton classeur et tu vas le nettoyer... il est là, il existe là, je te dis pas de l'enterrer comme si il n'existait pas. De temps en temps quand tu es en souffrance, quand tu as de la peine, tu le ressors, tu fais le ménage dedans, tu le regardes... Après ça tu refermes le tiroir, tu continues d'avancer. Oup! Il t'arrive un autre événement, tu es fragilisé, oup! Tu rouvres ton tiroir, tu vas chercher les éléments dedans, bons qui te dérangent encore. Et là tu le polis, tu dépoussières, tu refermes le tiroir et tu continues d'avancer. C'est toujours là, mais finalement tu ouvres ton tiroir et tu as fait un beau ménage de ça ces événements-là. C'est « clean » c'est classé, pas trop de poussière. Écoute... regarde! Tu te rends compte que c'est un petit classeur finalement! Oui et il est beau. Tu l'ouvres, il est... il est vivable là. C'est l'image que j'aime donner de ça. Oui! (...) tu n'es pas que l'événement... (...) Oui, c'est une partie de toi que tu traînes, mais ce n'est pas tout toi aussi. » (Sophie)

Enfin, Nadia a expliqué que la résilience passe nécessairement par une prise de conscience de la responsabilité des individus dans le maintien de leur statut de victime et dans le maintien des conditions favorables à l'émergence de la maltraitance en tout genre.

« C'est ça. C'est ça que je te dis que... mais avant, je jouais quand même à la victime, je me comportais en victime. Je ne veux pas dire que c'est de ma faute si mon ex était violent avec moi, sauf que... J'ai quand même... Aujourd'hui je considère que j'ai quand même une certaine responsabilité parce qu'il aurait fallu que j'arrête de jouer à la victime et prendre ma vie en main. Et la journée que j'ai dit... bien là c'est assez! Je me prends en main et je vau plus que ça et... Un moment donné aussi tu le vois là! ça reflète là. » (Nadia)

5.2.3 La réévaluation constructive de la maltraitance

Huit répondants sur neuf ont progressivement appris à percevoir et à utiliser d'une manière plus positive les situations de maltraitance qu'ils ont vécues lors de leur

adolescence ou de leur enfance afin de s'aider eux-mêmes et d'apporter du soutien à des personnes de leur entourage. Plus particulièrement, trois participants ont mentionné que les épisodes de maltraitance leur ont permis de développer des qualités souvent insoupçonnées qu'ils peuvent se servir à l'intérieur de diverses dimensions de leur existence. À ce sujet, Madeleine a confié avoir l'impression qu'elle avait à traverser les épreuves accompagnant le viol collectif dont elle a fait l'objet afin de prendre conscience et stimuler les ressources qui sommeillaient en elle-même.

Dans ce même ordre d'idées, Nadia a affirmé comment elle a été en mesure de métamorphoser, à travers ses engagements bénévoles et professionnels auprès de femmes en difficulté, son vécu traumatique en une source de croyances et d'émotions beaucoup plus positives envers elle-même, les autres et la vie en général. À l'intérieur du passage d'entrevue suivant, cette jeune femme a exprimé que l'utilité positive qu'elle accordait à la maltraitance l'a amenée à trouver une confiance suffisante en elle pour s'investir dans des activités bénévoles et professionnelles qui ont renforcé davantage son travail de soutien auprès d'autres femmes en difficulté.

« Oui, bien ça m'a confirmé que j'étais capable d'être intervenante... Moi je me sers de mon expérience. Autrement dit c'est quoi que je fais, c'est que... je me sers de mon expérience que j'ai vécue pour dire aux autres femmes qu'on peut s'en sortir. » (Nadia)

Pour leur part, Maxime et Sophie estiment que les épisodes de maltraitance ont contribué à élever leur niveau de sensibilité envers les personnes ayant été aux prises avec ce même type de problématique. Maxime estime qu'il n'aurait pas pu développer son empathie sans avoir traversé ces expériences douloureuses ; pour sa part, Sophie considère que l'émergence et la conscientisation progressive de cette sensibilité à sa propre souffrance et à celle d'autrui ont guidé ses choix professionnels.

L'extrait d'entrevue suivant décrit comment Maxime s'est trouvé un emploi où il peut mettre à contribution d'une manière implicite son bagage d'expériences de maltraitance et les conséquences sous-jacentes afin de créer un lien de confiance avec ses élèves en difficulté engendrant des possibilités d'échange très valorisantes pour lui-même :

« (...) je te dirais, j'ai choisi l'enseignement aux adultes justement à cause de ça, à cause de l'approche. Là c'est plus de l'approche individuelle, donc ils (les élèves) viennent à toi, donc ils sont obligés parce que c'est de l'approche individuelle, de l'enseignement individuel, mais en même temps tu apprends à les connaître plus. Tu as plus l'occasion de t'ouvrir à eux, à leur livrer tes expériences de vie. L'ouverture... Là bien l'élève tu vois que... ah! Tu peux leur dire que tu as eu des difficultés et que tu as essayé la médication et que ça l'a fonctionné et que tu en as essayé d'autres et que ça n'a pas marché. Et là après ça ils me voient d'une autre manière eux... et moi aussi, connaissant plus leurs difficultés. Donc là aussi ça l'aide beaucoup pour l'enseignement avec ce genre d'élèves-là. (...) mettons, je suis plus à l'écoute des problèmes, sensible aux problèmes des autres, maintenant je suis plus ouvert par rapport à ça, ce genre de problématiques-là d'enfance et d'adolescence. Je peux leur montrer que tu peux être victime de tout ça et être en difficulté, mais que tu peux t'en sortir. Donc des fois je suis plus comme ouvert ou peut-être même aidant par rapport à ça. Donc je suis plus apte à comprendre ce qu'ils vivent en dedans. » (Maxime)

De leur côté, Sophie et Madeleine ont souligné que la réévaluation de la maltraitance ne se manifeste pas nécessairement par la révélation de leur vécu traumatique mais, entre autres, par une attitude empathique envers une autre personne partageant une histoire de vie similaire dans le cadre ou non d'une activité professionnelle.

« Le fait de vivre cette violence m'a construit, ça m'a permis d'être ce que je suis, donc je m'en vante pas ce que j'ai été, ce que j'ai vécu, loin de là, je le cache. Sauf que... quand je suis en face de personnes qui vivent des difficultés, mon empathie est différente. (...) Je ne crois pas que je serais ce que je suis aujourd'hui si je n'avais pas eu ça. À ce point-là là! » (Sophie)

Mélinda a, quant à elle, mentionné que, malgré l'intensité qui est rattachée à son expérience a fini par générer des effets positifs même si l'exercice de réflexion est une tâche parfois très laborieuse.

« Arriver à voir le côté positif aussi. Ça, ça m'aide beaucoup parce que... ça a l'air con là... même dans la pire des atrocités qu'il peut pas t'arriver là, c'est sûr que ça l'a eu une conséquence positive sur ta vie. C'est sûr et certain. Au pire là, la conséquence positive c'est dire : « Hé! Là j'ai appris quelque chose. » T'sé là... mais peu importe c'est quoi là, la conséquence positive que ça l'a eue là, c'est de la trouver cette maudite conséquence positive là. » (Mélinda)

Dans ce même ordre d'idées, plus de la moitié des participants (n=5) ressentait des émotions constructives en ce qui concerne les expériences de maltraitance en parvenant à les évaluer comme une source de fierté plutôt qu'une source de honte. En ce sens, Madeleine et Sophie ont révélé que la honte issue des agressions s'est complètement évanouie. De plus, quatre participants ont mentionné ressentir actuellement un sentiment de fierté reflétant leur impression d'avoir remporté une victoire sur leur vécu de maltraitance. En ce sens, Nicolas a avoué éprouver *« une fierté... de dire... d'avoir passé par-dessus tout ça et d'être encore en vie, de profiter de ce que j'ai là et d'en prendre conscience »*. Madeleine a également exprimé la fierté d'avoir persévéré dans la diminution de la souffrance liée au viol collectif. Enfin, cette femme a dévoilé, à l'aide d'une analogie percutante, que l'intensité de son sentiment de victoire est proportionnelle à l'intensité des efforts qu'elle a été forcée de faire pour surmonter les conséquences de ses agressions.

« Oui. Oui je suis fière! D'avoir passé à travers ça et d'être bien... aussi bien que ça. Je suis fière de ça. Ah oui oui! C'est un gros chemin de croix là. C'était... ça l'a été très pénible, mais j'en ressors plus victorieuse de ça. En fin de compte vois-tu j'ai été victime, maintenant je ne suis plus une victime. » (Madeleine)

5.2.4 La réflexion et le pardon

Pour plusieurs répondants (n=4), un processus de résilience a pu être favorisé par une réflexion approfondie à l'égard de certaines de ces dimensions. Pour certains, cette réflexion s'est manifestée à travers processus de pardon. Ainsi, Sophie a confié que le fait d'arriver à comprendre le sens des gestes de maltraitance orchestrés par ses proches à son endroit a été un élément ayant facilité son processus de résilience en augmentant progressivement sa capacité de pardonner, et par conséquent en évacuant la haine et la colère qu'elle éprouvait à leur égard.

« Pardonne. Pardonne! Essaie de comprendre ton agresseur. Essaie de comprendre les motifs. Parce que souvent moi, c'est que derrière chaque geste posé... parce que la nature... moi je crois que la nature humaine... l'homme naît bon, hein? Ce que je vois derrière un acte d'horreur, devant un acte posé vers un enfant, ce que je vois c'est une souffrance. C'est une souffrance. Quelqu'un qui ne sait pas exprimer sa douleur, qui ne sait pas exprimer sa colère... La violence naît de la parole... de la parole « emmurée ». Alors ce que je vois derrière ça c'est tout le temps de la souffrance. Si tu pars de ce principe-là, je le sais que ma mère souffrait beaucoup plus que moi j'ai pu souffrir dans ma vie... Donc quand c'est ton parent... d'essayer de comprendre la nature profonde de sa souffrance qui l'amène à poser ces gestes-là. Ça peut aider parce qu'en plus c'est tes parents. Alors si il y a quelque chose que tu peux pas te dissocier c'est bien ça. Malgré qu'on finit parfois par s'en dissocier parce que sinon ça fait trop mal. Mais avant de se dissocier d'un parent, il faut que tu fasses du travail sur toi. Ce n'est pas comme un divorce là. » (Sophie)

Pour sa part, Madeleine a exprimé que son processus de résilience ne cherchait pas à pardonner à ses agresseurs mais plutôt à la vie elle-même, qui lui avait fait vivre son viol collectif comme un destin inévitable.

« Pardon pour la vie peut-être. Pardon pour les événements. Pas pardon aux violeurs. C'est sûr et certain que je ne leur pardonnerai jamais en tant que tel. J'ai oublié. J'ai comme fait le deuil de ça. Je me dis que la vie va s'en charger. Mais pardon aux événements de la vie. (...) Je me dis qu'un jour là ils auront bien des filles et ils auront bien des problèmes et ils penseront bien à ça... Moi je me dis que ça va être le remords qui va les gruger. Moi je n'ai

plus de remords. Je m'en suis sortie. J'ai été victime, maintenant je ne suis plus une victime. Et c'est ça ma victoire, c'est de m'en être sortie comme ça.
» (Madeleine)

De son côté, Nadia a révélé que sa résilience a été facilitée par sa capacité non pas à pardonner à ses agresseurs, mais plutôt aux comportements agressifs qu'elle a ultérieurement dirigés vers elle-même et autrui en comprenant que ceux-ci constituaient une réponse normale à une situation anormale. Enfin, Lydia a mentionné que l'actualisation de son processus de résilience a été rendue possible, entre autres, par un développement progressif lui ayant permis de pardonner non pas à son agresseur mais certaines attitudes de membres de sa famille.

« Bien... c'est sûr que ça se pardonne pas. Moi je ne pardonnerai jamais ça. C'est sûr que ça va rester là et que je vais apprendre à vivre avec. (...) Bien j'apprends à me pardonner envers moi-même... j'apprends justement à apprendre à m'aimer. Après ça j'apprends à travailler sur moi-même et à m'accepter. Même essayer de me détendre. J'essaie de me détendre, je prends plus soin de moi... » (Nadia)

« Je suis toujours convaincue que c'est la pire personne sur cette terre que j'ai connue et que je vais avoir connue dans toute ma vie, même si mon futur est pas encore arrivé... Bien je les remercie pour ce qu'ils ont pu faire. Et je les comprends s'ils ont pu faire certaines choses. Ils devaient avoir aussi peur que moi. C'est un peu ça que je retiens d'eux. » (Lydia)

5.2.5 La projection positive dans l'avenir

La majorité des participants (n=8) ont exprimé à quel point le fait de garder espoir en la vie est primordial afin de retrouver suffisamment d'énergie pour agir malgré les sentiments et difficultés liés à leur maltraitance. D'après Christine, une personne ayant fait l'objet d'un ou plusieurs épisodes de maltraitance doit continuer à croire *« que oui, même si tu es callée dans la boue et qu'on te pèse sur la tête, que tu peux reprendre ton souffle et remonter à la surface. »*

5.3 Les comportements adoptés par les répondants dans différents aspects de la vie à l'âge adulte

Cette section porte sur la description des différents comportements adoptés actuellement par les répondants dans divers aspects de la vie : la vie personnelle, la vie amicale et sociale, la vie scolaire et professionnelle, la vie conjugale et familiale.

5.3.1 La vie personnelle

Tous les participants ont rapporté avoir adopté des attitudes plus constructives à l'égard d'eux-mêmes. Ces attitudes ont pris des formes très variées. Par exemple, Olivier a révélé que sa résilience ou « *la plus belle vie au monde* », comme il dit, a été favorisée par l'augmentation de sa capacité « *de s'écouter soi-même, d'être soi-même et de ne pas vivre pour les autres, de se respecter et de respecter les autres* ». Dans ce même ordre d'idées, Lydia a exprimé comment le développement de sa capacité de ne plus douter de sa valeur personnelle et de son potentiel intérieur a été un mécanisme crucial dans l'épanouissement de son processus de résilience face à la maltraitance psychologique. Chez Christine, l'arrêt de sa consommation de drogue dure et sa (ré)ouverture à l'amour ont facilité son processus de résilience. La jeune femme a également dit qu'elle est devenue de plus en plus consciente de sa valeur personnelle.

« Tout ce que... que j'ai arrêté de consommer. Que j'ai brisé cette roue-là ça, ça l'a été un gros morceau. Que j'aie un chum qui m'aime. Que je suis consciente de ce que je vaux. » (Christine)

Madeleine a, quant à elle, exprimé comment l'accompagnement d'une intervenante l'a progressivement amené à aimer son propre corps, tandis que Sophie a indiqué que le fait d'être parvenue à cesser sa consommation de substances psychotropes, après un important cheminement personnel, lui a permis d'avoir des pensées plus positives.

« (...) Je ne suis plus aux mêmes étapes que j'étais adolescente quand ça s'est produit, pantoute là. C'est ça... Je suis capable de m'aimer, je suis capable d'aimer le monde. Je suis capable d'être bien sans être gelée... » (Sophie)

Pour Nadia et Maxime, le fait qu'ils s'accordent le droit de se récompenser reflète l'existence de croyances actuelles plus positives à leur endroit telles que la reconnaissance de leur valeur personnelle. Les deux passages d'entrevue suivants résument leur pensée:

« (...) je peux me gâter... mettons que je fais quelque chose, j'ai une belle note d'examen, je peux me gâter. Ou je me détends, je prends le temps de me détendre... » (Nadia)

« J'apprends à savourer les plaisirs de la vie comme, par exemple, un bon verre de vin, un beau coucher de soleil, un bonjour à quelqu'un. C'est aussi niaiseux que ça t'sé là. C'est ça, j'ai le droit à ça moi aussi. » (Maxime)

Les données démontrent également que huit participants sur neuf sont actuellement aux prises avec le besoin irrépessible d'être approuvé et de plaire aux autres. L'existence de ces émotions et croyances teintées d'insécurité à l'égard d'eux-mêmes et d'autrui se reflète, à titre d'exemple, par une tendance au perfectionnisme. À ce sujet, Mélinda a bien exprimé ce phénomène :

« C'est ça, j'ai besoin de me faire confirmer parce que je me fais pas confiance. Oui. Bien ça, c'est d'ailleurs une des choses que j'aurais à améliorer, c'est mon perfectionnisme là parce que je suis perfectionniste et je me fais pas confiance! Alors c'est ce mélange-là qui fait ça là, que je répète. » (Mélinda)

Enfin, Madeleine a souligné que l'image négative d'elle-même l'a longuement amenée à se détourner de sa véritable personnalité et de ses besoins fondamentaux, en s'imposant certaines retenues dans le but de ne pas être blessée à nouveau en trompant les attentes (réelles ou imaginées) des membres de son entourage.

« Parce que je suis une personne que bon... comment je pourrais dire ça... J'ai toujours voulu me faire aimer beaucoup. Et des fois je fais des choses que je n'aurais pas besoin de faire et je me ferais aimer pareil. Mais je le fais toujours par rapport à ça. Et ça c'est inconscient, je m'en rends pas toujours compte. C'est mon chum des fois qui me ramène à la réalité, qui me dit... Diane t'a pas besoin de faire ça... t'a pas besoin d'aller à une telle place, t'a pas besoin de faire ci et de faire ça... le monde il t'aime comme tu es... Et ça j'apprends à vivre avec ça aussi. » (Madeleine)

5.3.2 La vie amicale et sociale

Sur les plans amical et social, la majorité des répondants (n=5) ont exprimé entretenir plusieurs relations significatives avec des amis. En ce sens, Olivier a exprimé qu'au lieu d'utiliser la fuite comme moyen privilégié pour gérer ses émotions et ses représentations désagréables, il ne se prive plus de fréquenter les lieux susceptibles de combler ses besoins personnels.

« Je vais n'importe où, je ne m'empêche pas d'aller nulle part, je ne m'empêche plus de vivre. » (Olivier)

5.3.3 La vie scolaire et professionnelle

Sur les plans de la vie scolaire et professionnelle, la plupart des participants (n=6) ont indiqué poursuivre un programme de formation leur procurant satisfaction et motivation. Par exemple, Olivier et Sophie ont mentionné que leur vie scolaire est devenue beaucoup plus stimulante et épanouissante que lorsqu'il était adolescent.

« Ah oui, vraiment! Vraiment. Je suis bien encadré, j'ai des bons profs maintenant. Et je suis motivé surtout. Je n'aimais pas l'école... bien j'aime ça parce que ça va bien. » (Olivier)

« J'ai effectué un retour aux études qui m'amène à exercer une profession dont je suis fière. » (Sophie)

5.3.4 La vie conjugale et familiale

Sur les plans conjugal et familial, deux interviewées (n=2) ont mentionné s'être ouvertes à nouveau aux relations amoureuses. Ainsi, Madeleine a confié s'être permis de vivre une relation conjugale et familiale qui dure depuis maintenant 16 ans.

5.3.5 La vie spirituelle

Quatre répondants ont confié que le développement d'une vie spirituelle plus riche leur a permis d'attribuer un sens plus constructif aux épisodes de maltraitance de leur adolescence.

Dans l'extrait d'entrevue suivant, Nicolas illustre à quel point la puissance des symboles religieux, qu'il portait en lui-même, ont facilité sa résilience en l'amenant à conserver l'espoir de renaître de toute cette souffrance.

« Alors la résilience c'est ça, c'est la mort de ton passé. Tu en fais ressortir un positif, une vie nouvelle dans le fond. Autrement dit un retour à... une renaissance personnelle pour aller à une meilleure valorisation de soi et d'arriver à faire un cheminement meilleur que ton ancienne vie. Ça veut dire que tu as eu l'opportunité dans ta vie d'avoir ressuscité... une nouvelle naissance de positif, à comparer à ton début de vie qui a été globalement négatif. Moi la résilience ça rimerait à ça. » (Nicolas)

Pour Madeleine, le fait de comparer son difficile cheminement à un chemin de croix lui a permis de préserver, voire de développer une espérance et un sens en l'existence.

« Et comme j'ai dit... moi je suis sûre qu'on choisit notre chemin de croix si on veut. C'est un chemin que j'ai choisi qui était très difficile. Mais je suis contente parce que j'ai gagné là-dedans. (...) Et je me dis que... cet événement-là j'étais capable de vivre ça. Et j'avais à le vivre et j'avais la force pour être capable de le vivre. » (Madeleine)

De son côté, Mélinda a exprimé que le fait d'adhérer à la religion bouddhiste lui a permis de transformer positivement le sens conféré initialement à l'expérience de maltraitance vécue et la nature des sentiments qui en ont découlé.

« Moi je suis bouddhiste donc je crois beaucoup au karma là et je suis contente d'avoir appris, d'avoir été capable d'apprendre de cette épreuve-là, contrairement à beaucoup de personnes qui ont de la difficulté à apprendre de ce genre d'épreuves-là. » (Mélinda)

Enfin, Maxime a indiqué que le fait de partager des valeurs catholiques avec d'autres membres d'un groupe lui a permis de modifier progressivement l'image qu'il se faisait de lui-même, des autres, et de la vie en général. Ce répondant a raconté comment l'écoute ainsi que l'intérêt manifestés par autrui envers l'expression de sa souffrance a pu l'aider à renforcer son estime personnelle et à concevoir son utilité de celle-ci en le rendant plus sensible et apte à accueillir la souffrance des autres.

« Être chrétien en fin de compte, ils nous apprennent un peu c'est quoi, c'est juste être debout et être témoin et de s'ouvrir à l'autre. Parce que c'est sûr que la religion qu'est-ce qu'elle prend c'est l'amour de soi et l'amour du prochain. Alors moi ça rentre en plein dans mes cordes, l'amour de moi et l'amour du prochain. Donc m'ouvrir à l'autre. Ça aussi c'est une bonne thérapie, s'ouvrir à l'autre. » (Maxime)

6. LA CONTRIBUTION DES FACTEURS MICROSYSTÉMIQUES, MÉSOSYSTÉMIQUES ET EXOSYSTÉMIQUES DANS LE PROCESSUS DE RÉSILIENCE

Cette section présente l'apport positif ou négatif que l'environnement social a eu sur le processus de résilience des répondants. La première section traite des effets positifs de trois formes de soutien social, c'est-à-dire l'amour inconditionnel de personnes significatives, la présence d'attitudes confrontantes et structurantes de diverses personnes et la possibilité d'observer des modèles d'identification perçus comme positifs. La deuxième partie traite des aspects négatifs associés aux attitudes, et des comportements défensifs affichés par des membres de l'entourage des répondants sur leur processus de résilience.

6.1 Les formes de soutien social et leurs effets positifs

Les informations recueillies auprès des participants a permis d'identifier que des effets positifs générés par l'environnement social se sont manifestés à travers différentes formes de soutien affectif que les membres de l'entourage des répondants ont pu leur offrir.

6.1.1 L'amour inconditionnel et une attitude chaleureuse

Pour la majorité des répondants (n=6), diverses attitudes et comportements teintés d'amour et de non-indifférence adoptés par certains membres de leur entourage immédiat ont favorisé des transformations positives chez les répondants en ce qui concerne leur estime personnelle et leur sentiment de culpabilité par rapport à la violence subie. C'est ainsi que pour Olivier, le soutien affectif de sa tante lui a permis de conserver une estime nécessaire pour affronter son quotidien hostile, tandis que pour Madeleine ce sont l'attitude et le discours empreints d'empathie de son grand-père qui lui ont permis de nuancer le sens qu'elle accordait à la vie, en l'amenant à y percevoir les aspects positifs comme le plaisir de rire, de lire et de s'intéresser aux beautés de la nature. De plus, les paroles du grand-père lui ont également permis d'interpréter les réactions défensives adoptées par des membres de sa famille à son endroit non pas comme un manque d'amour ou un signe d'indifférence à sa souffrance, mais plutôt comme un signe d'impuissance. Sa réalité lui est alors apparue moins menaçante, ce qui a contribué à augmenter sa confiance à l'égard du monde extérieur, à tempérer sa tendance à l'isolement, à se responsabiliser dans la résolution de ses problèmes, et à reconstruire son réseau social. Les extraits d'entrevue suivants résument la pensée de ces deux répondants.

« Chez ma « matante » qui était ouverte d'esprit et je me confiais à elle. J'ai beaucoup parlé avec elle. Elle m'a beaucoup aidé. Je ne sais pas, je sentais une... Elle, elle montrait une confiance en moi, ce qui était rare. Ça me faisait beaucoup de bien. Après j'ai développé une confiance avec elle et j'ai beaucoup parlé avec elle. Elle m'a beaucoup écouté, elle m'a conseillé, elle m'a beaucoup aidé. » (Olivier)

Mon grand-père... Il m'écoutait beaucoup et... il faisait comme me faire réaliser des choses là t'sé là... que j'avais du monde qui m'aimait. Il me faisait réaliser ça beaucoup... que j'avais du monde qui m'aimait et que... Et que c'était dur pour eux autres aussi de vivre ça là. Ce n'était pas facile là. Mais que c'était à moi à passer au travers. (...) Je me sentais pas jugée. T'sé quand je te disais tantôt que ça prenait de l'amour là, bien mon grand-père il l'avait cet amour-là. (...) J'avais besoin de parler, je l'appelais. Et des fois il ne parlait pas. Il disait : « Ma puce... ce n'est pas toujours drôle la vie hein! Mais ce n'est pas grave, tu vas passer au travers ma chérie... tu vas passer au travers... envoye! » Et là il me disait que j'étais forte et que j'étais capable de passer au travers et... Il m'encourageait beaucoup là-dessus. Il m'encourageait. (...) Il me faisait croire en moi et il me tenait la main. (...) Et que j'allais être capable... et que je pouvais avoir ce beau là, que j'étais digne. Il me faisait réaliser ça beaucoup... que j'avais du monde qui m'aimait et que... Et que c'était dur pour eux autres aussi de vivre ça là. Ce n'était pas facile là. Mais que c'était à moi à passer au travers. (...)

Il était arrivé un moment donné dans l'après-midi et il est venu dans ma chambre et il est arrivé déguisé en clown. J'avais tellement ris là! et là il avait dit... hein! Il disait : « T'sé les clowns ça existe encore! » Et je m'en rappelle encore de lui... (Rires) il était drôle! Il me sortait des affaires dès fois comiques. Mon grand-père il venait me chercher souvent là et il disait toujours que j'étais sa petite perle et il venait me chercher. Là on partait dans le bois deux, trois heures et là il venait me montrer des écureuils. Et j'ai appris les sortes de bouleaux et j'ai appris toutes sortes de choses avec lui, des champignons, les variétés... Mon grand-père il lisait beaucoup, c'était un gros liseur et il me montrait plein de choses. Il m'a comme montré à être plus curieuse aussi et à aller voir mon environnement et être curieuse de mon environnement. » (Madeleine)

De son côté, Christine considère que l'amour que son conjoint actuel lui porte a amenuisé les défenses rigides qu'elle utilisait pour conserver le peu d'estime et de confiance qui lui restait. En assouplissant son mode défensif, la jeune femme a pu s'ouvrir aux gestes et paroles positives de cet homme et tracer la voie vers une reconstruction progressive de son univers cognitif, affectif et comportemental. Le fragment d'entretien suivant résume ce phénomène :

« Ouais t'sé il était... lui il s'intéressait à moi et il n'a pas voulu me sauter dessus. La première fois qu'on a fait l'amour c'est moi qui a décidé... tu

voyais... il me respectait, il m'aimait, il me regardait avec des yeux, c'était... terrible! Je le voyais, je le sentais qu'il m'aimait et qu'avec lui il n'y en avait pas de danger. On dirait qu'il a lu ça dans moi et qu'il l'a su tout de suite qu'il fallait... en douceur, aller tranquillement, qu'il fallait juste... savoir comment me prendre. C'est ça, que je n'avais jamais eu et que... ça m'a tellement valorisé cette étape-là là... Il me regardait comme si j'étais une déesse. C'était... mon Dieu là t'sé! Oui. C'était tellement vrai, ça lui paraissait dans la face, ça transperçait... non! C'était trop vrai. J'y ai cru et j'ai eu raison d'y croire. Parce que lui il n'a pas de déviance, parce que lui il fait tout ça par amour pour moi. C'est un acte d'amour. Ce n'est pas pour assouvir ses besoins t'sé... » (Christine)

Pour sa part, Nadia a exprimé que les encouragements offerts par certains membres de son réseau social lui ont permis de croire suffisamment en ses ressources personnelles pour être en mesure de concrétiser ses projets sur le plan scolaire. L'extrait d'entrevue suivant illustre bien son propos :

« Bien quand on est sonné c'est important avoir un entourage et... Parce que moi c'est quoi qui m'a permis justement à pas être K.O. c'est eux autres qui disaient... tu vas à l'école, tu vas à l'université... moi je disais... non, je ne suis pas capable... je ne dors plus... Tu vas à l'université... non, je ne suis pas capable... Hé! Un moment donné je dormais au volant... Là il a dit non... on va te donner de la médication, ça va mieux aller là... Mais tu vas à l'université! Je ne suis pas capable... tu y vas pareil! » (Nadia)

Pour Christine, l'amour de ses parents, se reflétant à travers leurs propos et leur disponibilité constante, a fait en sorte qu'elle ne s'est pas responsabilisée face aux épisodes de maltraitance et qu'elle a pu se reconstruire une estime d'elle-même.

« (...) ils ont permis de me déculpabiliser. Et ils m'ont aussi prouvé qu'ils m'aimaient inconditionnellement. Parce que même si ça c'est arrivé et moi je faisais n'importe quoi pour me rebeller et pour essayer de fuir ça, eux autres ils étaient toujours là. Et la seule chose qu'ils m'ont toujours répété : "Christine, on t'aime, quoiqu'il arrive. Tu vas faire n'importe quoi et on va t'aimer. Ça veut pas dire si tu te jettes en bas d'un pont qu'on va y aller avec toi, sauf qu'on va toujours continuer à t'aimer et à être là." » (Christine)

Mélinna a, quant à elle, révélé que l'accompagnement qu'elle a offert à l'une de ses amies et les gestes des membres de son environnement social ont favorisé sa résilience en l'invitant, tout en respectant son attitude défensive, à prendre conscience de l'anormalité de la situation de maltraitance qu'elle vivait et à réfléchir sur ses effets néfastes.

« C'est parce que c'est sûr que ce n'est pas évident parce que la personne elle est sur ses gardes et là... C'est sûr qu'il faut que tu essaies d'y aller subtile là. T'sé tu ne peux pas arriver et dire... admettons exemple là... hé! Ton chum là il n'est vraiment pas correct avec toi et franchement ce n'est pas normal... parce que c'est sûr que la personne elle va te dire... qu'est-ce que tu veux toi? Mange de la merde! T'sé essayer de passer un message subtile là. Je ne sais pas moi, exemple... hé! L'autre jour là il y a une de mes amies qui m'a appelée... t'sé ce n'est pas vrai là mais... hé! Je ne sais pas moi exemple... vite de même là c'est sur là... C'est quelque chose qui se pense longtemps à l'avance là, t'sé tu prépares un plan subtil, t'sé comme pour lui faire comprendre... T'sé la personne elle n'est pas obligée de répondre. T'sé ça lui fait juste réfléchir là. » (Mélinna)

Enfin, Madeleine et Mélinna ont rappelé, tout en soulignant l'influence salutaire et nécessaire exercée par leur environnement social sur la non-banalisation de la situation de maltraitance qu'elles ont vécue, qu'il n'en demeure pas moins que l'individu agressé doit, à son propre rythme, parvenir non sans peine et sans efforts à modifier le sens accordé à la violence vécue, car toute prise de conscience est un processus pénible à entreprendre.

« Tranquillement. Tranquillement. Il ne faut pas bousculer, il faut ne surtout pas bousculer. Exactement. Que la personne quand elle va être prête à ouvrir cette porte-là, elle va l'ouvrir toute seule. Mais il faut que la personne prenne conscience que ça vienne d'elle. » (Madeleine)

« Parce que... peu importe là... que la prise de conscience se prenne de n'importe quelle façon, ça fait mal une prise de conscience. Quand tu fais une prise de conscience là, c'est une claque qui t'arrive dans la face là. Alors c'est sûr que la personne ça va lui faire de la peine sur le coup, qu'elle va se sentir mal. » (Mélinna)

6.1.2 L'adoption et le maintien d'un cadre de vie structuré et structurant

Chez certains répondants (n=5), l'adoption et le maintien d'un cadre de vie structuré par diverses personnes de leur environnement social a eu une influence positive sur leurs croyances et leurs sentiments tout en leur procurant un effet structurant.

Pour Nadia, le soutien émotionnel de ses grands-parents lui a permis de modifier le regard qu'elle portait sur elle. L'ensemble des règles claires que lui imposaient ses grands-parents a alors été perçu comme une preuve de leur intérêt et de leur amour à son endroit. Cette impression a modifié son attitude défensive radicalisée par des périodes d'automutilation et de dissociation. Elle résume sa pensée ainsi :

« Et les seuls qui étaient capables de pas avoir peur, bien c'était mes grands-parents... et qui s'occupaient de moi c'était mes grands-parents. (...) Il y avait des règles chez eux, il fallait... C'est ça, une stabilité dans les règles. (...) Bien c'est que, chez mes grands-parents... j'arrivais, je ne me désorganisais pas ou... aussi je me sentais aimée avec une structure... Ce n'était pas du laisser-aller comme chez ma mère biologique là où tout... où c'est le bordel. (...) Bien elles étaient bonnes. C'est la seule place où que je ne faisais pas le « bulldozer » et que j'étais bien. » (Nadia)

De leur côté, Madeleine, Christine et Maxime ont indiqué que l'attitude confrontante et structurante adoptée par certaines personnes leur ont permis de prendre conscience à la fois de l'ampleur de leurs difficultés et du pouvoir qu'ils pouvaient exercer dans leur résolution. Tout d'abord, chez Madeleine, la prise de contact avec une sexologue a réussi à modifier sa manière réductrice de se percevoir en tant que personne. L'attitude confrontante adoptée par cette intervenante, après que Madeleine ne s'eut pas présentée à deux rendez-vous a fait en sorte qu'elle a pris conscience de son besoin de soutien. Pour Christine, l'approche affirmative et authentique démontrée par son frère lui a permis de renforcer suffisamment son estime et sa confiance en elle pour agir sur sa dépendance aux drogues.

Maxime a, quant à lui, confié comment son psychiatre lui a permis de prendre conscience des conséquences potentiellement destructrices liées à certains de ses comportements et de son pouvoir personnel à apporter des changements positifs dans sa vie. Les trois extraits suivants reprennent les propos de ces répondants.

« (...) Elle m'a accrochée et elle a dit : (en prenant une grosse voix) « Wo! Assez la fille là! Tu rentres ici ou bien tu sors... Et si tu sors tu ne rentres plus. As-tu compris? C'est assez là! Tu veux te faire soigner? OK! Mais là tu vas faire les efforts pour. Les sexologues ça se magasine comme n'importe quoi. Si tu n'es pas satisfaite et que tu n'es pas bien avec moi, ok, je vais le comprendre et va voir ailleurs. Mais si tu veux agir avec moi, tu vas agir comme il faut avec moi, assis-toi là, on va jaser. » C'est elle qui m'a fait décliquer. Parce qu'elle ne me prenait pas pour une victime. Elle m'a pris pour quelqu'un de... OK, oui tu as un problème, mais on va le régler ton problème. Arrête de te penser pour une victime là...Oui t'es une victime pour l'instant là, mais si tu ne veux pas t'en sortir, tu t'en sortiras pas... Elle m'a brassée. Et j'avais besoin de ça. J'avais besoin de me faire brasser et de me faire dire... OK la belle là! C'est assez là! Calme-toi là! » (Madeleine)

« Oui mon petit frère. ... il m'a « pognée » par les épaules, il m'a rentrée dans le mur et il a dit... je vais te faire comprendre le bon sens maintenant... Il dit : « Moi je t'aime et t'es trop intelligente pour ça. Alors tu te sors de là ou tu nous perds tous. Et je le sais que tu es très consciente quand tu fais ça. Là réveille câlisse! » Après ça, ça l'a été fini. Le lendemain matin ça l'a été fini. Ça va faire un an de ça au mois de juillet que j'ai arrêté de consommer des drogues dures. Et on dirait que parce que c'est lui... je n'écouterais pas n'importe qui. Mais lui non, c'est... je ne peux pas faire ça. Et il me le dit tellement avec ses yeux vrais et il me le dit tellement avec tout l'amour qu'il a pour moi que non, je ne peux juste pas passer à côté et... » (Christine)

« Le premier psychiatre m'avait dit : « Quel genre de vie tu veux faire les 15 prochaines années? » Le second psychiatre a repris un peu le même diagnostic sans en parler et il m'a dit : « Quel genre de chemin tu veux prendre? Celui-là ou celui-là? Parce que si tu continues où est-ce que tu es présentement, c'est sûr que ça te mène à la « mort », peu importe, physique ou psychologique, mais ça te mène à la mort. Alors qu'est-ce que tu décides? » » (Maxime)

6.1.3 L'intériorisation de modèles d'identification positifs

Les données indiquent que l'environnement social a contribué favorablement au processus de résilience des répondants en leur offrant plus ou moins consciemment l'opportunité d'observer diverses personnes s'acquittant positivement de leurs différents rôles sociaux. L'observation de ces modèles a eu des effets positifs sur les stratégies d'adaptation et les mécanismes de défense que les répondants ont utilisés pour faire face aux répercussions des situations de maltraitance. Ces stratégies ou mécanismes ont pu prendre diverses formes telles que l'écriture, la réalisation d'un suivi thérapeutique, l'expression émotionnelle, ainsi que la manière dont les répondants se projetaient dans l'avenir.

Ainsi, pour Madeleine, les contacts réguliers avec son grand-père l'ont amenée à troquer ses comportements défensifs et autodestructeurs (se laver jusqu'au sang et de manière répétée) contre des stratégies plus saines comme l'écriture ainsi que la réalisation d'un suivi thérapeutique.

« C'est lui un moment donné qui avait dit d'arrêter de prendre des douches. Parce qu'il disait : « Madeleine... à la place de prendre une douche la nuit là, écris. Prends une feuille de papier, écris... avoye! Mange de la merde! Avoye! Écris n'importe quoi! Écris, écris, écris... ça va te passer. » Et c'est vrai que ça l'a passé avec ça... C'est ça. C'est lui là qui m'a aidée le plus à sortir de mon cocon. Mon grand-père en fin de compte là, il ramassait les miettes. (...) Et là après ça il a tout pris ces miettes-là et il a dit... : « Là Madeleine, tu pars avec ton sac de miettes là et va t'en voir la sexologue là. C'est ça qu'il a fait. » (Madeleine)

Quatre participants ont aussi indiqué que certaines attitudes d'un de leurs proches ont pu favoriser l'expression de leurs émotions rattachées aux épisodes de maltraitance. Ainsi, pour Christine, l'écoute empathique prodiguée par son amie, témoin de son viol, a été importante dans la ventilation et la validation de ses émotions, le renforcement de son sentiment de sécurité et de confiance en elle-même et la dénonciation de son agresseur.

« Oui. Elle le savait, elle avait été là. Je n'avais même pas besoin de lui parler. Elle avait tout vu. Elle ne posait pas de question, elle faisait juste m'écouter. Elle me collait, elle me sécurisait... Elle était avec moi pour faire la plainte t'sé... » (Christine)

Pour Madeleine, son conjoint et ses amies lui ont permis de contrer sa tendance à réprimer ses émotions.

« À cause de mes agressions, le monde comprenait pas que j'étais très fermée. Je ne parlais pas, je ne le disais pas. Alors veut, veut pas... Et j'ai encore tendance à faire ça. Mais de moins en moins, mais j'ai encore tendance à faire ça. Et c'est mon amie et mon conjoint qui viennent me chercher souvent pour ça. Ça vient dur de tout garder en dedans... Elle a toujours été là pour moi. Que ce soit à n'importe quelle heure, elle a toujours été là pour moi. » (Madeleine)

De leur côté, Sophie et Lydia ont indiqué à quel point l'observation de la trajectoire de vie et des comportements de certains membres de leur famille immédiate a contribué à leur donner de l'espoir. Les liens de parenté qui les unissaient les amenaient à croire qu'elles possédaient, tout comme eux, des ressources pour surmonter leurs propres difficultés.

« Mon père m'apportait une stabilité, un équilibre. C'était quelqu'un qui consommait pas, qui était franc, qui était honnête, qui était vrai, qui était droit. C'était ça. C'était la normalité, la norme, c'est ce qu'il m'apportait... Et ma sœur... ma sœur écoute... elle est beaucoup plus âgée que moi là on s'entend... on a... elle a un garçon de mon âge t'sé là... elle pourrait être ma mère en fait. Avec elle aussi c'était le modèle, le rêve de la famille parfaite. C'était quelqu'un qui abusait d'aucune substance, qui était une bonne maman, présente pour ses enfants, juste et droite envers ses enfants. C'est ce que je percevais. Donc c'est des modèles constructifs... (...) » (Sophie)

« Ma sœur... j'envie son courage. Elle a énormément de courage. C'est un modèle parce qu'elle a eu énormément de mortalités dans sa vie, énormément d'opérations. Elle a seulement que 26 ans et... elle a vécu beaucoup de deuils ... » (Lydia)

Pour leur part, Christine, Nadia et Nicolas ont mentionné que le contact avec certaines personnes leur ont permis de continuer à croire en la bienveillance du monde et en la possibilité d'en jouir personnellement.

« Oui, ça m'amenait... j'étais en sécurité quand j'étais là moi. Sa mère elle était infirmière, elle travaillait de minuit à 8, elle n'était pas là la nuit, mais moi j'étais en sécurité. C'était une belle grosse maison et elle avait un frère... Oui. Je sentais qu'ils m'aimaient eux autres, vraiment. C'était une ambiance familiale belle t'sé... (...) Je le sais qu'elle savait ce qui s'était passé, mais peut-être qu'elle savait qu'elle m'apportait beaucoup. » (Christine)

« Bien l'intervenant... lui il m'encourage énormément et... Il va même me pousser à dépasser mes limites. C'est ça qu'il m'apporte. Puis également bien c'est mon mentor... C'est mon exemple d'intervenant... je veux être comme lui. » (Nadia)

« Et là mon père adoptif Christian est arrivé dans ma vie. Cela te mène à des rêves. Et des rêves ça te fait te réaliser. Comme eux autres ils m'ont fait... ils m'ont mis du positif. Tu sais au lieu d'avoir du négatif tout le temps là... (...) Il y a aussi les professeurs à l'école aux adultes. Même là présentement, ils sont... ils disent : « Continue... t'es à ta place! » Et c'est le fun de se faire dire ça. » (Nicolas)

Enfin, le fait d'être en même temps témoin du désespoir de sa mère et de la relation stable, harmonieuse et structurée de son père avec sa nouvelle conjointe a contribué à ce que Lydia alimente l'espoir de vivre une relation amoureuse saine et utilise les moyens concrets pour arriver à atteindre une stabilité émotionnelle.

« Cela m'a montré... que si j'avais vécu chez ma mère dans ce milieu-là où il y avait juste de l'alcool et quand même une certaine violence... j'aurais peut-être réfléchi autrement. J'aurais peut-être analysé les choses autrement. Mais chose sûre, j'aurais toujours essayé de trouver le positif dans tout. Je ne serais peut-être pas aussi stable que je le suis présentement. Parce que mon père m'a vraiment apporté le côté stable. Lui il est marié, ça fait 15 ans t'sé... et on voit qu'il aime encore sa femme... » (Lydia)

Cependant, les données recueillies auprès des participants ont également permis de constater que certains comportements ou attitudes affichés par des membres de l'entourage peuvent nuire au processus de résilience des personnes ayant été exposées à la maltraitance lors de leur adolescence ou de leur enfance. Ces aspects sont traités dans la section suivante.

6.2 Les effets négatifs d'un environnement social inadéquat

Si certains comportements et attitudes des membres de leur entourage ont été bénéfiques pour certains répondants, pour six des neuf répondants, le déni, le mutisme, l'immobilisme, et la transmission de préjugés ont engendré des effets négatifs en ce qui a trait à leur sentiment de culpabilité à la suite de la maltraitance, aux stratégies d'adaptation et aux mécanismes de défense utilisés pour y faire, ainsi que sur la façon dont les répondants se projetaient dans l'avenir.

Ainsi, chez Nicolas, l'attitude méprisante de plusieurs membres de sa famille immédiate et éloignée a entraîné des comportements défensifs qui ont nui à son processus de résilience.

« Ils me disaient toujours : « T'es pas un bon garçon, nanana... Eux autres ils pensaient que tu t'aidais pas t'sé... t'as rien de correct... ». (...) T'sé... tu étais toujours sur la défensive, tout le temps sur la défensive à te défendre... »
(Nicolas)

Pour Nadia, la peur et l'incompréhension de la plupart des familles d'accueil à l'égard de ses comportements défensifs ont contribué à la sortir de ces milieux et à la confiner dans des croyances et des émotions destructrices à l'égard d'elle-même, des autres et de la vie en général. L'extrait suivant est éloquent en ce sens :

« Parce que toutes les autres familles d'accueil avaient peur de moi... quand je montais la voix, ils se renfermaient dans la chambre de bain, ils avaient peur que je les « fesse »... » (Nadia)

Dans le cas de Christine, le mutisme et l'immobilisme des membres de sa famille, et en particulier de sa mère, par rapport aux viols qu'elle a subis, a renforcé ses pensées négatives et son sentiment de culpabilité. Le fait que ceux-ci ont gardé pendant longtemps des contacts réguliers avec son agresseur, comme s'il ne s'était rien passé, l'a déçue beaucoup et l'a convaincue du fait que ses parents n'étaient pas une source de soutien positif.

« J'étais déçue qu'ils s'en fassent pas plus que ça. (...) il (mon parrain) était toujours là dans les soupers de famille pareil. Il avait le beau rôle là! Il avait fait tout ce qu'il voulait et tout était pardonné mon homme! Et il venait souper et avoye la vie est belle! Tout le monde riait avec et moi j'avais tout ça et... christ! (...) elle (ma mère) continue de le voir encore aujourd'hui mon ami et bonjour mon fils! Je reste chez eux et elle fait des dîners avec lui et là c'est moi qui faut que je parte. Non... et non! Elle là c'est très négatif par bouts. (...) Rien faire de même là pour me protéger... J'avais 14 ans! Hostie là! Tu sais pas comment te défendre à 14 ans, tu n'as pas tout ce qu'il faut dans la vie pour... voyons donc! Non! (...) J'aurais aimé qu'ils (les membres de ma famille) disent : « Non, il n'avait pas le droit, non il ne sera pas là. Nous autres on est avec toi. C'est pas toi le problème, on est là, on se tient par le bras, on est avec toi, tu vas t'en sortir, mais lui il ne sera plus là. » T'sé j'aurais eu besoin de sécurité, d'appui, de compréhension. » (Christine)

Madeleine a, quant à elle, indiqué que son isolement social a été alimenté par le déni de ses parents à l'égard des circonstances et des répercussions entourant le viol collectif:

« Mais mes parents ont toujours eu de la misère à me cerner par rapport à ça aussi. Ils ont toujours... parce que mes parents par rapport à mon viol, ils se sont refermés. Ils en ont pas parlé, ça l'a été tabou dans la maison. Alors moi je me suis dit... OK, vous ne voulez pas le savoir ce qui se passe? C'est de même... OK, je me suis alors fermée à ça. Maintenant ils essaient d'en savoir plus sur moi, je ne suis pas capable de m'ouvrir par rapport à ça. Parce que ça fait des années en fin de compte. » (Madeleine)

Pour Nadia et Sophie, ce sont les préjugés sociaux qui ont gêné leur processus de résilience. En ce qui a trait à cet aspect, Nadia a souligné que le discours truffé de préjugés de certains intervenants sociaux et des responsables de familles d'accueil a contribué à la consolidation d'une vision néfaste d'elle-même et à la crainte de s'investir à l'intérieur de projets de vie favorables à son plein développement comme, par exemple, la poursuite de ses études.

« Les intervenants aussi m'ont mis des étiquettes. (...) On m'avait étiqueté « cas lourd, cas désespéré », il y a rien à faire, elle va rester sur le bien-être... trop de problèmes. Elle est intelligente, mais elle a trop de problèmes! (...) ils disaient que je n'avais pas l'intelligence pour aller à l'université et être intervenante sociale, mais il y a trop de problèmes! (...) Ils m'ont mis dans la tête que j'allais rien faire dans la vie et que j'étais un cas lourd. Et je me voyais de même, comme ça, je me percevais comme ça... Et même je me définissais comme ça. » (Nadia)

Pour sa part, Sophie a exprimé que les croyances populaires concernant la transmission intergénérationnelle de la maltraitance ont été nuisibles en limitant, par exemple, ses opportunités, lors de son adolescence, à garder des enfants.

« (...) De penser Ah! Elle va être comme sa mère. (...) C'est destructeur! Oui. Bien, elle va être comme sa mère! Je me souviens d'une parole...écoute j'étais très jeune, j'avais 11 ans... Une amie allait garder à un endroit et c'était super payant aller garder là, il y avait juste un enfant et les parents étaient très très généreux et elle, elle m'avait refile le tuyau pour aller garder. Moi j'étais quelqu'un qui travaillait beaucoup, j'allais garder... Alors un moment donné cette famille-là me rappelle et me dit : « Écoute... tu ne peux pas... ça ne fera pas finalement, tu ne pourras pas aller garder à cet endroit-là. » Je dis : « Pourquoi? » Et elle (son amie), avec son innocence de 11, 12 ans... elle me dit : « Écoute, ils n'ont pas confiance en toi à cause de ta mère, ils savent que ta mère est comme ça et ils n'ont pas confiance en toi. » (Sophie)

7. LA CONTRIBUTION DES FACTEURS CHRONOSYSTÉMIQUES DANS LE PROCESSUS DE RÉSILIENCE

Les facteurs chronosystémiques correspondent aux différents événements de vie qui, une fois juxtaposés aux répercussions de la maltraitance, ont pu contribuer à aiguiller la personne exploitée dans une trajectoire favorable ou non à l'actualisation d'un processus de résilience. Ces éléments chronosystémiques peuvent revêtir des formes variées telles qu'une rencontre inespérée et bienveillante, une accusation criminelle, les funérailles d'un agresseur, une arrestation légale, une grossesse, ou un interrogatoire de police.

Les entrevues ont permis de constater que l'ensemble des participants (n=9) ont vécu certains événements de vie inattendus qui ont suscité des prises de conscience ou « un déclic » ayant favorisé le déclenchement d'un processus de résilience. Par exemple, pour Lydia, le fait d'enfanter lui a permis d'éprouver des émotions positives et de découvrir un sens profond en son existence qui lui a donné le courage d'affronter son sinistre quotidien en affirmant « *que c'est ça qui m'a maintenue en vie toutes ces années-là* ». Pour Christine, la dénonciation par de multiples victimes d'une douzaine de plaintes d'agressions sexuelles portées contre son grand-père a atténué son sentiment de culpabilité. Ensuite, cette même répondante a également confié qu'elle n'a pu se déculpabiliser et retrouver son sentiment de valeur personnelle que lorsque sa mère a adopté une attitude dénonciatrice contre son parrain agresseur.

« Quand j'ai vu ma mère crier que c'était un hostie d'écoeurant sale et me prendre... elle m'a pris moi dans ses bras. Là T'sé j'ai compris que je valais quelque chose. » (Christine)

Pour Nadia, une courte phrase lancée par un juge a contribué à modifier son univers cognitif et affectif, et l'a convaincue de ne plus se croire responsable des épisodes de maltraitance subies antérieurement, tandis que pour Lydia, l'arrestation impromptue de son conjoint violent, issue d'une plainte déposée par une autre victime, lui a permis de devenir plus critique à son endroit.

« D'ailleurs je vais toujours me rappeler la phrase que le juge m'a dit justement... il m'a dit que le monde qui m'ont fait du mal, méritent pas de me connaître en tant que personne, en tant que personne... qu'est-ce que je vauz et... Il faut que je me remette. » (Nadia)

« (...) j'ai été forcé d'être séparée de lui parce qu'il s'est fait arrêter, il était en prison pour justement avoir séquestré une jeune fille, l'avoir battue, et l'avoir violée. Elle, elle a porté plainte. Et ils sont venus l'arrêter à la maison. Alors j'ai été comme séparée de lui et c'est comme... en étant séparée de lui et en étant avec les gens normaux et tout, que je me suis rendu compte que c'était pas normal et que c'était lui qui était pas correct là. Sinon là, je pense que je serais restée de même toute ma vie. Je m'en serais jamais rendue compte. » (Lydia)

En somme, les résultats de notre étude démontrent que les mécanismes de défense sont essentiels dans le processus de résilience, mais ne sont pas suffisants. En effet, il semble que c'est leur nature (flexible ou rigide) qui détermine s'ils sont favorables ou non à la résilience. Étant donné que tout mécanisme de défense se façonne à travers les interactions de l'individu avec son environnement, nous soutenons que certains éléments sociaux viennent moduler favorablement la nature de certains mécanismes de défense pour permettre à la personne de reprendre un développement plus constructif.

En second lieu, il a été possible de constater que l'estime de soi est une caractéristique interne fondamentale au bon déroulement d'un processus de résilience et que celle-ci peut être également modulée positivement par des éléments sociaux. Les individus rencontrés et les membres de leurs différents environnements ont été à même de créer des conditions qui ont pu contribuer à la reconstruction de croyances constructives (estime de soi, confiance en soi et en autrui, contrôle et pouvoir sur le cours de la vie, espoir en l'avenir) chez les personnes maltraitées. Ces éléments ont favorisé l'utilisation de stratégies d'adaptation plus efficaces et l'actualisation progressive d'un processus de résilience conséquemment aux agressions dont elles ont fait l'objet.

Les données de cette étude appuient également l'idée que la compréhension du processus de résilience ne peut se réduire aux effets protecteurs de facteurs strictement ontosystémiques étant donné que l'ensemble des systèmes (ontosystémique, microsystémique, mésosystémique, exosystémique, macrosystémique et chronosystémique) ont pu faciliter ou enfreindre l'émergence et le développement de ce processus.

Discussion

Ce chapitre vise à apporter une signification cohérente aux résultats présentés à l'intérieur de la section précédente. Celui-ci se scinde en quatre parties dans lesquelles seront respectivement discutés 1) les répercussions vécues à la suite de la maltraitance, 2) les moyens utilisés par les personnes agressées et leur environnement social, 3) les forces et les limites intrinsèques à la présente étude et; 4) les avenues de recherche à explorer.

1. LES RÉPERCUSSIONS VÉCUES PAR LES RÉPONDANTS À LA SUITE DE LA MALTRAITANCE

À l'appui des observations soutenues par Cyrulnik (1999, 2001, 2008) et Janoff-Bulman (1992, 2005), les résultats issus de la présente étude semblent indiquer que l'émergence et le maintien des répercussions vécues par les personnes maltraitées ne peuvent s'expliquer qu'en les replaçant dans un contexte relationnel où ces croyances et sentiments ont pris forme. Ainsi, les répercussions que la maltraitance a pu provoquer chez les individus directement touchés, et chez certains membres de leur environnement social, seront simultanément discutées, étant donné qu'elles s'influencent mutuellement.

1.1 Viol du corps, viol des esprits, viol des cœurs : ébranlement des constructions du monde

Tout d'abord, conformément aux hypothèses émises par Cyrulnik (1999, 2001, 2006, 2008) et Janoff-Bulman (1989, 1992, 2006), les résultats de la présente étude semblent indiquer que l'exposition à une ou plusieurs formes de maltraitance contraint généralement les personnes agressées à prendre conscience de nouvelles informations sur le monde.

Cela les amène à douter de la validité des croyances fondamentales qui, jusqu'à l'apparition des épisodes de maltraitance, motivaient l'adoption de divers comportements ou actions favorisant la concrétisation de divers projets de vie, qui conféraient à leur vie un sens cohérent et sécurisant. Plus spécifiquement, les données semblent soutenir les hypothèses de plusieurs auteurs voulant que les informations sur le monde, soulevées à travers l'exposition à diverses situations de maltraitance, ont généralement conduit les individus agressés à évaluer initialement la maltraitance comme une source de perte (Baumeister, 1991; Janoff-Bulman et Frantz, 1997 ; Janoff-Bulman, 1992, 2005 ; Lethborg *et al.*, 2006, 2008).

En effet, cette situation a représenté une source importante de pertes : perte de contrôle ou de pouvoir sur le cours de leur existence, perte d'estime de soi, perte de confiance en soi et en autrui, perte d'espoir, perte de projets de vie significatifs et mobilisateurs, perte d'un sens constructif en la vie, etc. Par exemple, le viol collectif que Madeleine a subi à l'âge de 14 ans est venu profondément perturber la conception romantique qu'elle entretenait à l'égard de l'amour lors de son enfance et de son adolescence. À la suite de cet événement, la vie amoureuse lui est alors apparue comme une réalité beaucoup plus brutale et menaçante qu'elle ne le paraissait avant sa victimisation l'amenant à s'éloigner des autres afin de se protéger. Après avoir été l'objet d'agressions sexuelles et psychologiques, Christine a, quant à elle, renoncé au projet d'avoir des enfants, car le monde lui apparaissait alors cruel, absurde et inhospitalier.

2. LES MOYENS UTILISÉS FACE À LA MALTRAITANCE

Cette partie s'attarde aux différents moyens (mécanismes de défense, stratégies d'adaptation) utilisés par les personnes maltraitées, et certains membres de leur environnement social, pour faire face aux répercussions (cognitives, affectives et comportementales) de l'exposition directe ou indirecte à différentes situations de maltraitance. Ces moyens peuvent, selon les circonstances, constituer autant des facteurs de

risque que des facteurs de protection. Tel que rapporté par divers auteurs (Cyrulnik, 1999, 2008 ; Lecomte, 2004), les résultats semblent suggérer qu'un processus de résilience face à la maltraitance passe nécessairement par la traversée de deux phases charnières, celle de corésistance et celle de (re)coconstruction. Ainsi, ces moyens seront explicités en fonction de la phase à laquelle ils sont principalement associés.

Avant de discuter de ce point, il faut préciser que les résultats de la présente étude semblent, en accord avec les idées soutenues par Cyrulnik (1999, 2001, 2008) et Janoff-Bulman (1992, 2005). En effet, ils estiment que l'apparition et le maintien des moyens utilisés par les individus maltraités ne peuvent s'expliquer qu'en les replaçant à l'intérieur du contexte relationnel où ils ont émergé. Ainsi, les moyens utilisés par les personnes directement touchées, et par certains membres de leur environnement social, seront conjointement discutés, car les manifestations de ces acteurs s'influencent d'une manière réciproque et constante.

De plus, étant donné que les résultats semblent attester, comme l'ont affirmé plusieurs auteurs (Cyrulnik, 2008 ; Lecomte, 2004), que le processus de résilience n'est jamais absolu, ni définitif. Ce sont donc les jeux d'avancées et de reculs entre ces deux phases qui sont susceptibles de créer un mouvement de résilience.

Enfin, à l'appui des propos de Cyrulnik (1999) et de Rutter (1987), même si l'épanouissement d'un processus de résilience dépend de l'articulation de certains mécanismes fondamentaux s'inscrivant à l'intérieur d'une dynamique semblable d'une personne victimisée à une autre, les données de la présente étude ont démontré qu'il n'en demeure pas moins que ces mécanismes créent un mouvement poursuivant une trajectoire toujours singulière d'un individu à l'autre. En effet, chaque épisode de maltraitance

confronte des personnes présentant des constructions psychiques formées et maintenues à travers les interactions avec des contextes relationnels aux configurations uniques.

2.1 LA PHASE DE CORÉSISTANCE

Les résultats de la présente étude semblent indiquer, comme l'ont remarqué de nombreux auteurs, que le processus de résilience est initié par un mouvement de corésistance (Cyrułnik, 2008, 1999, 2001, 2006 ; de Tychey, 2001 ; Janoff-Bulman, 1989, 1992). Lors de cette phase, les personnes agressées, et certains membres de leur environnement social, affichent des comportements défensifs (mécanismes de défense, stratégies d'adaptation orientées vers l'émotion de type évitant). Ceux-ci sont destinés à résister aux informations provenant des expériences de maltraitance afin de préserver la cohérence ou la validité de leurs croyances fondamentales et des sentiments qui en découlent.

2.1.1 Les désillusions et les défenses

Tout comme Janoff-Bulman (1989, 1992, 2005), les résultats de la présente étude indiquent que les informations sur le monde soulevées ou renforcées à travers la confrontation à des situations de maltraitance et aux nombreuses pertes sous-jacentes amènent généralement les personnes agressées à évaluer négativement ces événements. Cette évaluation engendre, à son tour, l'apparition de croyances et de sentiments difficilement tolérables (peur, insécurité, méfiance, culpabilité, honte, désespoir) pouvant contribuer à la mise en branle d'une intense activité défensive.

À partir des données révélées par cette étude, il est également possible de croire, comme l'ont proposé plusieurs auteurs (Cyrułnik, 1999, 2008 ; Janoff-Bulman, 1992, 2005), que l'évaluation (stress perçu, contrôle perçu, attribution causale) que les individus agressés attribuent à la maltraitance, et les comportements défensifs (dissociation, déni,

isolement, automutilation, passage à l'acte) qu'ils adoptent, sont significativement influencés par les moyens défensifs utilisés par certains membres de leur environnement social. Plus précisément, les attitudes et comportements des proches des victimes leur permettent de déformer les éléments jugés menaçants du récit de la personne concernant ses agressions et de préserver la validité de leurs propres croyances fondamentales sur le monde.

En d'autres termes, l'environnement social peut contraindre les individus agressés à évaluer négativement la maltraitance dans le but de conserver les sentiments et croyances qui façonnent leur vie. Par exemple, afin de protéger la légitimité de leur construction du monde dans le système qu'ils formaient alors avec Madeleine, des policiers ont contribué à imposer l'attribution par celle-ci d'un sens destructeur à la maltraitance dont elle a fait l'objet en forçant l'émergence en elle-même d'un intense sentiment de culpabilité la contraignant à croire qu'elle était responsable du viol collectif qu'elle a subi car, selon eux, une personne est coupable de ses agressions si cette dernière ne respecte pas la croyance voulant qu'une « femme ne doit pas marcher seule à l'extérieur à une heure tardive si elle ne veut pas être agressée ».

Dans ce même ordre d'idées, les résultats semblent aussi révéler, comme l'ont mentionné certains autres auteurs (de Tychey, 2001 ; Dumont, 2001), que le l'utilisation chez les personnes maltraitées de moyens défensifs peut, selon les circonstances, contribuer à des effets positifs (facteur de protection) et négatifs (facteur de risque). En effet, en ce qui concerne les effets positifs, et plusieurs chercheurs l'ont souligné, les résultats semblent démontrer que l'utilisation de mécanismes de défense peut permettre aux personnes agressées, et à certains membres de leur environnement social, de préserver leur équilibre psychologique en leur permettant de gérer temporairement les sentiments et pensées négatives provoqués par les informations défavorables sur le monde soulevées par la maltraitance. Elle peut aussi aider à maintenir la validité de leurs croyances fondamentales,

notamment la croyance d'avoir une valeur personnelle à leurs yeux et à ceux des autres, celle d'exercer un certain contrôle ou pouvoir sur le cours de leur existence, celle que l'espoir est toujours possible et celle que la vie a un sens constructif (Cyrulnik, Maestre et Elkaïm, 2009 ; de Tychev, 2001 ; Dumont, 2001 ; Janoff-Bulman et Timko, 1987).

En ce qui a trait aux effets négatifs, les résultats semblent également indiquer, à l'appui des idées énoncées par de Tychev (2001), que le recours rigide à des modalités défensives peut, à plus ou moins long terme, compromettre un processus de résilience chez les personnes agressées. Il peut les empêcher de prendre conscience et d'intégrer des informations constructives sur le monde et de leur permettre de transformer et de nuancer le contenu de leurs croyances et sentiments contribuant au maintien d'une évaluation ou d'un sens négatif de la maltraitance.

En somme, les données semblent démontrer, comme l'ont suggéré bon nombre d'auteurs (Cyrulnik, 2008 ; de Tychev, 2001 ; Janoff-Bulman, 1989, 1992, 2005), que s'il est vrai que la résistance se traduisant par l'utilisation de divers moyens défensifs (mécanismes de défense, stratégies d'adaptation) peut, pour un temps indéterminé, assurer la survie psychologique de l'individu blessé et donc constituer un facteur de protection ontosystémique, il s'avère tout aussi juste que ce mouvement défensif, même s'il s'accompagne d'une préservation, voire d'une augmentation d'un niveau de fonctionnement social acceptable, trahisse, selon les circonstances, l'existence d'une inadaptation (Bolger, 1990 ; Mikulincer et Solomon, 1989, Holohan et Moos, 1986 ; Felton et Revenson, 1984 ; Schmidt, 1988 ; Terry, 1994) ou d'une difficulté à intégrer d'une manière viable les informations sur le monde engendrées ou renforcées par l'exposition à des expériences de maltraitance (Janoff-Bulman, 1992, 2005).

2.1.2 Les prophéties autoréalisatrices et les compromissions développementales

En adéquation avec les idées proposées par certains auteurs (Janoff-Bulman, 1992 ; Cyrulnik, Maestre et Elkaïm, 2009), les résultats de la présente étude semblent démontrer que les réactions de l'environnement social (microsystème, exosystème, mésosystème, exosystème) par rapport aux manifestations défensives des personnes agressées peuvent contribuer au développement et au maintien chez celles-ci de prophéties autoréalisatrices (Merton, 1948 ; Snyder, 1984, 1999). Le concept de prophétie autoréalisatrice (*self-fulfilling prophecy*) renvoie au « *Phénomène selon lequel une personne possédant des attentes (même erronées) à l'égard d'un individu amène cet individu à adopter un comportement conforme à ces attentes* » (Doron et Parot, 2007 : 571).

La cristallisation de ces croyances en lien avec la maltraitance vécue par l'individu blessé et son environnement social comporte le danger de conduire ces différents acteurs à reproduire les conditions favorables à la revictimisation et à la compromission du développement des personnes agressées en les poussant à agir continuellement selon les mêmes croyances faussées et « *en suscitant les circonstances qui déclencheront l'état affectif auquel nous souhaitons pourtant inconsciemment échapper : inconsciemment, nous agissons ce que nous ne pouvons pas penser [différemment]* » (Quimodoz, 2008 : 1512). Plus spécifiquement, les données semblent révéler, à l'appui de Janoff-Bulman (1992) et Cyrulnik (2008), que la répétition des prophéties autoréalisatrices véhiculées par les personnes agressées, et certains membres de leur environnement social, peuvent perturber leur fonctionnement par rapport à divers aspects de leur vie (abandon de projets relationnels sur le plan conjugal, amical, et familial; abandon de projets scolaires et professionnels) et par conséquent, les priver d'expériences pouvant leur permettre de transformer de façon constructive le contenu de leurs croyances fondamentales et de poursuivre leur développement afin rendre leur existence plus satisfaisante à leurs yeux.

Par exemple, à travers les relations incestueuses qu'elle a vécues avec ses parents sur une longue période de temps, Nadia et ses parents ont coconstruit et perpétué une croyance à l'égard des autres du genre « Si je m'attache à autrui, je risque d'être blessée et abandonnée donc je dois blesser autrui avant de me faire blesser par celui-ci ». Cette pensée contraignait Nadia à adopter des comportements défensifs (passage à l'acte, agressions physiques envers autrui, etc.) destinés à pousser les autres à ressentir certaines émotions (colère, impuissance, incompetence, etc.) et à la rejeter et par conséquent, à lui confirmer la validité de croire qu'elle est un « cas lourd » et lui éviter la souffrance potentielle qui peut accompagner la création d'un lien d'attachement. Ainsi, en agressant les autres, Nadia évitait de créer un lien d'attachement mais favorisait plutôt le rejet qui venait confirmer qu'elle n'avait aucune compétence lui permettant d'accomplir des projets de vie intéressants ni la capacité de gérer les répercussions engendrées ou renforcées par la maltraitance.

Les données semblent également démontrer, comme l'ont avancé certains chercheurs (Cyrulnik, 2008 ; Cyrulnik et Elkaïm, 2009 ; Janoff-Bulman, 1992), que l'environnement social (c'est-à-dire les systèmes microsystemique, mésosystemique, exosystemique et macrosystemique) peut, dépendamment de ses réponses vis-à-vis des émotions et des comportements manifestés par les personnes agressées, contribuer favorablement à leur processus de résilience en leur permettant de modifier, à travers différentes expériences de vie, leurs croyances à l'égard de la maltraitance (stress perçu), d'elles-mêmes (contrôle perçu, estime de soi, confiance en soi), des autres (confiance, soutien social perçu) et de la vie en général (espoir, projection positive dans l'avenir).

2.2 LA PHASE DE (RE)COCONSTRUCTION

Dans un second temps, les données semblent appuyer les propos de divers chercheurs (Janoff-Bulman, 1989, 1992, 2005 ; Park et Folkman, 1997) voulant qu'un processus de résilience face à la maltraitance est également tributaire d'une phase de

(re)coconstruction à l'intérieur de laquelle les personnes agressées, et certains membres de leur environnement social, parviennent, par l'utilisation de stratégies d'adaptation plus conscientes (orientées vers l'émotion de type engagé et orientées vers le problème), à intégrer d'une manière viable le contenu des croyances véhiculées avant la victimisation et les informations renforcées ou engendrées par l'exposition à cette dernière afin de provoquer le façonnement de croyances plus constructives sur le monde car plus nuancées et susceptibles de conduire à l'émergence et au maintien de reprises développementales à l'intérieur de divers aspects de leur vie (personnelle ; amicale et sociale ; scolaire et professionnelle ; conjugale et familiale ; spirituelle).

À l'appui de divers auteurs (Cyrulnik, 2008 ; Cyrulnik, Maestre et Elkaïm, 2009 ; Janoff-Bulman, 1989, 1992, 2005), les résultats indiquent que cette phase de (re)coconstruction chez les personnes maltraitées semble dépendre de la capacité de certains membres de leur environnement social à leur offrir des manières plus positives d'évaluer et d'utiliser les situations de maltraitance en modifiant d'une manière constructive le contenu des croyances et la nature des sentiments qu'elles entretiennent à l'égard d'elles-mêmes, des autres, de la situation de maltraitance et de la vie en général.

2.2.1 La résonance, la conscience, le recadrage et la coréévaluation de la maltraitance vécue

Parallèlement aux propos de certains auteurs (Cyrulnik, Maestre et Elkaïm, 2009 ; Janoff-Bulman, 1989, 1992, 2005 ; Lecomte, 2004), les résultats de la présente étude semblent indiquer qu'un processus de résilience peut être favorisé par la capacité de l'environnement social (microsystème, mésosystème, exosystème) à permettre aux personnes maltraitées d'aller au-delà des compromissions développementales engendrées par la répétition de leurs prophéties autoréalisatrices (à l'égard de soi-même, des autres et de la vie en général), en les amenant à mettre en action des stratégies d'adaptation (orientées vers l'émotion de type engagé, orientées vers le problème) plus efficaces. Il les

amènera aussi à 1) douter de la validité de leurs croyances fondamentales par la participation à diverses expériences émotionnelles correctrices (faire de l'équitation, s'engager dans une activité bénévole, soutien affectif, découvrir d'autres passions dans la vie, offrir un soutien thérapeutique, etc.) permettant la confrontation et la prise de conscience d'informations plus favorables sur le monde ; 2) recadrer et transformer favorablement le contenu de ces dernières et ; 3) réévaluer plus constructivement (stress perçu, contrôle perçu, soutien social perçu) les agressions subies pour que cette nouvelle évaluation amène de nouveaux comportements favorisant des reprises développementales sur plusieurs aspects de leur vie.

Dans la présente étude, recadrer signifie « *modifier le contexte conceptuel et/ou émotionnel d'une situation, ou le point de vue selon lequel elle est vécue, en la plaçant dans un autre cadre, qui correspond aussi bien, ou même mieux, aux "faits" de cette situation concrète, dont le sens, par conséquent, change complètement* » (Watzlawick, Weakland, et Fisch, 1975 : 116). Ainsi, en exposant les individus maltraités à des situations émotionnelles ne confirmant pas leurs croyances profondes, l'environnement social peut contribuer à bouleverser leurs schémas cognitifs et interactionnels développés et maintenus à la suite des épisodes de maltraitance dans une direction positive en (re)créant doute, réflexion et ouverture au changement (Durand, 2004; Hendrick, 2007). En d'autres termes, en offrant l'opportunité aux personnes maltraitées de vivre de nouveaux contextes relationnels favorisant l'échange d'informations plus favorables sur le monde (beautés du monde, bienveillance des autres, sentiment de valeur personnelle, sentiment de compétence), l'environnement social peut les amener à arrêter de réagir passivement et de répéter en boucle l'évaluation (stress perçu, contrôle perçu) ou le sens généralement destructeur qu'elles ont accordé initialement à leur vécu de maltraitance en modifiant progressivement les croyances et sentiments contribuant à son maintien. Plus spécifiquement, les données de la présente étude semblent proposer que ces expériences de vie constructives puissent être provoquées par certaines rencontres interpersonnelles

(facteurs microsystémiques, mésosystémiques, exosystémiques) ou certains événements vécus (facteurs chronosystémiques) par les personnes maltraitées.

Les rencontres interpersonnelles

En ce qui concerne les expériences de vie constructives offertes par l'entremise de diverses rencontres interpersonnelles, les données semblent, à l'appui des observations exprimées par certains auteurs (Cyrulnik, Maestre et Elkaïm, 2009 ; Maestre, 2002 ; Elkaïm, 2004 ; Lecomte, 2004), indiquer qu'un processus de résilience peut être favorisé par la capacité de l'environnement social (microsystème, mésosystème, exosystème) à aller au-delà de la résistance. Cela peut se faire par l'utilisation de la résonance afin d'éviter de renforcer la validité des prophéties autoréalisatrices entretenues par les personnes maltraitées en leur offrant explicitement ou implicitement (c'est-à-dire offrir une expérience en ayant conscience ou non du vécu de maltraitance de la personne) un style relationnel (chaleureux, empathique ou structurant) permettant d'assouplir la rigidité de leurs moyens défensifs destinés à préserver la cohérence de leurs croyances et de faciliter la (re)coconstruction graduelle de croyances plus constructives à l'égard d'eux-mêmes, des autres et de la vie en général.

Dans la présente étude, la résonance désigne une « (...) situation où ce que nous vivons a une utilité pour l'autre ou pour le contexte dans lequel ce sentiment émerge. Cette utilité consiste en général à renforcer l'autre dans ses croyances profondes, à renforcer la stabilité des croyances du système humain dans lequel nous vivons ce que nous vivons » (Cyrulnik et Elkaïm, 2009 : 25). Plus précisément, les données laissent croire qu'un processus de résilience peut être facilité par la capacité de l'environnement social à être conscient de l'influence qu'il exerce dans la construction des prophéties autoréalisatrices chez les personnes agressées et des moyens défensifs (isolement, automutilation, passage à l'acte) qu'elles adoptent par rapport aux agressions et à agir d'une manière à ne pas confirmer la validité des croyances généralement destructrices de l'individu maltraité en

l'amenant graduellement à croire qu'il peut exercer un contrôle ou un pouvoir sur le cours de sa vie ou est capable de développer les compétences nécessaires pour se le réapproprier (contrôle perçu, confiance en soi), qu'il a une valeur personnelle (estime de soi), que le monde est raisonnablement cohérent, que les autres peuvent être également bienveillants (confiance en autrui), que l'avenir est prometteur, car ses projets et rêves peuvent se concrétiser (espoir). Trois exemples illustrent comment la résonance peut être un facteur favorisant un processus de résilience sur la maltraitance.

En premier lieu, plutôt que d'interpréter les comportements d'évitement (a omis de se présenter à trois séances thérapeutiques) affichés par Madeleine comme un signe de son impuissance ou de son incompétence professionnelle, une sexologue l'a plutôt interprété comme une tentative utilisée par Madeleine pour protéger ses croyances fondamentales à la suite des agressions sexuelles, c'est-à-dire de se croire victime et de ne pas posséder les compétences ou la capacité d'en développer d'autres pouvant l'amener à retrouver une vie satisfaisante à ses yeux.

En second lieu, Madeleine, victime d'un viol collectif, a révélé que son grand-père était parvenu à assouplir ses défenses (prendre des douches brûlantes à répétition, isolement social, mutisme prolongé, etc.) en comprenant qu'elles traduisaient la présence à la fois de prophéties autoréalisatrices en lien avec la maltraitance (croyance en sa culpabilité face aux agressions) et de divers besoins tels que celui d'être protégée afin d'éviter de se faire blesser à nouveau, celui d'une aide professionnelle, ainsi que celui de (re)découvrir un sens constructif et un espoir au monde qui l'entoure par le recadrement et la relativisation de ses facettes autant positives que négatives.

En troisième lieu, un intervenant a également contribué à la réduction des défenses de Nadia en comprenant que ses tentatives pour mettre précipitamment fin à leur relation thérapeutique reflétaient non pas une attaque personnelle, mais plutôt la répétition de

prophéties autoréalisatrices qui sabotaient son développement, tel que « Si je m'attache à autrui, je risque d'être blessée, alors je dois blesser autrui afin d'éviter la création d'un lien d'attachement qui risque de me faire ressentir la douleur d'être abandonnée ». Cet intervenant est alors parvenu à désamorcer les croyances de Nadia en l'assurant, d'un ton ironique, que, selon lui, « Il n'y a pas de cas lourds et j'ai l'impression qu'on va bien s'entendre parce que j'aime ça un cas lourd » ce qui contribua à la (re)coconstruction progressive chez Nadia d'une confiance envers elle et les autres.

Enfin, l'environnement social peut, tel un véritable « centre d'aiguillage » assurant le transfert d'un train d'un rail à l'autre, provoquer un changement de direction dans la trajectoire d'une vie en facilitant, par l'offre implicite ou explicite de diverses expériences de vie positives ou formes de soutien (instrumental, émotionnel, etc.), la (ré)appropriation de son pouvoir sur son système de croyances et la (re)structuration constructive de son contenu afin que ceux-ci génèrent des émotions à même de provoquer des actions favorables aux reprises d'un développement et à sa résilience. Autrement dit, l'environnement social peut faciliter un processus de résilience en accompagnant l'individu maltraité à (ré)endosser progressivement le rôle de sujet ou d'acteur de sa vie en lui donnant les moyens de se distancer peu à peu d'un rôle de spectateur qui voit passivement son existence lui filer entre les doigts.

Les événements de vie

En ce qui a trait aux expériences de vie constructives offertes aux personnes maltraitées par l'entremise d'événements diversifiés, les résultats semblent, conformément aux propos de Lecomte (2004), proposer que l'émergence d'un doute quant à la validité de leurs prophéties autoréalisatrices coconstruites conséquemment à la maltraitance vécue peut être engendré par l'occurrence de certains facteurs chronosystémiques se traduisant par des événements susceptibles de (re)stimuler un processus de résilience vis-à-vis de cette

dernière. Par exemple, Christine a révélé que le fait que 12 autres victimes de son grand-père ont déposé contre lui une plainte pour agression sexuelle a contribué à lui faire prendre conscience de ne plus douter de l'anormalité rattachée à l'expérience de maltraitance et par conséquent, de se reconnaître comme une victime qui remet en question son niveau de culpabilité à la suite des épisodes de violence et qui retrouve, finalement, sa dignité.

Plus spécifiquement, les données de cette étude semblent démontrer que les interactions entre ces rencontres interpersonnelles et les facteurs chronosystémiques ont contribué favorablement au processus de résilience des répondants en leur permettant de (re)prendre conscience et de transformer leurs croyances et leurs sentiments à l'égard d'eux-mêmes, des autres, de la maltraitance et de la vie en général.

En ce qui a trait au noyau de croyances à l'égard de soi-même (estime de soi, confiance en soi), les résultats semblent appuyer l'hypothèse soulevée par Lecomte (2004) voulant qu'un processus de résilience puisse être favorisé par la capacité des personnes maltraitées à reconnaître leur statut de victime dans l'apparition des différentes formes de maltraitance. Cette capacité représente « *une première étape vers la résilience* » nécessitant le « *passage à la case victime* » à la case victorieuse. Par exemple, Lydia a exprimé comment le fait que sa mère ait décidé de la défendre des mauvais traitements de son agresseur lui a permis de se déculpabiliser et de retrouver un sentiment de valeur personnelle.

Ensuite, en adéquation avec les observations émises par Lecomte (2004), les résultats semblent indiquer que l'actualisation d'un processus de résilience peut être facilité par la capacité des répondants à s'extraire d'un état de victime face à la maltraitance qu'ils ont vécue et à reconnaître leur part de responsabilité dans leur revictimisation.

Plus précisément, les données de cette étude semblent renforcer l'idée voulant que l'actualisation effective d'un processus de résilience conséquemment à divers actes de maltraitance exige que les personnes maltraitées parviennent à s'extraire de leur statut de victime en considérant « [...] *qu'une partie de son être est victime, mais qu'elle n'est pas réduite à ce statut, que d'autres facettes existent également qui révèlent du bien-être personnel, du plaisir dans les relations familiales, amicales, dans le métier, etc. [...] que sa vie a été marquée par le malheur (mais qu'elle) ne se résume pas au malheur.* » (Lecomte, 2004 : 170). À cet effet, Lecomte (2004 : 170) précise avec justesse « [...] *que sortir de la case victime ne signifie pas pour autant éliminer de son esprit le fait que l'on soit victime, comme on le dit parfois, mais d'intégrer cette expérience de victimisation dans une conception plus large de son être* ». Cette capacité chez la personne maltraitée de se reconnaître comme une victime requiert toutefois la mise en doute du contenu de ses croyances et de la nature de ses sentiments en ce qui a trait à son niveau de culpabilité dans l'apparition des épisodes de maltraitance.

En ce qui concerne le noyau de croyances à l'égard des autres et de la maltraitance elle-même (stress perçu), les résultats semblent également appuyer les observations soulignées par Lecomte (2004) voulant que la résilience puisse être favorisée par un processus de pardon par rapport à différents aspects reliés à l'expérience de maltraitance vécue. Toutefois, les données de la présente étude apportent un certain nombre de nuances à cette observation. En effet, les répondants ne pardonnent généralement pas à leurs agresseurs, mais davantage à la vie au sens large. L'émergence de ce phénomène semble alors indiquer l'importance pour les personnes agressées de pouvoir (ré)attribuer une cohérence ou un sens plus constructif à la vie en parvenant à recadrer parallèlement leur rôle de victime dans la situation de maltraitance vécue en validant la légitimité de ses sentiments de colère et de non-culpabilité face aux actes perpétrés par leur(s) agresseur(s) et la distribution partiellement aléatoire des événements de vie agréables et désagréables. On peut supposer que le pardon peut constituer un processus articulant un ensemble de

mécanismes susceptibles de contribuer à la coordination de croyances et de sentiments plus constructifs (à l'égard de soi-même, des autres et de la vie) et, par conséquent, à la création et à l'attribution d'une évaluation (stress perçu) également plus constructive de la maltraitance et ultimement de l'existence en général.

Dans ce même ordre d'idées, les résultats semblent appuyer les observations émises par divers auteurs (Cyrulnik, 2008, Janoff-Bulman, 1992 ; Lecomte, 2004 ; McMillen *et al.*, 1995 ; Park et Folkman, 1997) soulignant que la résilience peut être favorisée par la capacité des personnes maltraitées de parvenir à percevoir et à utiliser de façon constructive les informations, *a priori* insensées soulevées par les agressions, pour soi-même et parfois pour autrui. En d'autres termes, un processus de résilience semble être facilité par la capacité des individus agressés à (ré)évaluer la maltraitance (stress perçu ou évaluation primaire) non pas uniquement comme une source de pertes (perte de son estime et de sa confiance en soi et en autrui, perte de contrôle/pouvoir sur le cours de la vie, perte d'espoir en la vie et au futur) et de honte, mais également et principalement comme une source d'apprentissage, d'enrichissement personnel et social, et de fierté. Trois exemples peuvent contribuer à illustrer l'importance de ce facteur ou mécanisme de protection.

Tout d'abord, Nadia a révélé que ses expériences de maltraitance lui ont permis d'améliorer la qualité de ses interventions auprès des femmes pour que celles-ci continuent à croire qu'elles possèdent également des compétences pour se sortir graduellement de leurs problèmes. En retour, ces femmes démontrent à Nadia leur gratitude confirmant ainsi sa valeur personnelle, son sentiment de compétence (estime et confiance en soi), sa confiance en autrui et sa projection positive dans l'avenir (espoir de devenir une intervenante diplômée). Maxime a, quant à lui, exprimé qu'il croit que les expériences de maltraitance ont contribué à renforcer sa capacité à être empathique à l'égard des difficultés rencontrées par certains de ses élèves. Enfin, Sophie croit que malgré la souffrance rattachée à la maltraitance, elle lui a également permis de développer diverses compétences,

notamment celle d'être empathique envers les personnes qui traversent des situations difficiles.

Les résultats semblent également soutenir les idées de Lecomte (2004) et de Janoff-Bulman (1992, 2005) voulant que la capacité des personnes maltraitées à (ré)évaluer (primaire et secondaire) de façon plus positive les agressions et les croyances et sentiments sous-jacents dépend de leur habileté à intégrer d'une manière viable les informations générées ou renforcées afin d'éviter de se faire victimiser à nouveau et de poursuivre leur cheminement. Autrement dit, comme le mentionne Janoff-Bulman (1992, 2005), la personne maltraitée doit être amenée à se prémunir consciemment d'un système de croyances équilibrant la présence simultanée et complémentaire de pensées rappelant, sans généralisation ni minimisation, les opportunités et les dangers de croissance réels associés au monde extérieur. Par exemple, Sophie a expliqué avec éloquence comment le fait d'être en mesure de pouvoir (re)prendre, par l'entremise de divers événements de vie, parfois conscience de certaines croyances associées aux mauvais traitements dont elle a fait l'objet, lui a permis de saisir leurs effets néfastes et d'en transformer le contenu afin qu'elles soient moins nombreuses et exercent plutôt une influence positive sur son existence.

Les données de cette étude semblent également révéler, en accord avec les propos de quelques auteurs (Cyrulnik, Maestre et Elkaim, 2009 ; Janoff-Bulman, 1992, 2005 ; Lecomte, 2004), que les prophéties autoréalisatrices entretenues par les personnes maltraitées ont tendance à être difficiles à modifier, car leur pérennité dépend du contexte relationnel dans lequel elles s'inscrivent et contribuent paradoxalement à préserver un sens à la fois destructeur et sécurisant de la vie. Plus précisément, les résultats semblent indiquer que la (ré)introduction d'un doute, quant à la validité de leurs croyances et sentiments en lien avec la maltraitance, peut, tel que l'a souligné Janoff-Bulman (1992), (ré)intégrer parallèlement chez les personnes maltraitées des sentiments douloureux (honte, culpabilité, mésestime de soi) pouvant provoquer, à leur tour, le renforcement de leurs prophéties

autoréalisatrices et de l'utilisation de moyens défensifs, la répétition et la cristallisation de l'évaluation ou du sens souvent destructeur conféré à la maltraitance vécue ainsi que les compromissions développement pouvant en découler. En ce sens, Lecomte (2004) et Cyrlunik *et al.* (2009) décrivent bien les réactions que peut manifester une personne agressée lorsqu'elle est confrontée à des informations plus constructives sur le monde qu'elle ne connaît pas ou qu'elle ne croit pas avoir.

Le jeune qui a surtout connu la violence, et le manque de fiabilité des adultes, etc., et qui découvre des facettes plus positives de l'être humain en tirera certainement un bienfait, mais peut aussi se sentir « piégé » dans un univers qu'il ne maîtrise pas vraiment. Pour reprendre le contrôle de la situation, il risque fort de revenir à des modes antérieurs de comportement (le silence, la méfiance, la violence, etc.). De plus, il éprouve confusément au fond de lui la peur d'une nouvelle perte qui serait inévitablement une source supplémentaire de souffrance. (Lecomte, 2004, p.70)

Quand [une] personne, qui demande quelque chose qu'elle n'arrive pas à croire possible, voit se profiler ce qu'elle demande, elle va hésiter à croire que ce soit possible, elle va tester et finir par montrer à l'autre qu'en réalité ce n'est pas possible. (Cyrlunik *et al.*, 2009, p.28)

À titre d'exemple, le besoin d'affection ressenti par Lydia l'a amenée à s'adapter au contexte de violence dans lequel elle vivait au point de s'y sentir paradoxalement en sécurité et en contrôle vis-à-vis au monde extérieur rendu (par son conjoint agresseur) et perçu comme menaçant, malveillant et suspect. Autre exemple, Maxime a confié que, même s'il savait pertinemment que son estime personnelle allait être à nouveau fortement perturbée à travers les relations sexuelles débridées qu'il avait avec diverses personnes, il ne pouvait s'empêcher de répéter le contenu de ses croyances profondes ou de ce qu'il nomme sa « cassette mentale » du genre « Je ne suis qu'une pute qui ne peut recevoir de l'amour qu'en se faisant blessée ».

3. LES FORCES ET LES LIMITES DE LA RECHERCHE

Plusieurs forces peuvent être associées à la présente étude. En tenant compte du caractère délicat de la maltraitance, la participation d'intervenants intégrés depuis plusieurs années au sein de divers organismes ou institutions (université, école d'éducation aux adultes) a été bénéfique à plusieurs égards. Tout d'abord, ces différents professionnels (travailleurs sociaux, professeurs) connaissaient bien le profil et le vécu d'adultes dont ils avaient assuré par le passé un soutien psychosocial. Les intervenants ont facilité le recrutement de répondants rencontrant les critères d'inclusion de la recherche. Ensuite, l'affiliation de l'étudiant avec ces intervenants sociaux a facilité l'instauration d'un lien de confiance entre l'intervieweur et les interviewés favorisant ainsi le dévoilement émotionnel et la réduction de certaines contraintes rattachées à la nature transversale de la recherche. En ce sens, Christine a expliqué qu'elle avait accepté de participer à l'étude car sa travailleuse sociale lui a signifié qu'elle avait confiance envers l'étudiant de la présente recherche. Bien que l'affiliation du chercheur principal avec ces intervenants ait pu favoriser la création rapide d'un lien de confiance avec les participants, celle-ci a également pu contribuer parallèlement à l'émergence du phénomène de la désirabilité sociale en amenant les répondants à confirmer les attentes de leurs intervenants respectifs (Paulhus, 2002), c'est-à-dire de correspondre aux critères associés à une personne résiliente. Cependant, l'honnêteté des plusieurs participants à dévoiler le fait qu'ils souffraient encore des conséquences de la maltraitance dont ils ont fait l'objet lors des entrevues semblent démontrer que la confiance qu'a pu provoquer cette affiliation a davantage engendré l'ouverture et l'authenticité que la dissimulation et la mutilation de la réalité.

De plus, le recul dans le temps correspond à un autre point positif relié à la méthode qualitative et transversale de cette étude. En effet, l'écart (au moins 3 ans) entre la rencontre des participants et les situations de maltraitance vécues a permis de mettre en lumière plusieurs aspects du contexte de leur apparition. L'augmentation du niveau de conscience des répondants a pu être favorisée par la succession d'interactions avec diverses

personnes (parents, grands-parents, amis, etc.), et plus particulièrement par leur cheminement auprès de différents intervenants psychosociaux (travailleurs sociaux, psychologues, psychiatres, sexologue). Le degré de conscience plus élevé des répondants participant à la présente étude leur a permis d'exprimer plus clairement leurs pensées, leurs sentiments ou émotions, et leurs comportements envers la maltraitance.

Toutefois, l'approche qualitative et rétrospective comporte certaines limites pouvant engendrer la présence de biais méthodologiques. La taille restreinte de l'échantillon et sa forte composition féminine empêchent toute généralisation des résultats à l'ensemble des personnes de sexe masculin ou féminin ayant vécu une ou plusieurs formes de maltraitance. Malgré le nombre peu élevé de participants, le recours à un questionnaire de type quantitatif destiné à estimer leur degré de résilience aurait pu contribuer à valider les résultats de nature qualitative de la présente étude. À titre d'exemples, la *Connor-Davidson Resilience Scale* (CD-RISC) développé par Connor et Davidson (2003) ou la *Resilience Scale for adults* (RSA) élaboré par Hjembal, Friborg, Martinussen et Rosenvinge (2001) constituent des instruments de mesure qui auraient pu contribuer à identifier d'une manière plus précise et étayée les critères permettant d'apprécier si les participants étaient effectivement résilientes ou non. Toutefois, nous considérons que ces instruments de mesure doivent être utilisés avec nuance afin d'éviter qu'ils ne deviennent pas un nouveau cadre normatif où les diverses formes que peut prendre le processus de résilience ne pourraient être démontrées.

Par ailleurs, la présence d'un groupe de comparaison incluant des individus ayant subi un ou de nombreux types de mauvais traitements et ne présentant pas les caractéristiques démontrant qu'ils sont résilients auraient pu permettre de mieux identifier les différents facteurs susceptibles d'enfreindre le processus de résilience relativement à cette forme d'événement traumatique.

De plus, étant donné que les données empiriques ne proviennent que d'une seule source d'information (les personnes maltraitées), on ne peut pas par conséquent, évaluer plus profondément l'influence de certains facteurs environnementaux pouvant avoir contribué au processus de résilience chez les individus maltraités. En recueillant des informations sur les perceptions de différentes personnes interagissant avec les répondants maltraités à divers moments entourant la période où ont eu lieu les épisodes de maltraitance, il aurait été possible de mieux mesurer l'impact des représentations sociales (microsystémiques et exosystémiques) sur la manière dont une personne ayant été agressée interprète (univers cognitif) la maltraitance, et y fait face. Afin de pallier cette faiblesse méthodologique, les futures recherches devraient s'intéresser à plusieurs sources informationnelles et ce, tant sur les plans individuel qu'environnemental.

Enfin, la classification des mécanismes de défense utilisés par les participants a été réalisée à partir des propos qu'ils ont émis lors des entretiens semi-dirigés. Divers ouvrages de référence ont permis de relier les propos des interviewés aux caractéristiques des mécanismes de défense explicités (définition, vignettes cliniques, diagnostics différentiels) par divers auteurs de renom (A. Freud, 1936 ; Ionescu *et al.*, 1997 ; Perry, 2004). Toutefois, en raison de sa nature qualitative, cette étude ne prétend aucunement confirmer la présence de mécanismes de défense étant donné qu'à l'intérieur de celle-ci, aucun instrument de mesure quantitatif, et validé empiriquement, n'a été utilisé. La combinaison d'entrevues qualitatives et l'administration d'instruments de mesure détenant une validité éprouvée, par exemple, le *Defense Style Questionnaire* (DSQ) proposé par Bond et ses collaborateurs (1983), aurait pu être une approche favorable à une catégorisation plus approfondie et nuancée des différents modes défensifs adoptés par les répondants.

4. LES AVENUES ET LES PERSPECTIVES DE RECHERCHE

Étant donné que les résultats de la présente étude soulignent l'influence notoire des réactions manifestées par l'environnement social au sens large (microsystémique, mésosystémique, exosystémique, macrosystème) sur le sens ou la manière dont les personnes agressées évaluent leur vécu de maltraitance, et sur les sentiments et les moyens utilisés pour faire face à ce dernier, il pourrait être intéressant d'identifier les mécanismes permettant ou non aux membres de l'environnement social les plus significatifs aux yeux des personnes maltraitées de ne pas renforcer les croyances et les sentiments souvent négatifs qu'elles ont développés à travers leur exposition à la maltraitance. L'approfondissement de l'expérience intersubjective de la maltraitance pourrait avoir comme incidence de faciliter l'émergence d'une meilleure reconnaissance et compréhension des mécanismes ou processus intersubjectifs contribuant au développement, au maintien, et au renforcement, chez les personnes agressées, d'un système de croyances destructif ou constructif (à l'égard de soi, des autres et de la vie en général) à même de cristalliser une évaluation (primaire et secondaire) plus ou moins constructive de la maltraitance vécue et de l'existence en général.

5. LES RETOMBÉES POUR L'INTERVENTION

À la lumière des constats soulevés par la présente étude, plusieurs retombées pour l'intervention peuvent être identifiées. Tout d'abord, il apparaît que les interventions auraient avantage à être de nature écosystémique afin d'anticiper et de gérer les rétroactions négatives provenant de plusieurs éléments multisystémiques pouvant être provoqués par les transformations cognitives, affectives et comportementales favorisées des individus blessés.

En ce qui concerne le système thérapeutique, l'intervenant crée nécessairement un nouveau système avec la personne agressée : c'est le système intervenant-client. Dès lors, l'intervenant influence inévitablement la manière dont l'individu blessé (ré)évaluera la maltraitance et sa vie en général. Étant donné la force des prophéties autoréalisatrices et des

sentiments destructeurs qu'elles englobent que la personne et les systèmes dans lesquels celle-ci s'inscrit entretiennent, il apparaît inévitable que les personnes agressées fassent « ressentir » aux intervenants ces mêmes croyances et la souffrance qu'elles engendrent (résonance). Les intervenants doivent alors être en mesure de s'interroger sur l'utilité des sentiments qu'ils éprouvent autant pour sa construction du monde (croyances) que pour celle des individus maltraités. L'intervenant doit comprendre que ses sentiments ont pour fonction de préserver la validité des croyances que les personnes maltraitées véhiculent à l'égard d'eux-mêmes, des autres, de la maltraitance et de la vie en général. Bien que ces croyances provoquent différents dysfonctionnements chez les personnes maltraitées, l'intervenant doit saisir que leur validité a été plus souvent qu'autrement renforcée et donc en quelque sorte confirmée par la tendance de l'environnement social à concevoir les comportements défensifs (passage à l'acte, colère, etc.) comme une attaque personnelle tributaire de facteurs strictement individuels (manque de volonté en particulier), plutôt que le reflet de son récit intérieur où prédominent et s'articulent des croyances induisant l'insécurité, la peur, la mésestime, l'incompétence et le désespoir.

C'est pour cette raison que les interventions devraient également intégrer certains principes associés au modèle cognitivo-comportemental dont l'approche transactionnelle du stress et du coping fait partie. En effet, les interventions auprès des personnes agressées devraient favoriser leur participation à des expériences de vie (engagement bénévole, poursuite d'un cheminement scolaire, relations conjugales, etc.) constituant autant de « petits laboratoires » offrant l'opportunité de se départir de leurs prophéties autoréalisatrices qui les contraignent perpétuellement à la victimisation ou au déni en testant activement la validité de l'évaluation (primaire et secondaire) qu'elles ont conférée à la maltraitance ainsi que les croyances (à l'égard d'eux-mêmes, des autres et de la vie en général) qui contribuent à maintenir la nature de cette évaluation.

En ce sens, la création d'une relation thérapeutique devrait représenter le premier « test » visant l'assouplissement de la résistance chez les individus maltraités en remettant en question ou en testant la validité de leurs croyances en leur transmettant, tant verbalement que par l'attitude manifestées par l'intervenant, qu'elles ont une valeur personnelle, qu'elles possèdent des compétences pour surmonter leurs difficultés et réaliser des projets de vie intéressants à leurs yeux et que, finalement, leur avenir est prometteur. Pour y arriver, l'intervenant devrait accueillir sans jugement la souffrance des personnes agressées tout en les invitant à se « reconnecter » graduellement avec leur dignité (estime), leur compétence et l'espoir. Pour y parvenir, les interventions devraient alors être orientées sur les solutions afin d'utiliser les « moments d'exception » comme levier de changement. Ces moments d'exception renvoient à des « espaces du quotidien » vécus par les personnes blessées où leur problème ne semble pas exister ou semble moins présent. La reconnaissance de ces moments invite la personne à considérer que sa vie n'est pas totalement sombre et à diriger un regard plus constructif à l'égard de celle-ci.

De plus, l'exploration de ces moments d'exception peut amener les individus blessés à identifier ce qu'ils souhaitent changer à l'intérieur de leur existence et à choisir par eux-mêmes les moyens pour y parvenir. Les interventions devraient ainsi viser la multiplication de ces moments dans le but de (ré)activer chez les individus blessés des moteurs essentiels à leur résilience (estime, compétence, espoir) leur permettant de se réapproprier progressivement le contrôle ou le pouvoir sur leur vie. À partir des informations (description des pensées, description des comportements, projet souhaité, étapes à franchir, etc.), diverses expériences de vie constructives peuvent être soit renforcées, élaborées et testées dans le réel à l'intérieur des aspects de la vie qui permettraient, aux yeux des personnes agressées, de reprendre leur développement et avoir une vie plus satisfaisante. Toutefois, afin de ne pas faire en sorte que le soulèvement de ces « exceptions confirme la règle », ou plutôt la validité des prophéties autoréalisatrices généralement tenaces chez les personnes maltraitées, les interventions doivent contribuer à

la multiplication et à la répétition de ces « moments d'exception » à l'extérieur de la relation thérapeutique dans divers aspects de vie et contextes relationnels appréhendés.

En somme, cette recherche permet de constater que le fait d'encourager les personnes agressées à participer à des expériences de vie à la fois appréhendées et constructives est essentiel car, comme l'a précisé avec clarté Mélinda, celle-ci doit, tel un motocycliste venant de vivre un accident, « reprendre rapidement la route » si elles ne veulent pas demeurer paralysées par des sentiments négatifs (peur, culpabilité, honte, etc.) et espérer recommencer une ou des activités qui leur permettraient de se développer et de donner, par conséquent, un sens positif à leur vie.

Cependant, les interventions ne doivent pas viser le renversement des croyances et des sentiments entretenus par les individus agressés en leur contraire car cette méthode équivaldrait à augmenter leur vulnérabilité devant le risque de se faire victimiser à nouveau et par conséquent, à compromettre leur développement. Ainsi, pour favoriser un processus de résilience, les interventions doivent faciliter l'harmonisation ou l'accommodation entre les croyances prévictimisation et les informations postvictimisation afin d'éviter la revictimisation, le retour des prophéties autoréalisatrices et les compromissions développementales pouvant en découler.

Conclusion

La présente recherche visait une meilleure compréhension du processus de résilience chez les adultes ayant vécu de la maltraitance. Trois objectifs spécifiques orientaient cette étude : l'identification des répercussions engendrées ou renforcées par la maltraitance sur les croyances et les sentiments (passés et actuels) que la personne maltraitée entretient envers elle-même, les autres (famille, fratrie, amis, personnes significatives) et la vie en général ; l'identification des moyens (mécanismes de défense et stratégies d'adaptation) que les répondants ont utilisés pour faire face aux répercussions provoquées par la maltraitance; et l'identification de l'influence des ressources externes (famille, fratrie, amis, personnes significatives) dans le processus de résilience des répondants. Différents constats ont pu être relevés par l'atteinte de ces objectifs.

En ce qui a trait au premier objectif, cette étude permet de constater que l'exposition des répondants à diverses formes de maltraitance engendre plusieurs répercussions négatives. En effet, l'exposition à une ou plusieurs expériences de maltraitance contribue généralement au renforcement ou à l'émergence de croyances et de sentiments négatifs à l'égard de soi-même (perte de contrôle/pouvoir sur la vie, perte d'estime et de confiance), des autres (perte de confiance) et de la vie en général (perte de projets de vie, perte d'espoir). Toutefois, la présente recherche permet de remarquer que la confrontation à différentes formes de maltraitance peut également s'accompagner de répercussions constructives telles que le développement d'une capacité à être empathique à la souffrance des autres et à les soutenir pour surmonter celle-ci.

En ce qui concerne le second objectif, la présente recherche permet d'observer que la maltraitance n'a pas de sens en elle-même. Toutefois, les répondants ont exprimé que leur processus de résilience a nécessité le développement d'une importante stratégie de survie ou d'adaptation orientée vers l'émotion de type engagée : la réévaluation (primaire et secondaire) de la maltraitance et les croyances qui ont contribué à son émergence et à son maintien. Plus spécifiquement, cette étude permet de reconnaître l'importance, pour les personnes blessées, de parvenir à accepter la maltraitance en prenant conscience de son utilité dans leur vie ; sans quoi les répercussions associées à cet événement se répèteront afin de rappeler les conséquences que pourrait provoquer le manque d'application des précieux enseignements résultant de leur exposition à la maltraitance.

Bien que l'exposition à la maltraitance renforce ou génère des croyances et sentiments négatifs, la présente recherche a permis de remarquer que les participants vivent certains moments où ce que Cyrulnik (1999) nomme « *brise de résilience* » au cours desquels leurs problèmes n'existent pas ou sont moins présents. Ils ont pour fonction de préserver des composantes essentielles sur lesquelles peut s'étayer un éventuel processus de résilience : l'estime, la compétence (confiance) et l'espoir. Ces moments sont provoqués par l'action de mécanismes de défense ou stratégies d'adaptation orientées vers l'émotion ou l'interaction avec d'autres personnes.

Cette étude fait ressortir que la résilience des participants a été favorisée par leur participation à des expériences de vie constructives. Elles ont contribué à tester la validité de l'évaluation généralement négative liée à la maltraitance, en soulevant des informations plus positives sur le monde et à la nuancer en conséquence. Plus spécifiquement, ces expériences ont permis d'alléger momentanément leur souffrance en lien avec la maltraitance, de préserver des composantes ou des moteurs essentiels à leur développement (sécurité, estime de soi, confiance en soi/compétence, confiance en autrui, espoir, etc.) et de se reconstruire et surmonter les répercussions négatives renforcées ou causées par leur

exposition à de la maltraitance. Plusieurs exemples abondent dans ce sens. Par exemple, Lydia a révélé que, dans un contexte de vie jugé aliénant, le fait apparemment banal de fumer une cigarette contribuait à maintenir la croyance et le sentiment d'exercer un contrôle ou un pouvoir sur sa vie et l'espoir, par la rêverie que ces moments permettaient, d'une existence plus tendre et bienveillante. Christine a, quant à elle, mentionné que ses excursions à son chalet lui ont permis de prendre du recul par rapport à sa situation et de continuer à croire, à travers les multiples activités qu'elle avait l'occasion de pratiquer (faire de la cuisine, marcher, nager, etc.), que la vie pouvait comporter également des facettes positives.

Pour Madeleine, le fait que son grand-père lui offrait la chance, lors de leurs nombreuses promenades dans la forêt, d'observer les beautés que la nature recèle, lui a permis de reconnaître que la vie pouvait également être intéressante et agréable. Pour plusieurs de nos participants, l'utilité des croyances religieuses pour recadrer le sens de leur maltraitance leur a permis de retrouver une dignité malgré les épreuves, de croire que chaque événement vécu a un sens et d'espérer des jours meilleurs. Enfin, Nadia a, pour sa part, mentionné que son engagement en tant que bénévole dans un organisme pour des femmes en difficulté lui a permis de reconnaître, par les rétroactions positives des femmes auprès desquelles elle a intervenu, que la maltraitance ne lui a pas seulement occasionné des pertes, mais également lui a offert la possibilité de développer des compétences, notamment celle de faire preuve d'empathie par rapport à la souffrance des autres et de procurer de l'espoir à autrui.

Ces dernières observations conduisent à un autre constat important. En effet, même s'il a été maintes fois démontré que les stratégies d'adaptation orientées vers l'émotion (particulièrement celles de type évitant ou désengagé) sont davantage susceptibles de conduire à une inadaptation devant l'adversité que les stratégies d'adaptation orientées vers le problème, cette recherche a permis de constater que les stratégies d'adaptation orientées

vers l'émotion (de type évitant et désengagé) ont constitué chez les répondants d'importants facteurs de protection ontosystémiques dans le processus de résilience vis-à-vis de la maltraitance étant donné qu'elles peuvent permettre aux personnes agressées de préserver des composantes essentielles à leur équilibre psychosocial et à leur développement, c'est-à-dire la croyance/sentiment que la vie a un sens constructif, d'avoir une valeur personnelle à leurs yeux et aux yeux d'autrui, d'exercer un certain contrôle ou pouvoir sur le cours de leur existence et que le bonheur est toujours possible.

En ce qui concerne le troisième objectif, la présente recherche permet d'observer que ce n'est pas l'exposition à un ou plusieurs épisodes de maltraitance qui a le plus bouleversé les participants, mais davantage l'évaluation ou la signification attribuée par diverses personnes de leur environnement social à l'égard de cet événement. Autrement dit, ce n'est pas le fait de vivre de la maltraitance en soi qui explique l'émergence et surtout le maintien de répercussions négatives ou positives à la suite de son apparition. Ainsi, le processus de résilience a été le fruit d'une prise de responsabilité autant par les répondants que par les personnes évoluant dans divers systèmes autour d'eux. Ce constat conduit à affirmer que la réalisation d'un processus de résilience face à la maltraitance ne dépend pas seulement de facteurs de protection individuels ou ontosystémiques (tempérament, volonté, estime de soi, etc.), mais également de facteurs de protection environnementaux (soutien social en particulier). Plus spécifiquement, cette étude mène à la conclusion que la présence d'un soutien social adéquat constitue un facteur de protection fondamental dans le processus de résilience chez les répondants et ce, à plusieurs niveaux.

Tout d'abord, le processus de résilience chez les répondants a été facilité par la capacité de l'environnement social à désamorcer leurs prophéties autoréalisatrices en adoptant une attitude (chaleureuse, structurante) qui les a amenés à croire en leur valeur personnelle et en leur compétence de surmonter leurs problèmes et de réaliser divers projets de vie intéressants et satisfaisants à leurs yeux. Plus spécifiquement, en reconnaissant leur

part de responsabilité dans le maintien des moyens défensifs utilisés par les répondants (isolement social, passage à l'acte, projection, automutilation, etc.), certains membres de leur environnement social ont dû s'efforcer de saisir adéquatement ceux-ci afin d'éviter de renforcer leur utilisation.

En parvenant à comprendre, même si la réception ou l'observation de ces moyens défensifs a généré en eux-mêmes des émotions difficilement tolérables (culpabilité, colère, impuissance, incompetence, etc.), que ces moyens défensifs dissimulaient, une souffrance, un appel au secours. Ainsi, les moyens défensifs (mécanismes de défense, stratégies d'adaptation orientées vers l'émotion de type évitant) manifestés par les répondants représentaient en quelque sorte des tentatives de communiquer leur souffrance aux membres de leur environnement social en leur faisant « vivre » ou « porter » les croyances et les sentiments (impuissance, incompetence, insécurité, colère, honte, désespoir) qu'ils portent eux-mêmes en lien avec les situations de maltraitements qui les font souffrir.

C'est en prenant conscience de l'émergence de telles émotions dans leurs interactions avec les répondants que les membres de l'environnement social ont été en mesure de les aider à remettre en question la validité de leurs prophéties autoréalisatrices et de les amener à adopter des croyances plus constructives. Pour ce faire, l'environnement social a dû saisir que les moyens défensifs utilisés par les répondants traduisaient l'existence de prophéties autoréalisatrices les poussant à « répéter » l'évaluation (primaire et secondaire) attribuée à la maltraitance et ensuite généralisée à la plupart des aspects de leur vie. De plus, l'utilisation plus ou moins consciente par les personnes maltraitées de moyens défensifs est destinée à provoquer, chez les autres, des émotions les poussant peu à peu à manifester des comportements (rejet, abandon, violence) susceptibles de confirmer les croyances des individus maltraités et de contribuer à la compromission de leur développement.

Enfin, comme le mentionne Cyrulnik (2008), l'environnement social peut, grâce à une utilisation adéquate de la résonance, coconstruire et cointégrer en compagnie des personnes maltraitées une croyance profonde voulant qu'« *Avec une seule existence, on peut écrire mille autobiographies* » (p.291) pouvant générer, selon l'agencement et le sens des souvenirs que celles-ci et l'environnement social décident de mettre en lumière, autant la honte que la fierté et ce, peu importe le type d'événement que l'être humain peut rencontrer au fil de sa vie. Les individus blessés pourront progressivement se réapproprier leur droit de vivre une existence satisfaisante à leurs yeux en ne se laissant plus imposer un avenir sombre et en agissant en conséquence.

Références

- Abramson, L.Y., Seligman, M.E.P., & Teasdale, J.D. (1978). Learned helplessness in humans: critique and reformulation. *Journal of Abnormal Psychology*, 87 (1), 49-74.
- Acierno, R., Resnick, H., Kilpatrick, D.G., Saunders, B., & Best, C.L. (1999). Risk factors for rape, physical assault, and post-traumatic stress disorder in women: examination of differential multivariate relationships. *Journal of Anxiety Disorders*, 13, 541-563.
- Affleck, G., & Tennen, H. (1993). Cognitive adaptation to adversity: Insights from parents of medically fragile infants. Dans A. P. Turnball, J. M. Patterson, S. K. Behr, D. L. Murphy, J. G. Marquis, & M. J. Blue-Banning (Eds.), *Cognitive coping, families, and disability* (pp. 135–150). Baltimore: Paul H. Brookes Publishing Co.
- Adams, J.K.R., & Gavin, J. (2005). Investigating the « self » in deliberate self-harm. *Qualitative Health Research*, 15(10), 1293-1309.
- Aldwin, C.M., Sutton, K.J., & Lachman, M. (1996). The development of coping resources in adulthood. *Journal of Personality*, 64, 837-871.
- Aldwin, C. (1991). Does age affect the stress and coping process! Implication of age differences in perceived control. *Journal of Gerontology*, 46, 174-180.
- American Psychiatric Association (1994). *DSM-IV: Diagnostic and Statistical manual of Mental disorders* (4e ed.). Washington, D.C.: American Psychiatric Association.
- Amiel-Lebigre, F. (1996). Événements stressants de la vie ; méthodologies et résultats. *Encyclopédie Médico-Chirurgicale*, 37, 401, E1.
- Anaut, M. (2007). Humour et résilience à l'école. Dans B. Cyrulnik, & J.-P. Pourtois (Éds). *École et Résilience* (pp. 327- 356). Paris : Odile Jacob.
- Anderson, S.C., Bach, C.M., & Griffith, S. (1981, Avril). *Psychosocial sequelae in intrafamilial victims of sexual assault and abuse*. Communication présentée à la troisième Conférence internationale sur l'abus et la négligence envers les enfants, Amsterdam, The Netherlands.
- André, C., & Lelord, F. (2008). *L'estime de soi: s'aimer pour mieux vivre avec les autres*. Paris: Odile Jacob.
- APSAC, cité par Durning, P., & Fortin, A. (1996). «La maltraitance psychologique: quatrième modalité ou dimension essentielle de tout mauvais traitement? Lecture

- critique de la littérature étrangère ». Dans M. Gabel, S. Lebovici, & P. Mazet, *Maltraitance psychologique* (p. 56). Paris: Fleurus.
- Aronowitz, T. (2005). The role of « Envisionning the future » in the development or resilience among at-risk youth. *Public Health Nursing*, 22(3), 200-208.
- Association des centres jeunesse du Québec (2009). *Bilan des directeurs de la protection de la jeunesse*. Québec: Bibliothèque Nationale du Québec.
- Bacqué, M.F. (2000). Résilience de l'enfant endeuillé. *Pratiques Psychologiques*, 1, 23-33.
- Bagley, C., & Ramsay, R. (1985). *Disrupted childhood and vulnerability to sexual assault: Long-term sequels with implications for counselling*. Paper presented at the Conferences on Counselling the Sexual Abuse Survivor, Winnipeg, Canada.
- Barnett, O., Miller-Perrin, C., & Perrin, R. (1997). *Family violence across the lifespan: An introduction*. USA : Sage Publications.
- Barrera M. (1986). Distinctions Between Social Support Concepts, Measures, and Models. *American Journal of Community Psychology*, 4 (Coll. 14), 413-445.
- Baumeister, R.F. (1991). *Meanings of life*. New York: Guilford Press.
- Beardslee, W.R., & Podorefsky, D. (1988). Resilient adolescents whose parents have serious affective and other psychiatric disorders: Importance of self-understanding and relationships. *American Journal of Psychiatry*, 145(1), 63-69.
- Becker, J.V., Alpert, J.L., BigFoot, D.S., Bonner, B.L., Geddie, L.F., Henggeler, S.W., Kaufman, K.L., & Walker, C.E. (1995). Empirical research on child abuse treatment: Report by the Child Abuse and Neglect Treatment Working Group, American Psychological Association. *Journal of Clinical Child Psychology*, 24(Suppl.), 23-46.
- Becker, J.V., & Hunter, J.A. Jr. (1997). Understanding and treating child and adolescent sexual offenders. Dans T.H. Ollendick, & R.J. Prinz (Éds). *Advances in Clinical Child Psychology* (Vol. 19) (pp. 177-197). New York : Plenum Press.
- Beitchman, H., Zucker, K.J., Hood, J.E., DaCosta, G.A., Akman, D., & Cassavia, E. (1992). A review of the long-term effects of child sexual abuse. *Child Abuse and Neglect*, 16(1), 101-118.
- Benson, P.L. (1997). *All kids are our kids*. Minneapolis: Search Institute.

- Bergeret J. (1979). États limites et leurs aménagements. Dans J. Bergeret, A. Achaintre, A. Bécache, et al.. *Psychologie pathologique* (pp. 187-205). Paris : Masson.
- Bergeret, J. (1991). Communication personnelle. Dans M. Manciaux et al. (Éds), *La résilience : Résister et se construire* (p.148), Genève : Médecine & Hygiène.
- Bertaux, D. (1997). *Les récits de vie : perspective ethnosociologique*. Paris : Nathan.
- Bertaux-Wiame, I. (1992). Analyse du récit de vie et paradigme indiciaire. Dans C. Leomant (Éd.), *L'histoire de vie*. Vaucresson : Centre de recherches interdisciplinaires.
- Berthier, N. (1998). *Les techniques d'enquête : Méthode et exercices corrigés*. Paris : Armand Colin.
- Bertrand, M. (2008). Construire un passé, inventer un possible. *Revue française de psychanalyse*, 72, 1359-1417.
- Bettschart, W., Nunez, R., Bolignini, M., & Plancherel, B. (1992). L'estime de soi à la préadolescence : Une étude longitudinale. *Nervure*, 7, 23-25.
- Blanchet, A., & Gotman, A. (1992). *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*. Paris : Nathan.
- Blumberg, M.L. (1974). Psychopathology of the abusing parent. *American Journal of Psychotherapy*, 28, 21-29.
- Blumenthal, N.N. (1993). *Factors contributing to varying levels of adjustment among children of Holocaust survivors*. Dans S. Eldebour, R.T. Bensen, & D.T. Bastien (Eds.) *Ecological Integrated Model of Children of War: Individual and Social Psychology, Child Abuse & Neglect*, 17, 805-819.
- Boeschen, L.E., Koss, M.P., Figueredo, A.J., & Coan, J.A. (2001). Experiential avoidance and post-traumatic stress disorder : A cognitive mediational model of rape recovery. *Journal of aggression, Maltreatment and Trauma*, 4, 211-245.
- Bolger, N., & Zuckerman, A. (1995). A framework for studying personality in the stress process. *Journal of Personality and Social Psychology*, 69, 890-902.
- Bond, M., Gardiner, S.T., Christian, J., & Sigel, J.J. (1983). « An empirical Examination of Defense Mechanisms ». *Archives of General Psychiatry*, 40, 333-338.

- Boucher, K., & Laprise, R. (2001). Le soutien social selon une perspective communautaire. Dans F. Dufort, & J. Guay (Éds), *Agir au cœur des communautés. La psychologie communautaire et le changement social*. Québec : Les Presses de l'Université Laval.
- Bourguignon, O. (2000) : Facteurs psychologiques contribuant à la capacité d'affronter des traumatismes chez l'enfant. *Devenir, 12(2)*, 77-92.
- Boutin, G. (1997). *L'entretien de recherche qualitatif*. Québec : Presses de l'université du Québec.
- Bowker, L.H., Arbitell, M., & McFerron, J.R. (1988). On the relationship between wife beating and child abuse. Dans K. Yllö, & M. Bograd (Eds.), *Feminist perspectives on wife abuse* (pp. 158-174). Newbury Park, CA: Sage Publications, Inc.
- Breitenbecher K. (2001). Sexual revictimization among women. A review of the literature focusing on empirical investigations. *Agression & Violent Behavior, 6*, 415-432.
- Brewin, C.R. (1997). Psychological defences and the distortion of meaning. Dans M. Power, & C. Brewin (Éds.), *The transformation of meaning in psychological therapies: Integrating theory and practice*. Sussex, England: Wiley & Sons.
- Briere, J. N., & Elliott, D. M. (1994). Immediate and long-term impacts of child sexual abuse. *Future of Children, 4(2)*, 54-69.
- Bronfenbrenner, U. (1979). *The ecology of Human Development*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Browne, A., & Finkelhor, D. (1986). Impact of child sexual abuse: A review of the research. *Psychological Bulletin, 99(1)*, 66-77.
- Bruchon-Schweitzer, M. (2001). Le coping et les stratégies d'ajustement face au stress. *Recherche en soins infirmiers, 67*, 68-83.
- Bruchon-Schweitzer, M. (2002). Les transactions entre individu et environnement. Dans M. Bruchon-Schweitzer (Éd.), *Psychologie de la santé : Modèles, concepts et méthodes* (chap.5) (pp. 287-389). Paris : Dunod.
- Brune, M., Haasen, C., Krausz, M., Yagdiran, O., Bustos, E., & Eisenman, D. (2002). Belief systems as coping factors for traumatized refugees : A pilot study. *European Psychiatry, 17*, 451-458.

- Bukoski, W. (1992). Cross-national review of drug abuse prevention research. First International Symposium on Prevention of Drug Abuse (pp. 18-22). Lexington, Kentucky, November.
- Burke, R.J., & Weir, T. (1978). Benefits to adolescents of informal helping relationships with their parents and peers. *Psychological Reports*, 42, 1175-1184.
- Burns, R.B. (1979). *The self concept in theory, measurement, development and behaviour*. New York: Longmans.
- Calhoun, L.G., & Tedeschi, R.G. (2005). The Foundations of Posttraumatic Growth: An Expanded Framework. Dans L.G. Calhoun, & R.G. Tedeschi (Éds), *Handbook of Posttraumatic Growth* (pp. 3-23). New Jersey: Lawrence Erlbaum Associates.
- Campos, J., Frankel, C., & Camras, J. (2004). On the nature of emotion regulation. *Child Development*, 75, 377-394.
- Caplan, G. (1993). Organisation of preventive psychiatry programmes. *Community Mental Health Journal*, 29, 367-395.
- Carbonell, D.M., Reinherz, H.Z., Giaconia, R.M., Stashwick, C.K., Paradis, A.D., & Beardslee, W.R. (2002). Adolescent Protective Factors Promoting Resilience in Young Adults at Risk for Depression. *Child and Adolescent Social Work Journal*, 19(5), 393-412.
- Carothers, S.S., Borkowski, J.G., Lefever, J.B., & Whitman, T.L. (2005). Religiosity and the socioemotional adjustment of adolescent mothers and their children. *Journal of Family Psychology*, 19, 263-275.
- Carver, C.S., Scheier, M.F., & Weintraub, J.K. (1989). Assessing coping strategies: a theoretically based approach. *Journal of Personality and Social Psychology*, 56(2), 267-283
- Carver, C.S., Scheier, M.F., & Pozo, C. (1992). Conceptualizing the process of coping with health problems. Dans M. Dumont, & B. Plancherel (2001), *Stress et adaptation chez l'enfant*. Sainte-Foy : Presse de l'Université du Québec.
- Caspi, A. (1998). Personality development across the life course. Dans N. Eisenberg (Éd.). *Handbook of Child Psychology* (Fifth Edition) (pp. 311-388). New York: Wiley.
- Chabrol, H., & Callahan, S. (2004). *Mécanismes de défense et coping*. Paris : Dunod.

- Chan, D.W. (1995). Depressive symptoms and coping strategies among Chinese adolescents in Hong-Kong. *Journal of Youth and Adolescence*, *24*, 267-279.
- Cheasty, M., Clare, A. W., & Collins, C. (1998). Relation between sexual abuse in childhood and adult depression: case-control study. *British Medical Journal*, *316* (7126), 198-201.
- Cicchetti, D. (1989). How research on child maltreatment has informed the study of child maltreatment. Perspective from developmental psychopathology. Dans D. Cicchetti, & V. Carlson (Éds), *Child maltreatment: theory and research on the causes and consequences of child abuse and neglect* (pp. 377-431). New York: Cambridge University Press.
- Cicchetti, D., Rogosh, M.L., & Holt, K.D. (1993). Resilience in maltreated children: Processes leading to adaptative outcome. *Developmental and Psychopathology*, *5*, 626-647.
- Clark, L.F., Henry, S.M., & Taylor, D.M. (1991). Cognitive examination of motivation for childbearing as a factor in adjustment to infertility. Dans A.L. Stanton, & C. Dunkel-Schetter (Éds), *Infertility: Perspective from stress and coping research* (pp. 157-180). New York: Plenum.
- Coffey, P., Leitenberg, H., Henning, K., Turner, T., & Bennett, R.T. (2006). Mediators of the long-term impact of child sexual abuse: Perceived stigma, betrayal, powerlessness, and self-blame. *Child abuse & Neglect*, *20*(5), 447-455.
- Cohen, S., & Williamson, G.M. (1988). Perceived stress in a probability sample of the United States. Dans S. Spacapan, & S. Oskamp (Éds), *The Social psychology of health* (pp. 31-67). London : Sage.
- Cohen, S., & Wills, T.A (1985). Stress, social support and the buffering hypothesis. *Psychological Bulletin*, *98*(2), 310-357.
- Cohler, B.J., Stott, F.M., & Musick, J.S. (1995). Adversity, Vulnerability, and Resilience : Cultural and Developmental Perspectives. Dans D. Cicchetti , D.J. Cohen *et al.* (Éds), *Developmental psychology, 2: Risk, disorder and adaptation* (vol. 2) (pp. 753-800). New York: Wiley.
- Collie K., & Long B.C. (2005). Considering « Meaning » in the Context of Breast Cancer. *Journal of Health Psychology*, *10*(6), 843-853.

- Compas, B.E., Slavin, L.A., Wagner, B.M., & Vannatta, K. (1986). Relationship of life events and social support with psychological dysfunctions among adolescents. *Journal of Youth and Adolescence*, 15, 205-221.
- Connor, K.M., & Davidson, J.R.T. (2003). Development of a new resilience scale : The Connor-Davidson Resilience Scale (CD-RISC). *Depression and Anxiety*, 18, 76-82.
- Conseil consultatif canadien sur la situation de la femme (1991). *La violence faite aux femmes par les hommes: la brutalité de l'inégalité*, Mémoire présenté au sous-comité de la Chambre des droits de la condition féminine, Ottawa.
- Cordova, M., Cunningham, L., Carlson, C., & Andrykowski, M. (2001). Posttraumatic growth following breast cancer: A controlled comparison study. *Health Psychology*, 20, 176-185.
- Costa, P.T., & McCrae, R.R. (1990). Personality: Another 'hidden factor' in stress research. *Psychological Inquiry*, 1, 22-24.
- Council on Scientific Affairs (1993). Adolescents as victims of family. *Journal of the American Medical Association*, 270, 1850-1856.
- Courtois, C. (1979). The incest experience and its aftermath. *Victimology: An international Journal*, 4, 337-347.
- Cramer, P. (1991). *The Development of Defense Mechanism. Theory, Research and Assessment*. New York : Springer-Verlag.
- Cramer, P. (2002). Defense mechanisms, behaviour, and affect in young adulthood. *Journal of personality*, 70(1), 103-126.
- Crittenden, P.M. (1996). Research on maltreating families: Implications for intervention. Dans J. Briere, L. Berliner, J.A. Bulkley, C. Jenny, & T. Reid (Éds), *The APSAC handbook on child maltreatment* (pp. 158-174). Thousand Oaks, CA: Sage Publications.
- Crouch, J.L., & Milner, J. (1993). Effects of neglect on children. *Criminal Justice and Behavior*, 20(1), 49-65.
- Cyrulnik, B. (1999). *Un merveilleux malheur*. Paris : Odile Jacob.
- Cyrulnik, B. (2000). « Je voudrais simplement témoigner... ». *Journal du droit des jeunes*, avril, p.27.

- Cyrulnik, B. (2001). *Les vilains petits canards*. Paris : Odile Jacob.
- Cyrulnik, B. (2003). *Le murmure des fantômes*. Paris : Odile Jacob.
- Cyrulnik, B. (2004). *Parler d'amour au bord du gouffre*. Paris : Odile Jacob.
- Cyrulnik, B. (2006). *De chair et d'âme*. Paris : Odile Jacob.
- Cyrulnik, B., & Duval P. (2006). *Psychanalyse et résilience*. Paris : Odile Jacob.
- Cyrulnik, B., & Pourtois, J.-P. (2007) *École et Résilience*. Paris : Odile Jacob.
- Cyrulnik, B. (2006). Introduction. Dans B.Cyrulnik, & P. Duval (Éds), *Psychanalyse et résilience* (pp. 1-23). Paris : Odile Jacob.
- Cyrulnik, B. (2008). *Autobiographie d'un épouvantail*. Paris : Odile Jacob.
- Cyrulnik, B., Maestre, M., & Elkaïm, M. (2009). *Entre résilience et résonance. À l'écoute des émotions*. Paris : éditions Fabert.
- Debray, R. (1991). Réflexions actuelles sur le développement psychique des bébés et le point de vue psychosomatique. *Revue Française de Psychosomatique*, 1, 41-57.
- Delage, M. (2001). Traumatisme psychique et résilience familiale. *Stress et Trauma*, 2(2), 69-78.
- Dembo, R., Williams, L., Schmeidler, J., Berry, E., Wothke, W., Getreu, A., Wish, E. D., & Christensen, C. (1992). A structural model examining the relationship between physical child abuse, sexual victimization, and marijuana/hashish use in delinquent youth : A longitudinal study. *Violence and Victims*, 7(1), 41-61.
- Deslauriers, J.-P. (1991). Recherche qualitative. Guide pratique, Montréal : McGraw-Hill.
- Dollander, M., & Tychev, (de) C. (1999). Meurtre d'enfant et symbolisation de la perte : approche clinique projective longitudinale. *Psychologie Clinique et Projective*, 5, 169-205.
- Dollinger, S.J. (1986). The need for meaning following disaster: Attributions and emotional upset. *Personality and Social Psychology Bulletin*, 12, 300-310.
- Doron, R., & Parot, F. (2007). *Dictionnaire de psychologie* (2^e éd.). Paris : Presses Universitaires de France.

- Dubois, N. (1987). *La psychologie du contrôle : les croyances internes et externes*. Grenoble : Presses universitaires de Grenoble.
- Ducharme, J., Koverola, C., & Battle, P. (1997). Intimacy development: the influence of abuse and gender. *Journal of Interpersonal Violence, 12*(4), 590-599.
- Dumont, M. (2001). Les stratégies adaptatives. Dans M. Dumont, & B. Plancherel, *Stress et adaptation chez l'enfant*. Sainte-Foy : Presse de l'Université du Québec.
- Dumont, M., & Provost, MA. (1999). Resilience in Adolescents: Protective Role of Social Support, Coping Strategies, Self-Esteem, and Social Activities on Experience of Stress and Depression. *Journal of Youth and Adolescence, 28*(3), 343-363.
- Durand, G. (2004). *L'abécédaire systémique du travailleur social*. Paris: éditions Fabert.
- Drapeau, S., Saint-Jacques, M-C., Lépine, R., Bégin, G., & Bernard, M. (2007). Processes that contribute to resilience among youth in foster care. *Journal of Adolescence, 30*, 977-999.
- Draucker, C.B. (2001). Learning the harsh realities of life: Sexual violence, disillusionment, and meaning. *Health Care for Women International, 22*, 67-84.
- Ebata, A.T., & Moos, R.H. (1995). Personal, situational, and contextual correlates of coping in adolescence. *Journal of adolescent research, 4*, 99-125.
- Egeland, B. (1993). A history of abuse is a major risk factor for abusing in the next generations. Dans R. Gelles, & R. Loseke (Éds), *Current controversies on family violence* (pp. 197-208). Newbury Park, CA: Sage Publications.
- Egeland, B., & Susman-Stillman, A. (1996). Dissociation as a mediator of child abuse across generations. *Child Abuse & Neglect, 20*(11), 1123-1132.
- Ehrensaft, E. (1998). *Analyse critique du concept de résilience en psychologie développementale*. Conférence présentée à l'Association Canadienne-Française pour l'Avancement des Sciences, Québec.
- Ehrensaft, E., & Tousignant, M. (2001). L'écologie humaine et sociale de la résilience. Dans M. Manciaux et al., *La résilience : Résister et se construire* (pp.125-136). Genève : Médecine & Hygiène.
- Eldebour, S. (1993). Ecological Integrated Model of Children of War: Individual and Social Psychology. *Child Abuse & Neglect, 17*, 805-819.

- Elkaïm, M. (1989). *Si tu m'aimes, ne m'aime pas. Approche systémique et psychothérapie*. Paris: Éditions du Seuil.
- Elkaïm, M. (2004). L'expérience personnelle du psychothérapeute: approche systémique et résonance. *Psychothérapies*, 24(3), 145-150.
- Emmons, R.A. (1999). *The psychology of ultimate concerns*. New York : Guilford Press.
- Erikson, E. (1968). *Identité: Youth and Crisis*. New York : Norton.
- Éthier, L.S., Biron, C., Pinard, P. *et al.* (1998). *Réussir en négligence*. Québec : Les Centres jeunesse Mauricie-Bois-Francs.
- Farber, E.D., & Joseph, J.A. (1985). The maltreated adolescent: Patterns of physical abuse. *Child Abuse & Neglect*, 9, 201-206.
- Favazza, A. R. (1992). Repetitive self-mutilation. *Psychiatric Annals*, 22, 60–63.
- Feiring, C., Taska, L., & Lewis, M. (1998). The role of shame and attributional style in children's and adolescents' adaptation to sexual abuse. *Child Maltreatment*, 3(2), 129-142.
- Feiring, C., Taska, L., & Lewis, M. (1996). A process for understanding adaptation to sexual abuse: The role of shame in defining stigmatization. *Child Abuse & Neglect*, 20(8), 767-782.
- Feiring, C. (2005). Emotional development, shame, and adaptation to child maltreatment. *Child Maltreatment*, 10(4), 307-310.
- Felner, R.D., Farber, S.S., & Primavera, J. (1980). Children of divorce, stressful life events and transitions: A framework for preventive efforts. Dans R.H. Price, R.F. Ketterer, B.C. Bader, & J. Monohan (Éds), *Prevention in mental health: Research, policy and practice* (pp. 68-85). Beverly Hills, CA: Sage.
- Festinger, L. (1957). *A Theory of Cognitive Dissonance*. Evanston, Illinois: Row et Peterson.
- Finkelhor, D. (1979). *Sexually victimized children*. New York: Free Press.
- Finkelhor, D., & Russell, D. (1984). Women as perpetrators of sexual abuse: Review of the evidence. Dans D. Finkelhor (Éd.), *Child sexual abuse: New theory and research* (pp. 171-187). New York: Free Press.

- Finkelhor, D. (1995). The victimisation of children: A developmental perspective. *American Journal of Orthopsychiatry*, 65, 177-193.
- Fleming, J., et al. (1999). The long term impact of childhood sexual abuse in Australian women. *Child Abuse & Neglect*, 23, 145-159.
- Fonagy, P., Steele, M., Steele, H., Higgitt, A. and Target, M. (1994). The theory and practice of resilience. *Journal of Child Psychology*, 35, 231-257.
- Forbey, J. D., Ben-Porath, Y. S., & Davis, D. L. (2000). A comparison of sexually abused and non-sexually abused adolescents in a clinical treatment facility using the mmpi-a. *Child Abuse & Neglect*, 24(4), 557-568.
- Fortin, M.F., Côté, J., & Filion, F. (2006). *Fondements et étapes du processus de recherche*. Montréal : Chenelières Éducation.
- Fougeyrollas, P., Cloutier, R., Bergeron, H., Côté, J., & St-Michel, G. (1998). *Classification québécoise : Processus de production du handicap*. Réseau international sur le processus du handicap (www.ripph.qc.ca).
- Frazier, P. (2003). Perceived control and distress following sexual assault: A longitudinal test of a new model. *Journal of Personality and Social Psychology*, 84(6), 1257-1269.
- Frazier, P., Tashiro, T., Berman, M., Steger, M., & Long, J. (2004). Correlates of levels and patterns of posttraumatic growth among sexual assault survivors. *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 72, 19-30.
- Freud, A. (1936/1993). *Le moi et les mécanismes de défense*. Paris : PUF.
- Freud, A., & Burlingham, D.T. (1943). *War and Children*. Londres : Medical War Books.
- Frisch, F. (1999). *Recherche qualitative*. Paris : Éditions d'Organisation.
- Fromuth, M.E. (1983). *The longterm psychological impact of childhood sexual abuse*. Unpublished doctoral dissertation, Auburn University, Auburn, AL.
- Gagné, M.H., & Boucard, C. (2000). Validation sociale du construit « violence psychologique » dans le cas des enfants maltraités. *Revue canadienne de service social*, 17, 225-244.

- Garbarino, J., Dubrow, N., Kostelny, K., & Pardo, C. (1992). *Children in Danger: Coping with the Consequences of Community Violence*. San Francisco, CA : Josey-Bass Inc. Publishers.
- Garmezy, N. (1987). Stress, competence, and development: Continuities in the study of schizophrenic adults, children vulnerable to psychopathology, and the search for stress-resistant children. *American Journal of Orthopsychiatry*, 57, 159-174.
- Garmezy, N. (1991). Resiliency and vulnerability to adverse developmental outcomes associated with poverty. *American Behavioral Scientist*, 34, 416-430.
- Garmezy, N. and Rutter, M. (1983). *Stress, Coping and Development in Children*. New York: McGraw-Hill.
- Garmezy, N. (1993). Vulnérability and resilience. Dans D.C. Funder *et al.* (Éds), *Studying Lives Through Time: Personality and Development*. USA : American Psychological Association.
- Gaudin, J. (1999). Child neglect: Short-term and long-term outcomes. Dans H Dubowitz (Ed.), *Neglected children: Research, practice, and policy* (pp. 89-108). Thousands Oaks, CA: Sage Publications.
- George, A. (1997). Sexual behaviour and sexual negotiation among poor women and men in Mumbai: an exploratory study. Baroda (inde), Sahaj Society for health Alternatives.
- Gold, E.R. (1986). Long-term effects of sexual victimization in childhood: An attributionnal approach. *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 54, 471-475.
- Goldbeter-Merinfeld, Édith, et Elkaïm, Mony. Approche systémique et thérapie familiale, dans Mony Elkaïm (sous la dir. de), *Comment traiter la souffrance psychique : Quel traitement pour quel trouble?*, Paris : Éditions du Seuil, 2007, 485 p.
- Golse, B. (2006). Le pédopsychiatre-psychanalyste face au concept de résilience. La résilience avant l'après-coup? ou tous les enfants de mère déprimée ne deviennent pas...Sigmund Freud!. Dans B.Cyrulnik, & P. Duval (Éds), *Psychanalyse et résilience* (pp. 60-76). Paris : Odile Jacob.
- Gore, S., & Eckerode, J. (1994). Context and process in research on risk and resilience. Dans R.J. Haggerty, L.R. Sherrod, N. Garmezy, & M. Rutter (Eds.), *Stress, risk, and resilience in children and adolescents. Process, mechanisms, and interventions* (pp. 17-63). New York : Cambridge University Press.

- Gouvernement du Québec (1995) *Politique d'intervention en matière de violence conjugale – Prévenir, dépister, contrer la violence conjugale*. Québec: Gouvernement du Québec.
- Greaves, L, Hankivsky, O, & Kingston-Riechers, J. (1995). *Selected Estimates of Costs of Violence Against Women and Children*. London (Ontario) : Centre de recherche sur la violence faite aux femmes et aux enfants.
- Green, S. M., Russo, M. F., Navratil, J. L., & Loeber, R. (1999). Sexual and physical abuse among adolescent girls with disruptive behavior problems. *Journal of Child & Family Studies*, 8(2), 151-168.
- Grilo, C. M., Sanislow, C., Fehon, D. C., Martino, S., & McGlashan, T. H. (1999). Psychological and behavioral functioning in adolescent psychiatric inpatients who report histories of childhood abuse. *American Journal of Psychiatry*, 156, 538-543.
- Grotberg, E. (1995). *A guide to Promoting Resilience in Children*. Bernard van Leer Foundation, La Haye.
- Guedeney, A. (1998). Les déterminants précoces de la résilience. Dans B.Cyrulnik *et al.* (Éds), *Ces enfants qui tiennent le coup* (pp. 19-26). RevignyS/Ormain : Hommes et Perspectives.
- Hart, S.N., Binggeli, N.J., & Brassard, M.R. (1998). Evidence for the effects of psychological maltreatment. *Journal of Emotional Abuse*, 1, 27-58.
- Harvey, J.H. (1996). *Embracing their memory: Loss and the social psychology of storytelling*. Needham Heights, Ma : Alin & Bacon.
- Haskett, M.E., Allaire, J.C., Kreig, S., & Hart, K.C. (2008). Protective and vulnerability factors for physically abused children: Effects of ethnicity and parenting context. *Child Abuse & Neglect*, 32, 567-576.
- Hathaway, W.L., & Pargamen, K.I. (1990). Intrinsic religiousness, religious coping, and psychological competence: A covariance structure analysis. *Journal for the Scientific Study of Religion*, 29, 423-441.
- Heise, L., Pitanguy, J., & Germain, A. (1994). *Violence envers les femmes: le fardeau caché de la santé*. Washington, D.C. : Banque Mondiale (Article de discussion no. 255).

- Hendrick S. (2007). Un modèle de thérapie brève systémique intégrée. *Thérapie familiale*, 2(28), 121-138.
- Herman, J. (1992a). Complex PTSD: A syndrome in survivors of prolonged and repeated trauma. *Journal of Traumatic Stress*, 5(3), 377-391.
- Herman, J. (1992b). *Trauma and recovery*. New York: Basic Books.
- Herman-Stahl, M.A., Stemmler, M., & Peterson, A.C. (1995). Approach and avoidant coping: Implications for adolescent mental health. *Journal of Youth and Adolescence*, 24, 649-665.
- Henderson, S., Byrne D.G., & Duncan-Jones, P. (1981). *Neurosis and the Social Environment*. San Diego, CA : Academic Press.
- Himelein, M.J., & McElrath, J.A. (1996). Resilient child abuse survivors: Cognitive coping and illusion. *Child Abuse & Neglect*, 20, 747-758.
- Hicks, R., Lalonde, R.N., & Pepler, D. (1993). Psychosocial Considerations in the Mental Health of Immigrant and Refugee Children. *Canadian Journal of Community Mental Health*, 12(2), 71-87.
- Hirigoyen, M.-F. (2005). *Femmes sous emprise. Les ressorts de la violence dans le couple*. Paris: Oh! Éditions.
- Hjemdal, O., Friborg, O., Martinussen, M., & Rosenvinge, J.H. (2001). Preliminary results from the development and validation of a Norwegian scale for measuring adult resilience. *J. Norv. Psychol. Ass.*, 38, 310-317.
- Holland, A., & Andre, T. (1987). Participation in extracurricular activities in secondary school: What is known, what needs to be known? *Revisita de Educacion y Recreo*, 57, 37-466.
- Hoffman, M.A., Ushpiz, V., & Levy-Shiff, R. (1988). Social support and self-esteem in adolescence. *Journal of Youth and Adolescence*, 17, 307-316.
- Horowitz, M.J. (1988). *Introduction to psychodynamics: A new synthesis*. New York: Basic Books.
- Horowitz, M.J. (1991). Person schemas. Dans M. Horowitz (Éd.), *Person schemas and maladaptive interpersonal patterns* (pp. 13-31). Chicago: University of Chicago Press.

- Houston, J.P. (1977). Cheating behavior, anticipated success-failure, confidence, and test importance. *Journal of Educational Psychology*, 69, 55-60.
- Humbecq, B., & Pourtois, J.-P. (2000). Théories et facteurs de presage de la maltraitance. Dans J.-P. Pourtois (Éd.), *Blessure d'enfant. La maltraitance : théorie, pratique et intervention* (2^e éd.) (pp. 41-91). Paris : DeBoeck Université.
- Ionescu, S., Jacquet, M.M., & Lhote, C. (1997). *Les mécanismes de défense : Théorie et clinique*. Paris : Nathan Université, fac psychologie.
- Ionescu S. (1999). Des mécanismes de défense en psychologie de la santé. *Pratiques Psychologiques*, 4, 45-52.
- Jaffe, P.G., Wolfe, D.A., Wilson, S.K., & Zak, L. (1986). Similarities in behavioral and social maladjustment among child victims and witnesses to family violence. *American Journal of Orthopsychiatry*, 56(1), 142-146.
- Janoff-Bulman, R. (1979). Characterological versus behavioral self-blame: Inquiries into depression and rape. *Journal of Personality and Social Psychology*, 37(10), 1798-1809.
- Janoff-Bulman, R., Madden, M.E., & Timko, C. (1983). Victims' reactions to aid: The role of perceived vulnerability. Dans A. Nadler, J.D. Fisher, & B.M. De Paulo (Éds), *New directions in helping* (Vol.3). New York : Academic Press.
- Janoff-Bulman, R., & Frieze, I.H. (1983). A theoretical perspective for understanding reactions to victimization. *Journal of Social Issues*, 39, 1-17.
- Janoff-Bulman, R., & Timko, C. (1987). Coping with traumatic life events: The role of denial in light of people's assumptive worlds. Dans C.R. Snyder, & C.E. Ford (Éds), *Coping with negative life events* (pp. 135-159). New York: Plenum.
- Janoff-Bulman, R., & Lang-Gunn, L. (1988). Coping with disease and accidents: The role of self-blame attributions. Dans L.Y. Abramson (Éd.), *Social-personal inference in clinical psychology*. New York : Guilford Press.
- Janoff-Bulman, R. (1989). Assumptive worlds and the stress of traumatic events: Applications of the schema construct. *Social Cognition*, 7, 113-136.
- Janoff-Bulman, R., & Thomas, C.E. (1989). Towards an understanding of self-defeating responses following victimization. Dans R.C. Curtis (Éd.), *Self-defeating behaviors: Experimental research and practical implications*. New York : Plenum.

- Janoff-Bulman, R. (1992). *Shattered assumptions: Towards a new psychology of trauma*. New York, NY: Free Press.
- Janoff-Bulman, R., & Frantz, C.M. (1997). The impact of trauma on meaning: from meaningfulness world to meaningful life. Dans M. Power, & C. Brewin (Éds), *The transformation of meaning in psychological therapies: Integrating theory and practice* (pp. 91-105). Sussex, England: Wiley & Sons.
- Janoff-Bulman, R. (2005). Schema-Change Perspective on Posttraumatic Growth. Dans L.G. Calhoun, & R.G. Tedeschi (Éds), *Handbook of Posttraumatic Growth* (p. 81-99). New Jersey : Lawrence Erlbaum Associates.
- Jeammet P. (1983). Du familier à l'étranger. Territoire et trajets de l'adolescent. *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, 31 (8-9), 355-381.
- Johnson, B.K., & Kenkel, M.B. (1991). Stress, coping, and adjustment in female adolescent incest victims. *Child Abuse & Neglect*, 15, 293-305.
- Joseph, S., Williams, R., & Yule, W. (1993). Changes in outlook following disaster: The preliminary development of a measure to assess positive and negative responses. *Journal of Traumatic Stress*, 6, 271-279.
- Kakar, S. (1996). *Child abuse and delinquency*. New York: University Press of America inc.
- Kaslow, N.J., Rehm, L.P., Pollack, S.L., & Siegel, A.W. (1988). Attributional style and self-control behaviour in depressed and non-depressed children and their parents. *Journal of Abnormal Child Psychology*, 16, 163-175.
- Kaufman, J. (1991). Depressive disorders in maltreated children. *Journal of the American Academy of Child and Adolescent Psychiatry*, 30(2), 257-265.
- Kendall-Tackett, K. A., Williams, L.M., & Finkelhor, D. (1993). Impact of sexual abuse on children: A review and synthesis of recent empirical studies. *Psychological Bulletin*, 113(1), 164-180.
- Kessler, R.C., Kender, K.S., Heath, A., Neale, M.C., & Eaves, L.J. (1994). Perceived support and adjustment to stress in a general population sample of female twins. *Psychological Medicine*, 24(2), 317-334.
- Khon, P.M. (1996). On coping adaptively with daily hassles. Dans M. Zeidner, & N.M. Endler (Éds), *Handbook of Coping : Theory, Research, Applications* (pp. 181-201). Toronto: John Wiley et Sons, Inc.

- Kim, J. (2008). The protective effects of religiosity on maladjustment among maltreated and nonmaltreated children. *Child Abuse & Neglect*, 32, 711-720.
- King, G., Cathers, T., Brown, E., Specht, J.A., Willoughby, C., Polgar, H.N., et al. (2003). Turning points and protective processes in the lives of people with chronic disabilities. *Qualitative Health Research*, 13, 184-206.
- King, P.E., & Furrow, J.L. (2004). Religion as a resource for positive youth development: Religion, social capital, and moral outcomes. *Developmental Psychology*, 40, 703-713.
- King, M., & Schafer, W.E. (1992). Religiosity and perceived stress: A community survey. *Sociological Analysis*, 53, 37-47.
- Klinger, E. (1998). The search for meaning in evolutionary perspective and its clinical implications. Dans P.T.P. Wong, & P.S. Fry (Éds), *The human quest for meaning* (pp. 27-50). Mahwah, NJ : Erlbaum.
- Koenig, H.G., Siegler, I.C., & George, L.K. (1989). Religious and nonreligious coping: Impact on adaptation in later life. *Journal of religion and Aging*, 5, 73-94.
- Kolko, D.J. (2002). Child physical abuse. Dans J. Briere, L. Berliner, J.A. Bulkley, C. Jenny, & T. Reid (Éds), *The APSAC handbook on child maltreatment* (2e éd.) (pp. 21-54). Thousands Oaks, CA: Sage Publications.
- Kuenzli-monard, F. (2001). Déconstruction des idées reçues sur la violence : une alternative à la violence, *Thérapie Familiale*, 22(4), 397-412.
- Landis, J. (1956). Experiences of 500 children with adult sexual deviation. *Psychiatric Quartely Supplement*, 30, 91-109.
- Lange, A., de Beurs, E., Dolan, C., Lachnit, T., Sjollem, S., & Hanewald, G. (1999). Long-term effects of childhood sexual abuse: objective and subjective characteristics of the abuse and psychopathology in later life. *The Journal of Nervous and Mental Disease*, 187(3), 150-158.
- Langmade, C.J. (1983). The impact of pre- and postpubertal onset of incest experiences in adult women as measured by sex anxiety, sex guilt, sexual satisfaction and sexual behaviour. *Dissertation Abstracts International*, 44: 917B. (University Microfilms No. 3592).

- Lansford, J.E., Dodge, K.A., Pettit, G.S., Crozier, J., & Kaplow, J. (2002). A 12-year prospective study of the long-term effects of early child physical maltreatment on psychological, behavioral, and academic problems in adolescence. *Archives of Pediatrics and Adolescent Medicine*, *156*, 824-830.
- Lansford, J.E., Chang, L., Dodge, K.A., Malone, P.S., Oburu, P., Palmerus, K., Bacchini, D., Pastorelli, C., Bombi, A.S., Zelli, A., Tapanya, S., Chaudhary, N., Deater-Deckard, K., Manke, B., & Quinn, N. (2005). Physical discipline and children's adjustment : Cultural normativeness as a moderator. *Child Development*, *76*, 1234-1246.
- Larrivée, M.C. (2005). *L'abus physique et sa cooccurrence avec d'autres formes de mauvais traitements: Ampleur du phénomène et contribution à une étiologie différentielle*. Thèse de doctorat, Université de Montréal.
- Lazarus, R.S., & Folkman, S. (1984). *Stress, Appraisal, and coping*. New York : Springer.
- Lecomte, J. (2004). *Guérir de son enfance*. Paris : Odile Jacob.
- Lee-Baggley, D., Preece, M., & DeLongis, A. (2004). *Coping with interpersonal stress: Role of Big Five traits*. Manuscrit under review.
- Legros, J. (2004). *Quand le travail donne les bleus au cœur ! Intervention centrée sur la résilience et le pouvoir d'agir des personnes qui vivent de la violence psychologique au travail*, Mémoire de maîtrise en sciences de l'orientation. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Lemay, M. (2001). La résilience devant la violence. *Revue québécoise de psychologie*, *22*(1), 135-147.
- Lemay, M. (2006). *La résilience, mythe ou réalité*. Dans B.Cyrulnik, & P. Duval (Éds), *Psychanalyse et résilience* (pp. 45-60). Paris : Odile Jacob.
- Lamb, S. (1986). Treating sexually abused children: Issues of blame and responsibility. *American Journal of Orthopsychiatry*, *56*, 303-307.
- Leitenberg, H., Greenwald, E. & Cado, S. (1992). A retrospective study of long-term methods of coping with having been sexually abused during childhood. *Child Abuse & Neglect*, *16*, 399-407.
- Lepore, S.J., & Revenson, T.A. (2005). Resilience and Posttraumatic Growth: Recovery, Resistance, and Reconfiguration. Dans L.G. Calhoun, & R.G. Tedeschi (Éds),

Handbook of Posttraumatic Growth (p. 24-46). New Jersey : Lawrence Erlbaum Associates.

- Lethborg, C., Aranda, S., Bloch, S., *et al.* (2006). The role of meaning in advanced cancer-integrating the constructs of assumptive world, sense of coherence and meaningbased coping. *Journal of Psychosocial Oncology*, *24*, 27-42.
- Levin, J., Taylor, R.J., & Chatters, L.M. (1994). Race and gender differences in religiosity among older adults: Findings from four national surveys. *Journal of Gerontology*, *49*, 137-145.
- Lewis, H.B. (1985). Depression vs. paranoia: Why are there sex differences in mental illness. *Journal of Personality*, *53*, 157-177.
- Lighezzolo, J., Marchal, S., & Theis, A. (2003). La résilience chez l'enfant maltraité: « tuteur de développement » et mécanisme de défense (approche projective comparée). *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, *51*, 87-97.
- Linley, P.A., & Joseph, S. (2004). Positive change following trauma and adversity: A review. *Journal of Traumatic Stress*, *17*, 11-21.
- Lizardi, H., Klein, D.N., Ouimette, P.C., Riso, L.P., Anderson, R.L., & Donaldson, S.K. (1995). Reports of childhood home environment in early-onset dysthymia and episodic major depression. *Journal of Abnormal Psychology*, *104*(1), 132-139.
- Long, J.V.F., & Vaillant, G.E. (1989). *Escape from the underclass*. Dans T.F. Dugan, & R. Coles (Éds), *The Child in our Times. Studies in the Development of Resiliency* (pp.23-42). New-York : Guilford Press.
- Maestre, M. (2002). Entre resilience et resonance. À l'écoute des emotions. *Cahiers critiques de thérapie familial et de pratiques de réseaux*, *29*, 167-182.
- Malinosky-Rummell, R., & Hansen, D. (1993). Long-term consequences of child physical abuse. *Psychological Bulletin*, *114*(1), 68-79.
- Maltby, J., & Day, L. (2003). Religious orientation, religious coping and appraisals of stress: Assessing primary appraisal factors in the relationship between religiosity and psychological well-being. *Personality and Individual Differences*, *34*, 1209-1224.
- Manciaux, M. (Éd.) (2001). *La resilience: résister et se construire*. Genève : Médecine et Hygiène.

- Manciaux, M., & Tomkiewicz, S. (2000). La résilience aujourd'hui. Dans M. Gabel *et al.* (Éds), *Bienveillances* (pp. 313-340). Paris : Fleurus.
- Mannarino, A.P., & Cohen, J.A. (1996). Abuse-related attributions and perceptions, general attributions, and locus of control in sexually abused girls. *Journal of Interpersonal Violence, 11*, 162-180.
- Masten, A., Best, K., & Garmezy, N. (1990). Resilience and Development: Contributions from the Study of Children Who Overcome Adversity. *Development and Psychopathology, 2*, 425-444.
- Mayer, M. (1997). *Les contextes écologiques d'incidence de mauvais traitements à l'égard des enfants dans la région de Montréal*. Thèse de doctorat, Université de Montréal.
- Mayer, R., Ouellet, F., Saint-Jacques, M.C., & Turcotte, D. (2000). *Méthodes de recherche en intervention sociale*. Montréal : Gaëtan Morin Éditeur.
- McCann, I.L., & Pearlman, L.A. (1990). *Psychological trauma and the adult survivor: Theory, therapy, and transformation*. New York, NY: Brunner/Mazel.
- McCrae, R. R., & Costa, P.T., Jr. (1997). Personality trait structure as a human universal. *American Psychologist, 52*, 509-516.
- McIntosh, D.N. (1995). Religion as schema, with implications for the relation between religion and coping. *International Journal for the Psychology of Religion, 5*, 1-16.
- McMillen, C., Rideout, G., & Zuravin, S. (1995). Perceived benefit from child sexual abuse. *Journal of Consulting and Clinical Psychology, 63*, 1037-1043.
- McNulty, C., & Wardle, J. (1994). Adult disclosure of sexual abuse: A primary cause of psychological distress? *Child abuse & Neglect, 18*, 549-555.
- Mead, G.H. (1934). *Mind, self, and society*. Chicago, IL: University of Chicago Press.
- Meiselman, K. (1978). *Incest*. San Francisco: Jossey-Bass.
- Mennen, F.E., & Meadow, D. (1993). The relationship of sexual abuse to symptom levels in emotionally disturbed girls. *Child & Adolescent Social Work Journal, 10*(4), 319-328.
- Merton, R.K. (1948). The self-fulfilling prophecy. *The Antioch Review, 8*, 193-210.

- Messman-Moore, T.L., & Long, P.J. (2000). Child sexual abuse and revictimization in the form of adult sexual abuse, adult physical abuse, and psychological maltreatment. *Journal of Interpersonal Violence, 15*(5), 489-502.
- Metalsky, G.J., Abramson, L.Y., Seligman, M.E.P., Semmel, A., & Peterson, C. (1982). Attributional styles and life events in the classroom: Vulnerability and invulnerability to depressive mood reactions. *Journal of Personality and Social Psychology, 43*, 612-617.
- Moisan, M., & Bonfanti, C. (1994). *La violence conjugale au Québec: un sombre tableau*. Québec : Conseil du statut de la femme, 93 p.
- Molnar, B.E., Buka, S.L., & Kessler, R.C. (2001). « Child sexual abuse and subsequent psychopathology : results from the National Comorbidity Survey ». *American journal of public health, 91*(5), 753-760.
- Monbourquette, J. (2002). *De l'estime de soi à l'estime du Soi*. Montréal : Novalis.
- Moran, P.B., & Eckenrode, J. (1992). Protective personality characteristics among adolescents victims of maltreatment. *Child Abuse & Neglect, 16*, 743-754.
- Morrow, K.B. (1991). Attributions of female adolescent incest victims regarding their molestation. *Child Abuse & Neglect, 15*, 477-483.
- Millaud, F. (Éd.) (1998). *Le passage à l'acte: aspects cliniques et psychodynamiques*. Paris: Masson.
- Miller-Perrin, C.L., & Perrin, R. (1999). *Child Maltreatment: An introduction*. Thousand Oaks, CA : Sage.
- Milling, K.E. (1998). Methodological issues in assessing resilience in maltreated children. *Child Abuse & Neglect, 22*, 669-680.
- Ministère de la Sécurité publique (2001). *La violence conjugale: statistiques 2000*.
- Mucchielli, A. (1991). *Les méthodes qualitatives*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Mucchielli, A. (1996). *Dictionnaire des méthodes quantitatives en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Colin Éditeur.
- Mrazek, P.J., & Mrazek, D.A. (1987). Resilience in child maltreatment victims: a conceptual exploration. *Child abuse & neglect, 11*(3), 357-366.

- Nadeau, J.G. (1987). *Problématiser pour comprendre et agir*. Actes du colloque de l'Association pour la recherche qualitative (pp. 99-120).
- National Research Council (1993). *Understanding Child Abuse and Neglect*. Washington, DC: National Academy Press.
- Newth, S., & DeLongis, A. (2004). Individual differences, mood and coping with chronic pain in rheumatoid arthritis: A daily process analysis. *Psychology and Health, 19*, 283-305.
- Nolen-Hoeksema, S. (1987). Sex differences in unipolar depression: Evidence and theory. *Psychological Bulletin, 101*, 259-282.
- Nolen-Hoeksema, S. (1994). An interactive model for the emergence of depression in adolescence. *Journal of Research on Adolescence, 4*, 519-534.
- Nunez, R., Plancherel, B., Bolignini, M., & Bettschart, W. (1992). Mental health, stress and protective factors in early adolescence: Longitudinal study over 3 years. *Medical Mind, 7*, 37-62.
- Nurcombe, B. (2000). Child sexual abuse: psychopathologie. *Australian and New Zealand journal of psychiatry, 34* (1), 85-91.
- Offer, R., Lavie, R., Gothelf, D., & Apter, A. (2000). Defense mechanisms, negative emotions, and psychopathology in adolescent inpatients. *Comprehensive Psychiatry, 41*(1), 35-41.
- O'Dougherty Wright, M., & Masten, A.S. (2005). Resilience Processes in Development. Dans S. Goldstein & R.B. Brooks (Éds), *Handbook of resilience in Children* (pp. 17-37). New York: Springer.
- O'Leary, V., Alday, C., & Ickovics, J. (1998). Models of life changes and posttraumatic growth. Dans R. Tedeschi, C. Park, & L. Calhoun (Éds), *Posttraumatic growth: Positive changes in the aftermath of crisis* (pp. 127-151). Mahwah, NJ: Elbaum.
- Organisation Mondiale de la Santé (1996). Dans Organisation Mondiale de la Santé (Éd.), *Global Consultation on Violence and Health. Violence : a public health priority*. Genève (Suisse) : Organisation mondiale de la Santé (document non publié WHO/EHA/SPI.POA.2).
- Organisation Mondiale de la Santé (2002). *Rapport mondial sur la violence et la santé*. Genève, 376 p.

- Pargament, K.I. (1997). *The psychology of religious and coping*. New York : Guilford Press.
- Pargament, K.I., Koenig, H.G., & Perez, L.M. (2000). The many methods of religious coping: Development and initial validation of the RCOPE. *Journal of Clinical Psychology, 56*, 519-543.
- Park, C.L., & Folkman, S. (1997). Meaning in the Context of Stress and Coping. *Review of General Psychology, 1*(2), 115-144.
- Park, C.L. (2005). Religion as a meaning-making framework in coping with life stress. *Journal of Social Issues, 61*(4), 707-729.
- Park, C.L., & Al, A.L. (2006). Meaning making and growth: New directions for research on survivors of trauma. *Journal of Loss and Trauma, 11*(5), 389-407.
- Pauzé, R., Toupin, J., Déry, M., Mercier, H., Cyr, M., Cyr, F., & Frappier, J.-Y. (2000). *Portrait des jeunes inscrits à la prise en charge des Centres jeunesse du Québec et description des services reçus au cours des huit premiers mois*. Université de Sherbrooke: Groupe de Recherche sur les Inadaptations Graves de L'enfance.
- Pearce, M.J., Little, T.D., & Perez, J.E. (2003). Religiousness and depressive symptoms among adolescents. *Journal of Clinical Child and Adolescent Psychology, 32*, 267-276.
- Penley, J.A., & Tomaka, J. (2002). Associations among Big Five, emotional responses, and coping with acute stress. *Personality and Individual Differences, 32*, 1215-1228.
- Perry, J.C. (2004). *Échelles d'évaluation des mécanismes de défense*. Paris: Masson.
- Perez, C.M., & Widom, C.S. (1994). Childhood victimization and long-term intellectual and academic outcomes. *Child Abuse & Neglect, 18*(8), 617-633.
- Pierrehumbert, B. (2003). *Le premier lien : théorie de l'attachement*. Paris : Odile Jacob.
- Pinard, P., & Gagnier, J.P. (2002). *Module 207-Intervention en négligence*. Programme national de formation, Cahier de l'intervenant.
- Plutchik, R. (1995). A theory of Ego Defense. Dans H.R. Conte, & R. Plutchik (Éds), *Ego Defenses: Theory and Measurement* (pp. 13-37). New York : John Wiley & Sons.

- Polansky, N.A., Chalmers, M.A., Bittenweiser, E., & Williams, D. (1981). Assessing adequacy of child caring: An urban scale. *Child Welfare*, 57(7), 439–449.
- Poupart, J. (1997). *La recherche qualitative: enjeux épistémologiques et méthodologiques*. Montréal : Gaétan Morin Éditeur.
- Pourtois, J.-P. (2000). *Blessure d'enfant. La maltraitance : théorie, pratique et intervention* (2^{ème} ed.). Paris : DeBoeck Université.
- Procidano, M.E., & Heller, (1983). Measures of Perceived Social Support from Friends and from Family: Three validation studies. *American Journal of Community Psychology*, 11(1), 1-24.
- Putnam, F.W. (1993). Dissociative disorders in children: Behavioral profiles and problems. *Child Abuse & Neglect*, 17, 39-45.
- Quinodoz, D. (2008). Comment construire quand la remémoration est impossible? *Revue française de psychoanalyse*, 72, 1511-1517.
- Rey, A., Rey-Debove, J., & Robert, P. (2009). *Le Nouveau Petit Robert de la Langue Française*. Paris : Le Robert.
- Reker, G.T., & Wong, P.T.P. (1988). Dans J.E. Birren, & V.L. Bengston (Éds), *Emergent theories of aging* (pp. 214-246). New York : Springer.
- Reuchlin, M. (1999). *Grand dictionnaire de la psychologie*. Paris : Larousse.
- Rohner, R.P., Kean, K.J., & Cournoyer, D.E. (1991). Effects of corporal punishment, perceived caretaker warmth, and cultural beliefs on the psychological adjustment of children in St. Kitt, West Indies. *Journal of Marriage and the Family*, 53, 681-693.
- Rosenbaum-Asarnow, J., Carlson, G.A., & Guthrie, D. (1987). Coping strategies, self-perceptions, hopelessness, and perceived family environments in depressed and suicidal children. *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 52, 361-366.
- Roesler, T.A., & MacKenzie, N. (1994). « Effects of childhood trauma on psychological functioning in adults sexually abused as children ». *Journal of Nervous and Mental Disease*, 182(3), 145-150.
- Roodman, A.A., & Clum, G.A. (2001). Revictimization rates and method variance: A meta-analysis. *Clinical Psychology Review*, 21 (2), 183–204.

- Rorty, M., & Yager, J. (1996). Speculations on the Role of Childhood Abuse in the Development of Eating Disorders among Women. Dans Mark R. Schwartz, & Leigh Cohn (Éds), *Sexual Abuse and Eating Disorders*. New York: Brunner/Mazel.
- Roth, S., & Cohen, L.J. (1986). Approach, avoidance, and coping with stress. *American Psychologist*, *41*, 813-819.
- Roth, S. and Newman, E. (1993). The process of coping with incest for adult survivors. Measurement and implications for treatment and research. *Journal of Interpersonal Violence*, *8*, 363-377.
- Rutter, M. (1985). Resilience in the face of adversity : Protective factors and resistance to psychiatric disorder. *British Journal of Psychiatry*, *147*, 598-611.
- Rutter M. (1987). Psychosocial resilience and protective mechanisms. *American Journal of orthopsychiatry*, *57*(3), 316-331.
- Rutter, M. (1993). Resilience: Some conceptual considerations. *Journal of Adolescent Health*, *14*, 626-631.
- Rutter, M. (1996). Transitions and turning points in developmental psychopathology: As applied to the age span between childhood and mid-adulthood. *International Journal of Behavioral Development*, *19*, 603-626.
- Rutter, M. (1998). Psychosocial adversity and child psychopathology. *British Journal of Psychiatry*, *174*, 480-493.
- Rutter, M. (2007). Resilience, competence, and coping. *Child Abuse & Neglect*, *31*, 205-209.
- Salem, G. (2009). *L'approche thérapeutique de la famille*. Paris : Masson.
- Sande, A. v. d., Beauvolks, M.-A., Renault, G., David, A.-M., & Hubert, G. (2002). *Le travail social: Théories et pratiques*. Québec : Gaétan Morin Éditeur.
- Santé et Bien-Être Social Canada (1989). *Health Care related to abuse, assault, neglect and family violence: Guidelines*. Gouvernement du Canada.
- Santé Canada (2001). *Un cadre conceptuel et épidémiologique pour la surveillance de l'enfance maltraitée*. Ottawa: Ministre des Travaux publics et services gouvernementaux Canada.

- Sarason, B., Pierce, G., & Sarason, I. (1990). Social support : The sense of Acceptance and the role of relationships. Dans B. Sarason, I. Sarason, & G. Pierce (Éds), *Social Support A interactional View* (pp.97-128). New York : John Wiley & Sons.
- Sarafino, E.P. (1994). *Health Psychology: biopsychosocial interactions* (2ème édition). Chichester : John Wiley.
- Schaefer, J., & Moos, R. (1998). The context for posttraumatic growth: Life crises, individual and social resources, and coping. Dans R. Tedeschi, C. Park, & L. Calhoun (Éds), *Posttraumatic growth: Positives changes in the aftermath of crisis* (pp. 99-126). Mahwah, NJ: Erlbaum.
- Scheppele, K.L., & Bart, P.B. (1983). Through women's eyes: Defining danger in the wake of sexual assault. *Journal of Social Issues*, 39, 63-81.
- Séguin, M., Brunet, A., & LeBlanc, L. (2006). *Intervention en situation de crise et en contexte traumatique*. Montréal : Gaëtan morin éditeur.
- Seiffe-Krenke, I. (1994). Les modes d'ajustement aux situations stressantes du développement : Comparaison d'adolescents normaux et d'adolescents perturbés. *Orientation Scolaire et Professionnelle*, 23, 313-327.
- Silber, E., Perry, S. E., & Bloch, I. (1993). Patterns in parent-child interaction in disaster. Dans S. Eldebour, R.T. Bensen, & D.T. Bastien (Eds.) Ecological Integrated Model of Children of War: Individual and Social Psychology, *Child Abuse & Neglect*, 17, 805-819.
- Silberman, I. (2005). Religion as a meaning system: Implications for the new millennium. *Journal of Social Issues*, 61, 641-664.
- Silverman, A. B., Reinherz, H. Z., & Giaconia, R. M. (1996). The long-term sequelae of child and adolescent abuse: A longitudinal community study. *Child Abuse & Neglect*, 20(8), 709-723.
- Smith, C.A., & Thornberry, T.P. (1995). The relationship between childhood maltreatment and adolescent involvement in delinquency. *Criminology*, 53, 451-477.
- Smith, C.A., Ireland, T.O., & Thornberry, T.P. (2005). Adolescent maltreatment and its impact on young adult antisocial behaviour. *Child Abuse & Neglect*, 29, 1099-1119.
- Snyder, M. (1984). When beliefs creates reality. Dans L. Berkowitz (Éd.), *Advances in experimental social psychology* (pp. 248-306). New York: Academic Press.

- Snyder, M., & Stukas, A.A. (1999). Interpersonal processes: The interplay of cognitive, motivational, and behavioral activities in social interaction. *Annual Review of Psychology*, 50, 273-303.
- Solomon, C.R., & Serres, F. (1999). Effects of parental verbal aggression on children's self-esteem and school marks. *Child Abuse & Neglect*, 23(4), 339-351.
- Spaccarelli, S. (1994). Stress, appraisal, and coping in child sexual abuse: A theoretical and empirical review. *Psychological Bulletin*, 116, 340-362.
- Spiegel, D., & Cadena, E. (1991). Disintegrated experience: The dissociative revisited. *Journal of Abnormal Psychology*, 100(3), 66-378.
- Straus, M.A., & Gelles, R.J. (1990). *Physical violence in American families: risk factors and adaptations to violence in 8 145 families*. New Brunswick (Canada), New Jersey (États-Unis d'Amérique): Transaction Publishers.
- Suls, J., & Martin, R. (2005). The daily life of the garden-variety neurotic: Reactivity, stressor exposure, mood spillover, and maladaptive coping. *Journal of Personality*, 73, 1485-1509.
- Tangney, J.P., Burgaff, S.A., & Wagner, P.E. (1995). Shame-proneness, guilt-proneness and psychological symptoms. Dans J.P. Tangney, & K.W. Fisher (Éds), *Self-conscious emotions: The psychology of shame, guilt, embarrassment and pride* (pp. 343-367). New York: Guilford Press.
- Theis, A. (2001). La résilience dans la littérature scientifique. Dans M. Manciaux (Éd.) (2001). *La résilience: résister et se construire* (pp. 33-44). Genève: Médecine & Hygiène.
- Thoits, P.A. (1995). Stress, Coping, and Social Support Processes: Where Are We? What Next? *Journal of Health and Social Behavior* Extra Issue.
- Thompson, S.C. (1991). The search for meaning following a stroke. *Basic and Applied Social Psychology*, 12, 81-96.
- Thompson, S.C. (1985). Finding positive meaning in stressful event and coping. *Basic and Applied Social Psychology*, 6, 279-295.
- Thompson, S.C., & Janigian, A.S. (1988). Life schemes: A framework for understanding the search for meaning. *Journal of Social and Clinical Psychology*, 7, 260-280.

- Tjaden, P., & Thoernes, N. (2000). *Full report of the prevalence, incidence and consequences of violence against women: findings from the National Violence Against Women Survey*, Washington, D.C. (États-Unis d'Amérique) : National institute of Justice, Office of Justice Programs, United States Department of Justice and Centers for Disease Control and Prevention (NCJ 183781).
- Tremblay, M. (1992). *L'adaptation humaine: Un processus biopsychosocial à découvrir*. Montréal : Éditions St-Martin.
- Tomkiewicz, S. (2001). Du bon usage de la résilience. Dans M. Manciaux *et al.* (Éds), *La résilience : résister et se construire* (pp.229-237). Genève : Médecine & Hygiène.
- Tourigny, M. (1991). *Rapport concernant la littérature scientifique sur l'incidence, les facteurs de risque et les programmes de prévention des agressions sexuelles envers les enfants*. Document inédit, Groupe de travail pour les jeunes. Québec : Ministère de la Santé et des Services sociaux.
- Tourigny, M., Mayer, M., Wright, J., Lavergne, C., Trocmé, N., Hélie, S., Bouchard, C., Chamberland, C., Cloutier, R., Jacob, M., Boucher, J., & Larrivée, M.-C. (2001). *Étude sur l'incidence et les caractéristiques des situations d'abus, de négligence, d'abandon et de troubles de comportement sérieux signalées à la Direction de la protection de la jeunesse au Québec (ÉIQ)*. Montréal, Canada : Institut de recherche sur le développement social des jeunes.
- Tourigny, M., Gagné, M.-H., Joly, J., & Chartrand, M.-È. (2006). Prévalence et cooccurrence de la violence envers les enfants dans la population québécoise. *Revue Canadienne de Santé Publique*, 97 (2), 109-113.
- Tourigny, M., Hébert, M., Daigneault, I., & Wright, J. (2005). *Portrait québécois des signalements pour agressions sexuelles faits à la Direction de la protection de la jeunesse*. Rapport de recherche. Sherbrooke : Université de Sherbrooke.
- Tremblay, M. (1992). *L'adaptation humaine, un processus biopsychosocial à découvrir*. Montréal : Éditions Saint-Martin.
- Tufts' New England Medical Center, Division of Child Psychiatry. (1984). *Sexually exploited children: Service and research project*. Final report for the Office of Juvenile Justice and Delinquency Prevention. Washington, DC: U.S. Department of Justice.
- Tulving, E. (2008). Multiple memory systems and consciousness. Dans B. Cyrulnik, B. *Autobiographie d'un épouvantail*. Paris : Odile Jacob.

- Tychev (de), C., Diwo, R., & Dollander, M. (2000). La mentalisation: approche théorique et clinique projective à travers le test de Rorschach. *Bulletin de Psychologie*.
- Tychev (de), C. (2001). La résilience au regard de la psychanalyse. Dans M. Manciaux *et al.* (Éds), *La résilience : résister et se construire* (pp. 145-157). Genève : Médecine & Hygiène.
- Tychev (de), C., & Lighezzolo, J. (2001). L'évaluation de la résilience: quels critères diagnostiques envisager? Dans M. Manciaux *et al.* (Éds), *La résilience : résister et se construire* (pp.). Genève : Médecine & Hygiène.
- Tyler, K.A., Hoyt, D.R., & Whitbeck, L.B. (2000). The effects of early sexual abuse on later sexual victimization among female homeless and runaway adolescents. *Journal of Interpersonal Violence*, 15, 235-250.
- Vaillant, G.E. (1971). Theoretical hierarchy of adaptative ego mechanisms. *Archives of General Psychiatry*, 24, 107-118.
- Vaillant, G.E. (1992). *Ego Mechanisms of Defense. A Guide for Clinicians and Researchers*. Washington : American Psychiatric Press Inc.
- Valentine, L., & Feinauer, L.L. (1993). Resilience factors associated with female survivors of childhood sexual abuse. *The American Journal of Family Therapy*, 21, 216-224.
- Vallières, E.F., & Vallerand, R.J. (1990). Traduction et validation canadienne-française de l'échelle de l'estime de soi de Rosenberg (1965). *International Journal of Psychology*, 25, 305-316.
- van der Kolk, B.A., Perry, J.C., & Herman, J.L. (1991). Childhood origins of self-destructive behaviour. *American Journal of Psychiatry*, 148, 1665-1671.
- Vanistendael, S. (1996). *La résilience ou le réalisme de l'espérance : blessé mais pas vaincu* (2^e éd.). Genève : Bureau international catholique de l'enfance, 52 p.
- Vanistendael S. (1996). *Clés pour devenir : la résilience*. Les vendredis de Châteauvallon, novembre 1998, Les cahiers du BICE, Genève.
- Vanistendael, S., & Lecomte, J. (2000). *Le bonheur est toujours possible : construire la résilience*. Paris : Bayard.

- Vissing, Y.M., Strauss, M.A., Gelles, R.J., & Harrop, J.W. (1991). Verbal aggression by parents and psychosocial problems of children. *Child Abuse & Neglect*, 15, 223–238.
- Vollrath, M. (2001). Personality and stress. *Scandinavian Journal of Psychology*, 42, 35–347.
- Watzlawick, P. (1991). *Les cheveux du Baron de Munchausen : psychothérapie et réalité*. Paris : Seuil.
- Watzlawick, P., Fisch R., & Weakland, J. (1975). *Changement - Éléments de communication thérapeutique*. Paris : Seuil.
- Weinstock, A.R. (1967). Family environment and the development of defense and coping mechanisms. *Journal of personality and social psychology*, 5(1), 67-75.
- Werner, E., Bierman, J., & French, F. (1971). *The children of Kauai: A longitudinal Study from the Prenatal Period to Age Ten*. Honolulu : University Press of Hawaii.
- Werner, E.E., & Smith, R.S. (1982). *Vulnerable but invincible, a longitudinal study of resilient children and youth* (3^e éd.). New York : Mc Graw Hill.
- Wheaton, B. (1985). Models for the stress-buffering functions of coping resources. *Journal of Health and Social Behavior*, 26, 352-364.
- White, R.W. (1959). *The ego and reality in psychoanalytic theory*. New York : International University Press.
- Widom, C.S. (1989). The cycle of violence. *Science*, 244, 160–166.
- Wyatt, G.E., & Newcomb, M. (1990). Internal and external mediators of women's sexual abuse in childhood. *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 58, 758-767.
- Zeidner, M., & Saklofske, D. (1996). Adaptative and Maladaptative Coping. Dans M. Zeidner, & N.M. Endler (Éds), *Handbook of Coping: Theory, Research, Applications*, (Chap. 22) (pp. 505-531). Toronto : John Wiley & Sons, Inc.

*Appendice A : Formulaire de transmission des données des personnes intéressées
à participer à l'étude*

**FORMULAIRE DE TRANSMISSION
DES DONNÉES**

Brève description de l'étude :

Titre : Le processus de résilience chez les adultes ayant vécu de la maltraitance.

Objectifs :

- Connaître les impacts de la maltraitance sur l'estime de soi;
- Identifier ce qui permet ou non de surmonter les conséquences de la maltraitance vécue lors de leur adolescence ou de leur enfance.
- Permettre aux intervenants de mieux intervenir auprès des personnes ayant été maltraitées lors de leur adolescence ou de leur enfance afin de les aider à surmonter les difficultés rattachées à ce genre d'expérience de vie.

Participation :

- Les participants auront à participer à **une entrevue de 90 minutes**;
- Les entrevues seront réalisées soit au domicile du participant ou à un local de l'Université du Québec à Chicoutimi;
- Les dates pour la réalisation des entrevues seront déterminées avec chacun des participants.

Intérêt :

- Si vous êtes intéressés(ées) à participer, vous n'avez qu'à remplir la partie au bas de cette feuille et la remettre à la personne qui vous a remis cette feuille;
- Cette feuille sera ensuite transmise au chercheur principal de l'étude qui correspondra avec vous.

Merci infiniment de votre participation!

-----À découper et à remettre à Simon Gauthier-----

SIGNATURE ET CONSENTEMENT

À la lecture des objectifs et des modalités de la recherche intitulée « Le processus de résilience chez les jeunes adultes ayant vécu de la maltraitance », j'autorise (nom du contact) _____ à transmettre mes coordonnées à Monsieur Simon Gauthier, chercheur principal de cette étude.

Nom (de la personne recrutée) : _____

No. de téléphone (maison) : _____

(bureau) : _____

Signature : _____

Appendice B : Guide d'entrevue

Guide d'entrevue

Recherche sur le processus de résilience chez les adultes ayant vécu de la maltraitance

Mon intérêt aujourd'hui est de comprendre l'impact des difficultés que vous avez vécues lors de votre adolescence, les éléments qui vous ont permis ou non de les surmonter et de reprendre à vos yeux une vie satisfaisante. Je vais vous poser certaines questions où vous serez tout à fait libre de répondre.

Les prochaines questions concerneront tout d'abord votre vie actuelle.

Vie actuelle

1. Tout d'abord, peux-tu me parler de ta vie en général ?
 - vie personnelle
 - vie amoureuse
 - réseau d'amis(es)
 - vie scolaire
 - vie professionnelle
 - autre

2. Si tu avais à te décrire à quelqu'un qui ne te connais pas, qu'est-ce que tu lui dirais?
 - forces/qualités
 - éléments à améliorer
 - passe-temps/ loisirs/principale occupation

3. Crois-tu que les membres de ton entourage (père, mère, fratrie, amis, autre) te voient de cette même façon?
 - oui
 - si non, comment penses-tu que les membres de ton entourage te décrirais ?

4. Peux-tu me parler des personnes qui sont significatives à tes yeux? et me dire qu'est-ce que chacune d'entre elles t'apportent dans ta vie (soutien émotionnel, soutien d'estime, soutien matériel, soutien informationnel)?
 - mère/père
 - personne(s) qui t'avait(ent) à sa charge
 - frère/sœur
 - grand-parents
 - amis
 - professeur
 - autre (adulte significatif, intervenant)

5. Comment décrirais-tu les relations actuelles que tu entretiens avec les personnes importantes que tu viens de me parler?

6. Dans ton entourage, penses-tu qu'il y a des personnes qui t'apportent plus de choses négatives que positives ?

- Si oui, quelles sont ces personnes, et dit-moi en quoi elles sont négatives pour toi ?

Les prochaines questions exploreront ta manière actuelle de réagir à un événement stressant ou perturbant.

7. Peux-tu me parler du dernier événement qui a pu te stresser ou te perturber?

- type d'événement
- moment de la survenue
- sentiments vécus

8. Comment as-tu réagis face à cet événement?

9. Qu'as-tu fais pour diminuer ton stress ou pour surmonter cet événement?

10. En général, est-ce qu'il y a d'autres moyens que tu prends pour diminuer ton niveau de stress face à un événement qui te dérange ou qui te cause du stress?

- production artistique
- jardinerie
- lecture
- prendre soin d'un animal
- activités sportives
- autre

11. En général, as-tu tendance à te sentir responsable des problèmes qui arrivent dans ta vie?

- Si oui, qu'est-ce ça produit en toi?
- Non, dans quel sens?
- Ça dépend, qu'entends-tu par « ça dépend »?

À l'adolescence (12 à 17 ans)

Maintenant, nous allons nous entretenir sur la période de ton adolescence.

12. Tout d'abord, parle-moi de ton adolescence en général?

- ta vie personnelle
- ta vie amoureuse
- ton réseau d'amis(es)
- ta vie scolaire
- ta vie professionnelle
- autre

13. Si tu avais à te décrire à quelqu'un qui ne te connaissait pas lorsque tu étais adolescent, qu'est-ce que tu lui dirais?

- forces/qualités
- éléments à améliorer
- passe-temps/ loisirs/principale occupation

14. Crois-tu que les membres de ton entourage (père, mère, fratrie, amis, autre) te voyaient de cette même façon lorsque tu étais adolescent(e)?

- oui
- si non, comment penses-tu que les membres de ton entourage te décrirais ?

15. À l'adolescence, quelles étaient les personnes importantes dans ta vie ?

- mère/père
- personne(s) qui t'avait(ent) à sa charge
- frère/sœur
- grand-parents
- amis
- professeur
- autre (adulte significatif, intervenant)

16. Comment décrirais-tu les relations que tu entretenais avec ces personnes lors de ton adolescence?

- parents
- tuteur
- frère/soeur
- amis
- professeur
- autre (adulte significatif, intervenant)

17. Qu'est-ce que ces personnes t'apportaient dans ta vie lors de ton adolescence ?

- soutien émotionnel (écoute)
- soutien instrumental (argent, prêt)
- soutien informationnel (conseil, référence)
- autre

18. Lors de ton adolescence, penses-tu qu'il y avait des personnes qui t'apportaient plus de choses négatives que positives ?

- Si oui, quelles sont ces personnes, et dis-moi en quoi elles étaient négatives pour toi ?

19. Je crois que tu as vécu un ou des événement(s) difficile(s) lors de ton adolescence? Peux-tu m'en parler?

- Âge du répondant lors de(des) l'agression(s)
- Type(s) de traumatisme(s) (simple, multiple)
- Dimension du stresser (durée, fréquence, sévérité)
- Lien par rapport à(aux) l'agresseur(s,e,es) (familial, extra-familial)

20. Comment as-tu réagis face à cet ou ces événement(s) lorsqu'il(s) s'est (se sont) produit(s)?

- pensées (dialogue intérieur positif ou négatif) par rapport à :
 - toi-même (« Je suis coupable », « Je l'ai provoqué », « Je ne vaus rien »)
 - ton agresseur (« Il a eu raison de me maltraiter car je ne vaut rien »)
 - ta famille
 - tes amis (« Je peux leur en parler car je leur fait confiance »)
 - autre
- sentiments par rapport à :
 - toi-même (honte, culpabilité, souillée,)
 - ton agresseur (méfiance, colère, tristesse, rancœur, dégoût)
 - ta famille (méfiance, confiance, acceptation, rejet)
 - tes amis (confiance, méfiance, acceptation, rejet)
 - autre
- comportements par rapport à :
 - à(aux) (l')agression(s) (dissociation, déni)
 - toi-même (isolement, automutilation, agression)
 - ton agresseur (isolement, normalisation, idéalisation)
 - ta famille (isolement, révélation, mutisme)
 - tes amis (isolement, révélation, mutisme)
 - autre (police, DPJ, etc.)

21. Est-ce que tu as senti que tu pouvais contrôler cet événement difficile?
- Oui, qu'est-ce qui te faisais croire ça et qu'est-ce que ça te faisais en dedans?
 - Non, qu'est-ce qui te faisais croire ça et qu'est-ce que ça te faisais en dedans?
22. Est-ce que tu t'es senti responsable ou coupable de l'événement pénible que tu as vécu lorsqu'il est survenu?
- Oui, dans quel sens?
 - Non, pour quelles raisons?
23. Crois-tu que cet (ces) événement(s) difficile(s) à changer la façon de te voir (estime de soi) à l'adolescence ? (par rapport à celle que tu m'as parlée en début d'entrevue) ?
- Oui, qu'est-ce que tu entends par « oui »?
 - Non, dans quel sens?
24. Ressentais-tu de la honte face à cet(ces) événement(s) difficile(s) lorsqu'il s'est (se sont) produit(s)?
- Oui, quel(s) effet(s) a eu cette honte sur toi (pensées, sentiments, comportements)?
 - Non, dans quel sens?
25. Lorsque ces ou cet événement(s) s'est (se sont) produit(s), de quoi avais-tu besoin?
- soutien émotionnel (écoute)
 - soutien instrumental (argent, prêt, etc.)
 - soutien informationnel (conseil, référence)
 - autre
26. Quelles ont été les personnes (famille, amis, professeur, adulte significatif, police, intervenants) qui t'ont apporté ce dont tu avais besoin? et qu'est-ce que ça eu comme effet sur toi (pour chaque personne citée)?
27. Quelles ont été les personnes qui ne t'ont pas apporté ce dont tu avais besoin ? et qu'est-ce que ça eu comme impact sur toi (pour chaque personne citée)?
28. Y a-t-il des activités que tu réalisais seul(e) ou avec d'autres personnes qui te faisaient du bien face à cet événement difficile?
- Activités seules, quelles sont-elles et en quoi celles-ci te faisaient du bien?
 - Activités avec d'autres, quelles sont-elles et en quoi celles-ci te faisaient du bien?

29. Lorsque cet événement difficile est survenu, y a-t-il des activités que tu faisais seul(e) ou avec d'autres personnes qui au contraire te faisaient mal en dedans?

- Oui, quelles sont-elles et en quoi cette (ces) activité(s) te faisaient du mal?

30. Y a-t-il des événements ou des choses qui t'ont aidé à surmonter ce que tu as vécu?

- Oui, quels sont-ils et en quoi ils t'ont aidé (impact sur les pensées, les sentiments et les comportements)?

- rencontre (amicale, amoureuse, etc.)
- obtention d'un diplôme
- obtention d'un emploi
- thérapie
- conséquences judiciaires (fait allumer la personne)
- autre

31. Y a-t-il des événements ou des choses qui ne t'ont pas aidé à surmonter ce que tu as vécu (impact au niveau des pensées, sentiments, comportements)?

- Oui, quels sont-ils et en quoi ils ne t'ont pas aidé?

- rencontre
- grossesse
- déménagement
- autre

32. Comment entrevoyais-tu ton avenir après la survenue de cet(ces) événement(s) difficile(s)?

Vie actuelle

Pour conclure, quelques questions te seront maintenant posées concernant ta vie actuelle.

33. Qu'est-ce que tu penses et ressens actuellement à l'égard de:

- a) l'événement pénible que tu as vécu en général?
- b) ton agresseur(e)?
- c) ta famille en lien avec cet événement?
- d) tes amis en lien avec cet événement?
- e) toi-même (estime de soi) en lien avec cet événement?

34. À ton avis, souffres-tu actuellement des conséquences de(des) (l')événement(s) difficile(s) que tu as vécu?

- Oui, quelles sont-elles et dis-moi comment les gères-tu?
- Non, dans quel sens?

35. À partir de ce que tu as vécu, qu'est-ce qui ne permet pas à une personne ayant vécu un(des) événement(s) difficile(s) comme celui(ceux) que tu as vécu(s) de s'en sortir et pour reprendre une vie plus satisfaisante?

36. À partir de ce que tu as vécu, que proposerais-tu à une personne ayant vécu un(des) événement(s) difficile(s) comme celui(ceux) que tu as vécu(s) de faire pour s'en sortir et pour reprendre une vie plus satisfaisante?

37. À partir de ce que tu as vécu, que proposerais-tu à l'entourage d'une personne ayant vécu un(des) événement(s) pénible(s) comme celui(ceux) que tu as vécu(s) de faire pour ne pas l'aider à s'en sortir et à reprendre une vie plus satisfaisante?

- mère/père
- personne(s) qui t'avais(ent) à sa charge
- frère/sœur
- grand-parents
- amis
- professeur
- autre (adulte significatif, intervenant)

38. À partir de ce que tu as vécu, que suggérerais-tu à l'entourage d'une personne ayant vécu un(des) événement(s) pénible(s) comme celui(ceux) que tu as vécu(s) de faire pour l'aider à s'en sortir et à reprendre une vie plus satisfaisante?

- mère/père
- personne(s) qui t'avais(ent) à sa charge
- frère/sœur
- grand-parents
- amis
- professeur
- autre (adulte significatif, intervenant)

39. Comment entrevois-tu maintenant ton avenir ?

- a) dans 5 ans
- b) dans 10 ans

40. Si « résilier c'est se reprendre, aller de l'avant après une maladie, un traumatisme, un stress. C'est surmonter les épreuves et les crises de l'existence, c'est-à-dire y résister, puis les dépasser pour continuer à vivre le mieux possible », qu'est ce qui t'amène à te considérer comme étant une personne résiliente ?

Merci infiniment de votre précieuse collaboration.

Appendice C : Formulaire de consentement des participants

FORMULAIRE DE CONSENTEMENT DES PARTICIPANTS

Recherche sur le processus de résilience chez les adultes ayant vécu de la maltraitance

Nom du responsable : Simon Gauthier, étudiant à la maîtrise en Travail Social
Département des sciences humaines, unité d'enseignement en
Travail Social
Université du Québec à Chicoutimi
555, boulevard de l'Université
Tél. : 542-8974

1. Invitation à participer au projet

Étant donné l'intérêt que vous avez manifesté à participer à une étude portant sur la résilience des adultes ayant vécu de la maltraitance (abus physique, abus psychologique, abus sexuel, négligence) lors de leur adolescence ou de leur enfance et la transmission de vos coordonnées personnelles au chercheur principal, nous croyons que vous pouvez grandement nous aider à acquérir une meilleure compréhension en ce qui a trait aux éléments ou facteurs permettant ou non de surmonter la maltraitance.

2. Description du projet

2.1 Objectifs de la recherche

Cette étude tente de dégager les conséquences qu'a la maltraitance sous toutes ses formes sur la façon de se percevoir, de voir les autres et de voir la vie en général. De plus, à partir de votre opinion, cette recherche permettra d'identifier l'influence de certains éléments (famille, fratrie, amis, personnes adultes significatives) sur la manière de se voir, de voir les autres et la vie en général, ainsi que sur les actions déployées pour faire face aux mauvais traitements. Enfin, cette étude consiste à identifier, à partir de votre propre expérience, les éléments qui permettent ou non de surmonter les conséquences de la maltraitance.

2.2 Description des épreuves impliquant le sujet

Afin de recueillir les informations concernant votre parcours de vie en lien avec le sujet à l'étude, le chercheur principal vous rencontrera individuellement. Cette cueillette de données s'effectuera par l'entremise d'une entrevue d'une durée maximale de 90 minutes. Vous aurez alors à répondre à un guide d'entrevue à questions ouvertes prédéterminées et à une fiche signalétique. Sachez que vous pourrez refuser de répondre à l'une ou l'autre des questions posées ou mettre fin à l'entrevue à n'importe quel moment pendant tout le processus et ce, sans préjudice. Lors de l'entrevue, vous pourrez également poser des questions au chercheur.

2.3 Déclaration sur la portée et les retombées envisageables des résultats de la recherche

Nous croyons que les résultats obtenus par le biais de cette étude permettront d'accroître la compréhension par rapport aux éléments susceptibles d'aider les adultes ayant vécu de la maltraitance à surmonter les conséquences accompagnant ce type d'événement de vie. En ciblant mieux ces multiples facteurs (favorables ou non), les interventions auprès de ces personnes pourront voir leur efficacité rehaussée.

3. Évaluation des avantages et des risques

Le dévoilement de votre expérience personnelle concernant la maltraitance que vous avez vécue sera une occasion unique pour vous de contribuer à l'avancement du savoir scientifique sur ce sujet. Par l'expression de votre expérience sur le sujet, vous permettrez aux multiples intervenants et personnes travaillant ou fréquentant les personnes ayant été maltraitées à mieux comprendre leur réalité et à améliorer leurs interventions auprès de celles-ci. En participant à cette étude, vous aiderez d'autres individus à surmonter les difficultés entourant la maltraitance et donc à retrouver un sens positif à leur vie.

Étant donné la profondeur du sujet de cette recherche, certains sentiments douloureux pourront refaire surface lors de l'entrevue. Vous pourrez le signifier à l'intervenant ou tout simplement interrompre l'entretien. Sachez que le chercheur principal

a été formé, dans le cadre de ses études, à accompagner l'expression harmonieuse de ce type de sentiments. De plus, si vous en ressentez le besoin, vous pourrez contacter Monsieur Éric Desbiens, travailleur social, au numéro de téléphone suivant : ____-____. Monsieur Desbiens pourra vous rencontrer sans frais à deux reprises pour vous permettre d'atténuer votre malaise intérieur.

4. Confidentialité et diffusion des résultats

Tous les renseignements recueillis lors des entrevues et à l'intérieur de la fiche signalétique seront confidentiels et aucun nom n'apparaîtra sur les instruments de cueillette de données et les verbatims des entretiens. L'ensemble des fichiers provenant de la fiche signalétique et des verbatims renverra à des numéros d'identification et toutes les données seront codées. Pour assurer votre confidentialité, nous conserverons sous clé, à l'intérieur d'un local de l'université assigné à cette fin, les verbatims, les enregistrements audio ainsi que toutes les informations permettant de vous identifier. *Ces informations seront détruites 12 mois après l'acceptation finale du mémoire de maîtrise produit par Monsieur Simon Gauthier. Nous pourrons ainsi, produire un article scientifique.*

Il s'avère important de rappeler qu'aucun nom n'apparaîtra sur les documents de la recherche. Les participants seront identifiés à partir d'un code connu uniquement par le chercheur principal. En aucun moment, les coordonnateurs rencontrés et les autres intervenants ou toute autre personne seront informés des noms des personnes contactées pour participer à l'étude et de ceux qui ont accepté ou refusé d'être rencontrés pour compléter l'entrevue semi-dirigée. Sachez que cette recherche fera l'objet d'un mémoire, que la présentation des résultats est prévue lors de colloques régionaux ou nationaux, et que le contenu des entrevues pourra être utilisé pour la production de matériel scientifique (articles). À l'intérieur de ces productions, aucune donnée nominative ne sera dévoilée. Il vous sera possible de consulter les résultats de la recherche par l'entremise de la bibliothèque de l'Université du Québec à Chicoutimi.

Pour toutes questions concernant la recherche, vous pouvez contacter Madame Danielle Maltais, professeure au département des sciences humaines de l'Université du Québec à Chicoutimi et directrice de ce mémoire, au 545-5011 poste 5284. Pour toutes interrogations au sujet de l'éthique de la recherche à l'Université ou pour toute autre dimension, vous pouvez contacter Monsieur André Leclerc, président du Comité d'éthique de la recherche de l'Université du Québec à Chicoutimi, au 545-5011 poste 5070.

SIGNATURE ET CONSENTEMENT

Par la présente, je consens à participer à la recherche intitulée « Le processus de résilience sociale chez les jeunes adultes ayant vécu de la maltraitance physique lors de leur adolescence ». Je confirme avoir été informé des objectifs de la recherche, des modalités d'entrevue, de mes droits comme participant, des avantages et des risques de l'étude et des dispositions prises pour assurer mon anonymat et ma confidentialité.

Signature
du répondant : _____

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

No de tél. : _____

Date : _____/_____/_____
 jour mois année

Signature du
Témoïn : _____

Date : _____/_____/_____
 jour mois année

Appendice D : Fiche signalétique des répondants

6. Remplissez le tableau suivant en indiquant les personnes qui habitent **actuellement** avec vous sur une base régulière.

Personne	Lien avec vous	Âge	Sexe
1			
2			
3			
4			
5			
6			
7			
8			

7. Quel est le plus haut niveau de scolarité que vous avez atteint?

- secondaire IV ou moins
 diplôme d'études secondaires
 diplôme d'étude professionnelles (D.E.P.)
 diplôme d'études collégiales
 diplôme d'études universitaires :
 certificat
 baccalauréat
 maîtrise/doctorat

8. **Actuellement**, quelle est votre principale occupation?

- Travail rémunéré à temps plein (30 heures et plus par semaine)
 Travail rémunéré à temps partiel (moins de trente heures par semaine)
 En chômage ou en recherche d'emploi
 Aux études
 À la maison en tant que mère ou père au foyer familial
 Autre, précisez _____

9. En 2006, quel a été votre revenu brut personnel (avant déduction d'impôt)?

- 9,999\$ ou moins
 10,000\$ à 19,999\$
 20,000\$ à 34,999\$
 35,000\$ à 49,999\$
 50,000\$ à 64,999\$
 65,000\$ et plus

10. **Actuellement**, comment trouvez-vous votre vie sociale?

- Très satisfaisante
 Plutôt satisfaisante
 Plutôt insatisfaisante
 Très insatisfaisante

11. **Actuellement**, vous arrive-t-il de vous sentir seul?

- Très souvent
 Souvent
 Parfois
 Rarement
 Jamais

12. **Au cours des derniers deux mois**, diriez-vous que vous avez passé votre temps...

- Presque entièrement seul (e)
 Plus de la moitié du temps seul (e)
 À peu près de la moitié seul (e) et la moitié avec d'autres
 Plus de la moitié du temps avec d'autres
 Presque entièrement avec d'autres

13. Pour chacune des caractéristiques ou descriptions suivantes, indiquez à quel point chacune est vraie pour vous en encerclant le chiffre approprié.

Tout à fait en désaccord 1	Plutôt en désaccord 2	Plutôt en accord 3	Tout à fait en accord 4	
1. Je pense que je suis une personne de valeur, au moins égal(e) à n'importe qui d'autre	1	2	3	4
2. Je pense que je possède un certain nombre de belles qualités	1	2	3	4
3. Tout bien considéré, je suis porté(e) à me considérer comme un(e) raté(e)	1	2	3	4
4. Je suis capable de faire les choses aussi bien que la majorité des gens	1	2	3	4
5. Je sens peu de raisons d'être fier(e) de moi	1	2	3	4
6. J'ai une attitude positive vis-à-vis moi-même	1	2	3	4
7. Dans l'ensemble, je suis satisfait(e) de moi	1	2	3	4
8. J'aimerais avoir plus de respect pour moi-même	1	2	3	4
9. Parfois je me sens vraiment inutile	1	2	3	4
10. Il m'arrive de penser que je suis un(e) bon(ne) à rien	1	2	3	4

À l'adolescence (entre 12 et 17 ans)

14. **Lors de votre adolescence**, quel était le statut marital de vos parents ?

- marié(e)/conjoint(e) de fait?
 divorcé-séparé?
 célibataire?
 veuf, veuve?

15. **Lors de votre adolescence**, dans quelle municipalité habitez-vous?

· Municipalité _____

16. Remplissez le tableau suivant en indiquant les personnes qui habitaient avec vous **lors de votre adolescence sur une base régulière**.

Personne	Lien avec vous	Âge	Sexe
1			
2			
3			
4			
5			
6			
7			
8			

17. **Lors de votre adolescence**, quelle était la principale occupation de votre père?

- Travail rémunéré à temps plein (30 heures et plus par semaine)
 Travail rémunéré à temps partiel (moins de trente heures par semaine)
 En chômage ou en recherche d'emploi
 Aux études
 À la maison en tant que mère ou père au foyer familial
 Autre, précisez _____

18. **Lors de votre adolescence**, quelle était la principale occupation de votre mère?

- Travail rémunéré à temps plein (30 heures et plus par semaine)
 Travail rémunéré à temps partiel (moins de trente heures par semaine)
 En chômage ou en recherche d'emploi
 Aux études
 À la maison en tant que mère ou père au foyer familial
 Autre, précisez _____

Merci d'avoir complété ce court questionnaire.

Appendice E : Lettre de confirmation de l'engagement de l'intervenant-ressource

**LETTRE DE CONFIRMATION
INTERVENANT SOCIAL****SIGNATURE ET CONSENTEMENT**

Par la présente, je consens à rencontrer à deux reprises les participants de la recherche intitulée « Le processus de résilience chez les jeunes adultes ayant vécu de la maltraitance » le désirant et ce, d'une manière totalement gratuite. Je confirme avoir été informé des objectifs de la recherche, des modalités d'entrevue, des droits des participants, des avantages et des risques de l'étude et des dispositions prises pour assurer l'anonymat et la confidentialité des participants.

Signature de
l'intervenant : _____

Nom : _____

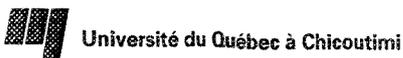
Prénom : _____

Adresse : _____

No de tél. : _____

Date : _____ / _____ / _____
 jour mois année

Appendice F : Déclaration d'honneur de l'intervenant-ressource



555, boulevard de l'Université
Chicoutimi, Québec
G7H 2B1

COMITÉ D'ÉTHIQUE DE LA RECHERCHE

DÉCLARATION D'HONNEUR

Je, soussigné(e) _____, à titre de
_____ pour le projet de recherche
_____, m'engage à respecter le
caractère confidentiel de toute information nominative dont j'aurai accès dans le cadre du projet de
recherche ci-haut mentionné et à ne pas divulguer, reproduire ou utiliser, d'une quelconque
manière, cette information autrement que pour les fins pour lesquelles elle m'est communiquée.

Je m'engage également à respecter la *Politique d'éthique de la recherche avec des êtres humains*
de l'Université du Québec à Chicoutimi, l'*Énoncé de politique des trois Conseils : Éthique de la*
recherche avec des êtres humains ainsi que la loi et les règles de l'art en matière d'éthique de la
recherche avec des êtres humains et ce, tant au niveau de la cueillette d'information confidentielle,
de son traitement que de sa diffusion.

J'ai signé à _____, ce ____ jour du mois de _____ de l'an
_____.

Nom

Signature

Adresse

Téléphone

Courriel

Témoin (Nom)

Signature

Appendice G : Certification éthique



Université du Québec à Chicoutimi

APPROBATION ÉTHIQUE

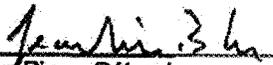
Dans le cadre de l'*Énoncé de politique des trois conseils : éthique de la recherche avec des êtres humains* et conformément au mandat qui lui a été confié par la résolution CAD-7163 du Conseil d'administration de l'Université du Québec à Chicoutimi, approuvant la *Politique d'éthique de la recherche avec des êtres humains* de l'UQAC, le Comité d'éthique de la recherche avec des êtres humains de l'Université du Québec à Chicoutimi, à l'unanimité, délivre la présente approbation éthique puisque le projet de recherche mentionné ci-dessous rencontre les exigences en matière éthique et remplit les conditions d'approbation dudit Comité.

La présente est délivrée pour la période du *7 mars 2007 au 1^{er} juin 2010*

Pour le projet de recherche intitulé : *Le processus de résilience sociale chez les jeunes adultes ayant vécu de la maltraitance physique lors de leur adolescence.*

Chercheur responsable du projet de recherche : *Simon Gauthier*

Fait à Ville de Saguenay, le 7 mars 2007


Jean-Pierre Bélard
Vice-président du Comité d'éthique
de la recherche avec des êtres humains

